L

E

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

L

E

DES

NO

MÉ

Chez J. G.

Aug

AVEC APP

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.
NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME II.

A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

230453
BV2290
A2
1780
v.2
***

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du Pere Jacques-Xavier Portier, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Fleuriau, de la même Compagnie.

A Naxie, le 20 de Mars 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous inſtruire, comme vous le ſouhaitez, des bénédic-

tions que Dieu a bien voulu répandre ſur les Miſſions que nous faiſons de temps en temps dans les Iſles de l'Archipel. Siphanto, Serpho, Thermia & Andros ſont celles que nous parcourûmes l'année derniere ; aidez-nous, mon Révérend Pere, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plû à ſa bonté d'y opérer par notre miniſtere.

L'Iſle de Siphanto a environ quinze lieues de tour. C'eſt un beau pays, dont le climat eſt fort doux : on y voit quantité de ſources d'une eau très-claire ; on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le bled, les légumes, les fruits, les câpres & le coton y abondent ; les limoniers, les orangers, & les autres arbres de cette nature y ſeroient plus communs ſi l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette Iſle étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui pluſieurs longs ſouterrains, & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent : on y voit en effet comme des reſtes de fourneaux, où il eſt à croire qu'on épuroit les métaux à meſure qu'on les tiroit de la mine. Monſieur Guyon, Conſul de la nation Françoiſe, nous a aſſuré que dans

la derniere guerre, un Vénitien, habile Chymiſte, vint en faire l'épreuve ſur les lieux, & que ſur quatre-vingt livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Siphanto ſont humains, affables & laborieux. Ils parlent un grec fort doux, & un peu moins corrompu que celui des autres Inſulaires. Toutes leurs habitations conſiſtent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Château, & en huit gros villages où l'on compte environ ſix mille ames. Les toiles de coton & la poterie font tout leur commerce.

C'eſt à Siphanto que l'Evêque Grec fait ſa réſidence; ſon Diocèſe comprend encore huit autres Iſles: ſçavoir, Serpho, Miconi, Amorgo, Nio, Stanpalia, Naphi, Sichino & Policandro. Ce Prélat a environ quarante ans; il eſt homme d'eſprit, & parle ſa langue avec beaucoup de délicateſſe. Il y a dans l'Iſle quarante-cinq Egliſes paroiſſiales, & chacune eſt deſſervie par ſon Papas particulier. Outre ces quarante-cinq Paroiſſes, on y voit un grand nombre de Chapelles répandues çà & là ſur les collines & dans les campagnes; elles ſont propres, & de loin elles font un très-bel aſpect; aux fêtes

des Saints dont elles portent le nom, on y célébre le ſaint Sacrifice de la Meſſe, & cette dévotion y attire beaucoup de peuples.

Cette Iſle a encore cinq Monaſteres, trois d'hommes, & deux de filles. Le plus conſidérable eſt placé au centre de l'Iſle; il eſt bien bâti, & ſon Egliſe qui eſt dédiée à Notre-Dame eſt fort propre. Il eſt habité par douze Caloyers (1), & par cinq Prêtres ſéculiers. Le ſecond Monaſtere n'eſt que de quatre Caloyers, il eſt dédié à ſaint Elie, & eſt placé ſur la cime d'une montagne fort élevée. Le troiſieme eſt abandonné, parce qu'il eſt maintenant ſans aucun revenu. En Grece c'eſt du corps des Religieux que ſe prennent les Evêques; & s'il arrivoit qu'on fît choix d'un Prêtre ſéculier, il ſeroit obligé de prendre auparavant l'habit de Religieux, & de faire Profeſſion dans quelque Monaſtere.

Les deux Monaſteres de filles ſont auſſi à la campagne. Il y a trente de ces ſortes de Religieuſes dans l'un, & vingt dans l'autre: elles ſont toutes d'un âge fort avancé, & ne ſubſiſtent que de leur travail: elles ont de la vertu & de la piété,

(1) Moines Grecs.

mais peut-être en auroient-elles davantage, ſi les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles, & d'en ſortir quand bon leur ſemble. Cependant, quoique leurs Monaſteres ſoient ſans clôture, on n'a jamais oui-dire qu'elles aient reçu la moindre inſulte depuis leur établiſſement. Les Infideles ont ici un extrême reſpect pour les endroits où habitent les femmes, & ce ſeroit parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienſéance.

Le Rit latin eſt fort tombé à Siphanto; il n'y en a que deux petites Egliſes, l'une dans le Château dédiée à ſaint Antoine, & deſſervie par un Vicaire qui releve de l'Evêque latin de Milo; l'autre qui eſt à la campagne, & qui eſt dédiée à la ſainte Vierge. On ne trouve dans l'Iſle que ſix familles latines, encore y ſont-elles venues d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainſi autrefois; le Rit latin y floriſſoit; la famille des Gozadini qui commandoit le pays étoit toute latine; mais depuis l'invaſion des Turcs, leurs deſcendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont peu-à-peu dégénérés, & ſont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24 de Juillet que nous abor-

dâmes à Siphanto le Pere Luchon & moi, avec le ſieur Deſlandes, qu'on nous avoit donné pour les opérations manuelles de la Chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La premiere choſe que nous fîmes, fut de rendre viſite à l'Evêque Grec, & de lui demander la permiſſion d'exercer les fonctions de notre miniſtere. Son accueil fut d'abord aſſez froid, mais il n'y eut perſonne dans la ſuite de qui nous reçûmes plus d'honnêtetés.

Avant notre départ de Conſtantinople, Monſeigneur l'Archevêque de Spiga, Vicaire Patriarchal pour le ſaint Siége dans toute l'étendue du Patriarchat de Conſtantinople, avoit eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample & la plus honorable que nous puiſſions deſirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ſes pouvoirs.

D'un autre côté, M. de Feriol, Ambaſſadeur du Roi à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en ſon nom pour la ſûreté de nos perſonnes. Ce digne Miniſtre, également zélé pour l'honneur de la religion & pour celui du nom François, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions ſous la protection de Sa Majeſté, & que non ſeulement on eût à nous laiſſer aller &

venir, ſéjourner, partir quand & où il nous plairoit; mais qu'il prioit encore qu'on nous rendît par-tout tous les bons offices dont nous pourrions avoir beſoin.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre Miſſion : nous avions eu ſoin auparavant de faire acheter tout ce qui étoit néceſſaire pour notre ſubſiſtance, afin de n'être à charge à perſonne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend juſqu'aux fonctions de l'Égliſe les plus gratuites, étoient charmés de notre déſintéreſſement. Convaincus par-là que l'unique vue que nous avions étoit de les remettre dans la voie du ſalut, ils ne pouvoient ſe laſſer de nous en témoigner leur reconnoiſſance. Les ſermons que nous faiſions chaque jour à une grande foule de peuples qui ſe raſſembloient de divers endroits de l'Iſle; la doctrine chrétienne, que nous enſeignions aux enfans, les viſites réglées des malades, la diſtribution gratuite de nos remedes, firent notre unique occupation pendant trois ſemaines. L'Evêque s'invita lui-même pluſieurs fois à nos diſcours, & touché des ſentimens de componction dont ſon peuple donnoit des marques ſenſibles par les larmes qu'il répandoit, il fit ſouvent notre éloge en

préſence des Auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la ſanctification de ceux que le Seigneur avoit confié à ſes ſoins.

C'eſt ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'Iſle, qui n'avoient pas un moindre beſoin de ſecours. Le Pere Luchon prêchoit matin & ſoir à un grand peuple, qui accouroit en foule à ſes prédications; les Egliſes n'étant pas aſſez vaſtes pour contenir la multitude de ſes Auditeurs, il ſe vit ſouvent obligé de prêcher en pleine campagne. Le ſilence avec lequel ils l'écoutoient, n'étoit interrompu que par leurs gémiſſemens & leurs larmes. Nous paſſions le reſte de la journée à inſtruire les enfans, à viſiter les malades, & à parcourir les différentes maiſons où pluſieurs familles s'aſſemblent pour travailler. Là nous les inſtruiſions de leurs devoirs, & nous répondions à toutes leurs difficultés par maniere de converſation, & ſans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étoient guères moins utiles que les prédications publiques. L'uſage fréquent des Sacremens, dont il y avoit plus de vingt ans que pluſieurs ne s'étoient approchés, le changement des mœurs, & la réformation de pluſieurs abus groſ-

tiers, furent le fruit ſolide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois & demi que nous employâmes dans de ſemblables exercices, nous crûmes qu'il étoit temps de nous tranſporter dans les autres Iſles du voiſinage. A la premiere nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'aſſemblerent en foule autour de nous : Prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient, comme ils auroient pû faire dans une calamité publique : « Vous êtes nos » Peres, nous diſoient-ils, vous êtes les » Anges de nos maiſons, & les guides de » notre ſalut, ayez pitié de nous, au » nom de Jeſus-Chriſt, ne nous aban- » donnez pas ». Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendreſſe, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les conſolâmes un peu, en leur faiſant eſpérer que nous reviendrions bientôt les voir, & que nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure, afin de les entretenir dans les bons ſentimens où nous les laiſſions. Mais avant que de conſentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoiſſance par une Patente qu'ils nous expédierent, & qui fut ſignée de cinquante-trois perſonnes, parmi

lesquelles se trouvent les Curés & les principaux de l'Isle. La voici traduite mot à mot de l'original grec.

« Nous Primats & Chefs du peuple, » soussignés, rendons de très-humbles » actions de graces à la miséricorde Di- » vine, de ce qu'elle nous a procuré un » si grand secours, en nous envoyant les » Révérends Peres Jacques-Xavier Por- » tier & Jean Luchon, Religieux Fran- » çois de la Compagnie de Jesus. La » justice, la reconnoissance & la vérité, » nous obligent à rendre témoignage à » tout le monde qu'ils se sont comportés » ici en dignes Ministres de l'Evangile, » au grand avantage de toute notre Isle: » ils ne cherchent que la pure gloire de » Dieu & le salut des ames; leur con- » versation est fort édifiante, leurs avis » très-salutaires, & leur doctrine très- » saine: leur application infatigable & » désintéressée à prêcher dans les Eglises, » dans les carrefours & dans les maisons, » à confesser, à visiter les pauvres & les » malades, nous a fort édifiés; & nous » sommes tous consolés de voir les » grands fruits qu'ils ont fait ici: ils nous » ont assistés, non-seulement pour les » besoins de l'ame, mais encore pour » ceux du corps: leur maison a toujours

» été ouverte à tous les malades, aux-
» quels ils ont diſtribué avec bonté d'ex-
» cellens remedes, ſans vouloir d'autre
» récompenſe que celle que Dieu ré-
» ſerve à leur grande charité ; enſorte
» que nous les regardons comme les
» Médecins de nos ames & de nos corps,
» comme nos peres, & comme de nou-
» veaux Apôtres. Les louanges & les
» bénédictions que toute notre Iſle leur
» donne, les prieres & les larmes avec
» leſquelles nous les accompagnons,
» marquent aſſez combien nous ſommes
» touchés de ce qu'ils ont fait pour nous.
» Nous voudrions bien pouvoir les rete-
» nir ici ; mais leur zèle qui embraſſe
» tout le monde ne le permet pas. Heu-
» reux les Peuples qui pourront comme
» nous voir les bons exemples & en-
» tendre les ſaints diſcours de ces Ser-
» viteurs de Dieu : nous reconnoîtrons
» pour nos légitimes freres en Jeſus-
» Chriſt tous ceux qui leur feront le bon
» accueil qu'ils méritent. En foi de quoi
» nous leur avons donné ce préſent
» écrit, ſigné de notre main. A Siphan-
» to, le 17 Septembre de l'année 1700 ».

Ici étoit le ſeing de cinquante-trois perſonnes.

Après les adieux réciproques, nous

deſcendîmes dans notre barque, & nous prîmes notre route vers Serpho. Cette Iſle a bien douze lieues de circuit : le terroir en eſt ſec, montagneux, & rempli de rochers ; autant que Siphanto eſt riant & agréable à la vue, autant l'aſpect de Serpho eſt-il triſte & affreux. On n'y recueille preſque point de bled ni de vin ; & on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu auſſi aride que l'eſt celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes & les arbriſſeaux qui s'échappent çà & là entre les rochers. Cependant ils ne ſont point maigres, & leur toiſon eſt fort belle & fort fine. Il croît auſſi à Serpho d'excellent ſafran. A certains temps de l'année on y voit une multitude prodidieuſe de groſſes perdrix rouges, telles que ſont toutes celles des Iſles, où il eſt rare d'en trouver de griſes. L'Iſle a encore des mines de fer, & deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serphiotes eſt dans un gros Bourg, ſitué ſur la pointe d'une montagne fort eſcarpée, à près d'une lieue de la mer, & dans un Village éloigné du Bourg d'environ une lieue. L'un & l'autre contiennent environ huit cens perſonnes. Le Peuple eſt pauvre &

groſſier : il parle un Grec fort corrompu, & le prononce d'un ton qui a je ne ſçai quoi de niais qui fait rire.

L'Iſle eſt gouvernée pour le ſpirituel, par un Vicaire de l'Evêque de Siphanto. Sa juriſdiction s'étend ſur cinq ou ſix Paroiſſes fort pauvres & fort mal entretenues. A deux lieues du Bourg ſe trouve le Monaſtere de ſaint Michel, habité par cent Caloyers. Quand nous y allâmes nous n'y trouvâmes que le ſeul Abbé, les Religieux étant occupés au-dehors, partie à la quête dans les Iſles voiſines, partie à la garde des troupeaux & au labourage. Il eſt bon de remarquer ici, que quoiqu'en France on comprenne tous les Moines Grecs ſous le nom de Caloyers, il n'en eſt pas de même en Grece ; il n'y a que les Freres qui s'appellent ainſi, car pour ceux qui ſont Prêtres ils ſe nomment Jéromonaches. Cependant pour m'accommoder à l'uſage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de Caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas & fort obſcur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, & qui étoit ſi fort dépouryû de toutes choſes,

que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le Vicaire. Les Epitropes ou Primats, & le Vaivode Turc nous firent beaucoup de caresses. Quelques remedes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnerent entiérement, & il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toît d'une maison nous servoit de chaire, & nous avions la consolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand silence, & avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut-là, encore plus qu'à Siphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, & les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passoit à faire des instructions familieres dans les maisons que nous parcourions l'une après l'autre, à consoler les malades, à leur porter des remedes, & à rassembler les enfans pour leur faire le catéchisme. Tous les habitans de l'Isle profiterent de la Mission, & approcherent des Sacremens de la Pénitence & de l'Eu-

charistie, avec des ſentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous ſortîmes de Serpho, plus conſolés que je ne puis vous l'exprimer ici, le peuple nous comblant de bénédictions, & remerciant Dieu mille fois de nous avoir inſpiré le deſſein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho nous allâmes à Thermia, qui en eſt éloignée de douze lieues. Cette Iſle a pris ſon nom des thermes, ou bains d'eaux chaudes qui la rendoient autrefois célébre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique cultivé, n'eſt pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guères que du froment & de l'orge. Le vin y eſt mauvais, & on n'y voit preſque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Iſle, & à deux lieues de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille perſonnes dans ces deux habitations. Entre le nord & le couchant, paroît ſur une éminence un reſte de vieux Château, avec pluſieurs maiſons ruinées, & les maſures de deux Egliſes latines. Vers le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville, qui doit avoir été ſpacieuſe & bien bâtie.

Thermia eſt de la dépendance de l'Evêché de Zia, Iſle aſſez voiſine, & où

l'Evêque réſide. Dans le Bourg il y a treize Paroiſſes Grecques, & quatre dans le Village, avec cinq Monaſteres de Caloyers. Il n'y a dans toute l'Iſle qu'une Egliſe Latine, deſſervie par un Vicaire qui releve de l'Evêque de Tine, Vénitien. Le Rit latin n'y eſt ſuivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'Iſle, nous allâmes voir le Supérieur eccléſiaſtique: c'eſt un homme d'eſprit, que ſon mérite perſonnel & ſes grands biens mettent fort au-deſſus des autres Prêtres Grecs. Les plus conſidérables de l'Iſle, qui étoient alors chez lui, furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit, & des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes auſſi-tôt notre Miſſion. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun ſur le parvis d'une Egliſe, où ſe rendoient de toutes parts une foule de peuples qui venoient entendre les nouveaux Prédicateurs. Un Abbé fort reſpecté dans l'Iſle, qui s'étoit démis d'un Evêché qu'il avoit dans la Morée, pour ſonger plus tranquillement à ſon ſalut, étoit le plus aſſidu de nos auditeurs; ce vertueux Prélat nous ſuivoit par-tout: il avoit même le zèle de prêcher auſſi, & il ne manquoit pas dans

ſes diſcours de faire l'éloge de notre doctrine & de notre miniſtere.

Après pluſieurs jours d'inſtructions, ſoit publiques, ſoit particulieres, les confeſſions devenoient ſi fréquentes, que nous ne pouvions y ſuffire. Les eccléſiaſtiques & les ſéculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au Tribunal de la Pénitence, au ſortir duquel ils avouoient publiquement qu'ils comptoient pour rien toutes leurs confeſſions paſſées, & qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mît la conſcience en repos.

Le bruit de cette multitude de confeſſions fit deſcendre de ſon Monaſtere un vieux Moine, ancien Confeſſeur du pays, dans l'eſpérance qu'à la faveur de nos inſtructions il retireroit une bonne rétribution ; car parmi les Grecs, les Confeſſeurs ont ce mauvais uſage, de compoſer avec leurs pénitens de la ſomme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'abſolution. Le bon vieillard eut beau ſonner ſa petite cloche, pour avertir de ſon arrivée, il fut contraint de s'en retourner à ſon Monaſtere les mains vuides.

Parmi les malades que nous viſitions, il y en eut un chez qui nous allions

ſouvent, plutôt pour nous édifier que pour l'inſtruire. Ce pauvre homme étoit perclus de tous ſes membres, & tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vînmes à lui offrir quelques remedes pour le ſoulagement de ſes maux: « Hé, mes Peres, nous répondit-il, en » nous regardant d'un air plein de dou» ceur & de reſpect, que vous ai-je fait » pour vouloir m'enlever la matiere de » mon mérite? Je ne ſuis pas digne, il eſt » vrai, de la grace que Dieu me fait de » m'éprouver par ces douleurs paſſa» geres; mais puiſqu'il a plû à ſon infinie » miſéricorde de me les envoyer, eſt-ce » à moi de chercher à en être ſoulagé. » Ayez ſoin de mon ame, mes Peres, &, » je vous prie, laiſſez-là mon corps ». Il faut vous l'avouer, mon Révérend Pere, ces diſcours pleins d'une foi ſi vive, & d'autres ſemblables qu'il nous tenoit, toutes les fois que nous le viſitions, nous faiſoient adorer profondément les ſecrets de la Providence de Dieu, qui ſçait ſe conſerver des ames choiſies, dans les endroits mêmes qui ſemblent être le plus délaiſſés.

Après avoir fait heureuſement la clôture de notre Miſſion dans le Bourg de Thermia, nous nous rendîmes au Village

qu'on nomme *Silaka*. Ce Village eſt bâti ſur deux petites collines qui ſe font face l'une à l'autre, & qui ſont ſéparées par un torrent. Le Pere Luchon prêchoit d'un côté devant la premiere Egliſe, & moi, de l'autre côté, je montois, comme Serpho, ſur le toît d'une maiſon, d'où je parlois à un grand nombre d'auditeurs. Leur ſilence, leurs ſoupirs, les bénédictions dont ils nous combloient me rempliſſoient de conſolation.

Nous ne fumes pas longtemps ſans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en ſi grande foule pour ſe confeſſer, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos. « Hélas, mes » Peres, nous diſoient ces bonnes gens, » avec une certaine naïveté qui nous » charmoit: combien y a-t-il que nous » diſions à Dieu: Seigneur, envoyez-» nous quelqu'un qui nous apprenne à » vous honorer & à vous ſervir: c'eſt » vous, mes Peres, que Dieu nous a » envoyés, & nous reconnoiſſons main-» tenant qu'il s'eſt laiſſé fléchir à nos » prieres ». Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous diſoient en leur ſtyle figuré: « Vous autres, mes Peres, vous

» êtes des vaſes fermés, d'où rien de ce
» qu'on y met ne s'exhale au-dehors: on
» peut ſans peine vous ouvrir ſa conſ-
» cience, parce qu'on eſt ſûr que vous
» jettez tout dans un abîme profond d'où
» rien ne remonte jamais. Vous ne nous
» demandez que notre converſion, & les
» autres nous demandent notre argent ».
Ils avoient quelque raiſon, les Confeſſeurs du pays ne ſont pas aſſez diſcrets, & leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire: ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour abſoudre de certains péchés.

Nous ne paſsâmes que huit jours dans ce Village, après quoi nous retournâmes au Bourg, pour paſſer de-là à Andros; il nous eût été impoſſible d'y aborder ſi nous euſſions différé plus longtemps notre départ. Une foule incroyable de peuples nous ſuivit juſqu'à notre barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la Miſſion, & nous leur laiſsâmes quelques livres propres à s'en rappeller le ſouvenir. Il fallut enſuite ſe ſéparer, ce qui ne put ſe faire ſans verſer de part & d'autre beaucoup de larmes.

L'Iſle d'Andros eſt à vingt lieues de

Thermia. Les montagnes y ſont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils ſont ſemés de quantité de maiſons de campagne & de beaux jardins, que des ruiſſeaux qui y ſerpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cedres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers & de muriers, la plupart d'une groſſeur ſurprenante. Les huiles y ſont excellentes; le bled, les herbages & les légumes y croiſſent en abondance.

A la pointe de l'Iſle qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, eſt le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'eſt dans ce port que pendant la derniere guerre les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port ſont fort déſerts: toute l'Iſle n'eſt même guères peuplée, eu égard à ſa grandeur, car on n'y compte que cinq mille ames. Le Bourg, ou comme on l'appelle, la ville d'Andros, eſt réduite à cent maiſons, bâties au nord ſur une langue de terre qui avance dans la mer, & qui forme à ſes deux côtés deux petites bayes aſſez peu ſûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux château bâti à la maniere des

anciennes fortereſſes. Dans l'enceinte de la Ville s'éleve un palais aſſez beau, auquel il ne manque preſque que le toît, les fenêtres ſont revêtues de beau marbre ciſelé. Les murailles ſont preſque par tout ſemées des armes & des chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette Iſle, & qui depuis l'invaſion des Turcs ſont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la Ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Apano Caſtro : c'eſt un nom commun dans ces Iſles, à tout ce qui eſt anciennement bâti ſur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans que l'Iſle n'ayant pas ſuffiſamment de monde pour la cultiver, on y appella quelques familles Albanoiſes, qui s'y ſont multipliées, & qu'on partagea enſuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Arna*, & l'autre qui ſe nomme *Molakos*.

Les principaux de l'Iſle deſcendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athenes : ils poſſedent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y eſt fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques, ou de leur négoce. Il y a vingt-cinq ans qu'un Cor-

ſire de la Cioutat vint piller la ville. Depuis ce temps-là ils ont bâti à la campagne de petits châteaux en forme de tours, pour ſe mettre à couvert des inſultes. Comme ces tours ſont aſſez éloignées les unes des autres, la fatigue eſt plus grande pour les Miſſionnaires qui ont à viſiter ceux qui y demeurent, & à les entretenir de leur ſalut.

Andros a un Evêque qui réſide d'ordinaire dans la ville. Outre pluſieurs petites Egliſes Grecques qui ſont dans l'Iſle, il a deux grands Monaſteres de Religieux : le premier nommé *Agra* eſt à deux lieues du port Gavrio; l'Egliſe en eſt belle & eſt dédiée à Notre-Dame. Le ſecond Monaſtere, qui eſt à une lieue de la ville s'appelle *Panachrando*. Il y a auſſi à Andros un Evêque Latin, qui eſt depuis quelque temps abſent de ſon Diocèſe. Il a un Vicaire qui gouverne pendant ſon abſence.

On comptoit autrefois dans l'Iſle environ huit cens familles du rit Latin : la plupart de ces familles ont été éteintes par une peſte générale qui affliga l'Iſle ; les autres ſe ſont exilées d'elles-mêmes pour fuir la perſécution des Grecs, ou bien elles ont embraſſé le rit Grec. Il n'y a plus maintenant du rit

Latin que la famille du Seigneur Nicolo della Grammatica. Il eſt vrai qu'elle eſt nombreuſe, & que ce Seigneur donne un grand crédit au rit par ſa fermeté à le maintenir autant que par ſon mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'Iſle.

Nos Peres de Scio avoient autrefois dans la ville une maiſon avec une petite Egliſe dédiée à Saint George, qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces Peres, nés la plupart ſujets du Grand-Seigneur, avoient de grandes meſures à obſerver, & eſſuyoient ſouvent de cruelles injuſtices. Les RR. PP. Capucins y avoient auſſi un hoſpice, qu'ils ont quitté & repris à diverſes fois. Un de leurs Peres plein de vertu & de zèle, y eſt venu depuis peu, & nous avons eu la conſolation de l'embraſſer. Les Andriotes ſouhaitent depuis long-temps nous voir établis dans leur Iſle : mais notre pauvreté & la diſette d'ouvriers Evangéliques ne nous permettent pas de ſonger à cet établiſſement : nous y ſupplérons par ces ſortes d'excurſions fréquentes qui produiſent toujours de grands biens & qui ne ſont à charge à perſonne.

En arrivant à Andros, nous allâmes, ſelon notre coutume, rendre nos reſpects

à

l'Evêque Grec. Ce Prélat nous reçut de la maniere du monde la plus obligeante, & nous aida enſuite de toute ſon autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui eſt pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales Egliſes. L'Evêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus & les déſordres les plus communs du pays, c'étoit auſſi ce qui faiſoit la matiere de tous nos ſermons, & des inſtructions particulieres que nous faiſions dans chaque maiſon.

Dieu donna tant de force à nos paroles qu'il ſe fit bientôt un grand changement dans les mœurs. L'uſage des Sacremens, les réconciliations ſinceres, les promptes reſtitutions, & l'éloignement des Concubines, furent des marques non équivoques de converſion. Un des principaux de l'Iſle nous fit alors un compliment qui nous ſurprit. « Mes » Peres, nous dit-il en nous ſaluant, » vous êtes les deux mêmes que je vis » en ſonge il y a trois ſemaines; j'entendis alors une voie qui me diſoit » intérieurement : voilà ceux que j'ai

» envoyés pour te convertir, ne man-
» que pas de mettre ta conſcience entre
» leurs mains; ſi tu perds cette occa-
» ſion, tu es perdu toi-même ». Soit que ce ſonge fut l'effet d'une imagination frappée, ſoit que ce fut veritablement un avertiſſement du ciel, il fit une confeſſion générale de toute ſa vie, & nous bénîmes mille fois le Dieu des miſéricordes qui ſe ſert de tout pour conduire les ames au ſalut.

Cette Miſſion étant ainſi terminée, nous partîmes pour *Arna*, village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard, & extrêmement fatigués, car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle & la caiſſe de nos remedes, & deux autres lieues à faire en deſcendant de la montagne, par des ſentiers fort roides & tout couverts de broſſailles & de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort pauvre, & d'une groſſiereté extrême, & qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales Egliſes, où un grand peuple étoit aſſemblé : nous leur déclarâmes d'abord que le ſeul deſir de leur

ſalut nous avoit attirés dans leur village, que nous ne leur ſerions point à charge, & que pour l'adminiſtration des Sacremens, pour nos inſtructions, & pour les remedes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prieres.

Ce premier début gagna entiérement leur confiance : toutes les maiſons nous furent ouvertes, & on y écoutoit nos inſtructions avec une avidité ſurprenante. Au bout de quatre jours, nous fûmes accablés des confeſſions qu'il fallut entendre, dont la plupart étoient générales. Hélas ! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en Chrétiens. Rien ne nous touchoit davantage, que de les voir venir du fond de leur vallée au travers des ravines qui ſont affreuſes au mois de Décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour ſe confeſſer, & propoſer leurs doutes.

L'abandon où les Supérieurs Eccléſiaſtiques laiſſent ce pauvre peuple, eſt digne de compaſſion. Une ſeule fois l'année qui eſt le jeudi-ſaint, quelques Caloyers des deux Monaſteres, qui ſont dans l'Iſle, parcourent la vallée pour y

entendre les confeſſions. Quelques-uns d'eux ignorent même juſqu'à la formule de l'abſolution. Ils ont une certaine routine qu'ils ſuivent dans la qualification des péchés groſſiers : puis ils demandent aux pénitens une certaine ſomme d'argent : quand elle eſt payée, la confeſſion eſt cenſée faite. Souvent même ils ne ſe donnent pas la peine d'entrer dans aucun détail, ils ſe contentent de demander ſi les choſes ne ſe ſont pas paſſées comme l'année précédente ; que le pénitent diſe oui & en même-temps qu'il préſente la rétribution ſtipulée, tout eſt fini, & on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus ſi criant, & à pluſieurs autres ſemblables, dont il ſeroit trop long de faire ici le détail.

Trois ſemaines ſe paſſerent dans les exercices ordinaires de notre Miſſion ; comme nous étions ſur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos Catéchiſmes Grecs à l'Epitrope de la vallée, & il nous promit de le lire tous les Dimanches à la Meſſe dans la principale Egliſe. Ce ſera le moyen de conſerver parmi ces peuples, les ſentimens de piété & de Religion que nous avons tâché de leur inſpirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville, toutes nos vues ſe tournerent vers *Apano Caſtro*, où nous ſçavions que les beſoins étoient preſſans. *Apano Caſtro* eſt un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines ſont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'Iſle. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce lieu, c'eſt un reſte d'Egliſe ou de Temple fort ancien. La coupole en ſubſiſte encore, & paroît d'un bon goût. Le pavé eſt d'un marbre blanc & noir très-poli, qui repréſente des roſes & des fleurons travaillés avec beaucoup de délicateſſe. Les gens du lieu aſſurent qu'en fouillant les ruines de la partie du Temple qui s'eſt écroulée on y trouva une Image de Notre-Dame qui eſt depuis ce temps-là en grande vénération dans le pays.

Nous trouvâmes à *Apano Caſtro* des cœurs bien préparés, & dans leſquels on ne jettoit point inutilement la ſemence Evangélique. Chacun mit ordre à ſa conſcience, & nous promit de ſuivre le plan que nous donnions d'une vie chétienne. L'Evêque ayant ſçu que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la foi, & des obliga-

tions du Chriſtianiſme, nous le demanda pour le faire lire chaque dimanche après la Meſſe, dans toutes les Paroiſſes. Les plus diſtingués de l'Iſle qu'on nomme *Archos*, furent ſi touchés du premier ſermon qu'on leur fit ſur leurs injuſtices, que dès-lors ils prirent des meſures convenables, pour réparer le tort qu'ils avoient fait au peuple par leurs violentes exactions. Pluſieurs d'entr'eux nous amenerent toute leur famille pour ſe confeſſer. Le plus conſidérable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune perſonne eſtimable dans le monde. Cette vertueuſe fille proteſte qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que Jeſus-Chriſt : elle a déja refuſé les plus riches partis de l'Iſle. Son pere ne veut pas forcer ſes inclinations; mais auſſi il ne peut ſe réſoudre à la mettre dans un Monaſtere des Religieuſes de ſon rit. Il a oui dire, que des Religieuſes Françoiſes doivent venir fonder un Monaſtere à Naxie: il m'a ſouvent demandé des nouvelles de cet établiſſement, en m'aſſurant que ſon intention étoit de leur donner ſa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage, ſi elle eût embraſſé cet état.

Voilà, mon Révérend Pere, une partie de ce qui s'eſt paſſé dans le cours de cette Miſſion. C'eſt par une bénédiction particuliere de Dieu, que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces peuples : car les Grecs, tant ſéculiers qu'Eccléſiaſtiques, ſont élevés dans un averſion comme naturelle pour les Latins; cependant nous avons été bien reçus par tout, & plus regrettés encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vaſtes contrées, ſi nous étions ſecourus d'un plus grand nombre d'ouvriers Evangéliques? Faites réflexion, je vous prie, mon Révérend Pere, que la Miſſion de Conſtantinople, comprend plus de cent mille ames, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, & à Santorin plus de huit mille; ſans parler des Miſſions que nous venons de faire, où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille perſonnes.

Je prie de tout mon cœur les ſaints Patrons de la Grece, qui voyent du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de pays autrefois ſi fervens & ſi Chatholiques, d'obtenir de Dieu, qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont en quelque ſorte entre leurs mains le

ſalut de tant de milliers d'ames ; & qui peuvent y contribuer, les uns par leurs charités, les autres par leur zele à ne pas laiſſer périr une ſi vaſte moiſſon, faute d'ouvriers pour la recueillir. Je ſuis avec reſpect dans l'union de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE

D'un Miſſionnaire au Pere Procureur des Miſſions du Levant.

MON RÉVÉREND PERE,

Vous voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Conſtantinople à Alep ; je ne puis vous refuſer cette ſatisfaction. Je ſçai que vous ne deſirez être inſtruit, qu'afin de prendre les arrangemens convenables pour contribuer à la converſion & au ſalut des ames, dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Deſtiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Conſtantinople ; j'étois chargé d'y obtenir de la ſublime Porte

des commandemens importans pour le bien de la Religion & de nos Miſſions. M. l'Ambaſſadeur devoit les demander de la part du Roi. Il avoit eu la bonté de dreſſer lui-même les requêtes qu'il falloit préſenter au Grand-Viſir, & elles étoient conçues dans les termes les plus avantageux & les plus favorables pour la catholicité : mais quelques démêlés ſurvenus au ſujet du cérémonial, en retarderent l'expédition. Comme je ſentis qu'elles ne ſeroient pas ſitôt répondues, je me laſſai d'être inutile, & je fis agréer à ſon Excellence mon départ pour Alep. J'allai prendre congé de Madame l'Ambaſſadrice, qui me dit obligeamment que, comme nos affaires étoient celles de Dieu, elle vouloit que déſormais elles fuſſent les ſiennes, & que je pouvois me repoſer ſur elle du ſoin de les pourſuivre & de les ſolliciter. A qui les aurois-je mieux confiées? Les remettre entre ſes mains, c'étoit les remettre entre les mains de la vertu même & de la piété. J'acceptai ces offres ſi gracieuſes, je lui en témoignai toute ma reconnoiſſance, & je ne ſongeai plus qu'à partir.

On peut ſe rendre de Conſtantinople à Alep, par terre ou par mer. Je balançai quelque tems ſur la route que je devois

choiſir. Je crains la mer, elle me fatigue extraordinairement, & j'ai peine à la ſoutenir : j'étois preſque réſolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au Printems, & je croyois trouver par-tout la ſaiſon auſſi belle qu'à Conſtantinople ; mais je fus déſabuſé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à ſe ſauver des neiges & du froid. Un autre voyageur qui avoit fait la même route, & qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes & des animaux gelés & morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de réſolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de ſaiſon : malgré mes répugnances, je me déterminai à aller par mer ; & tout bien conſidéré, j'aimai mieux m'expoſer à ſouffrir qu'à périr.

On me propoſa de me rendre à Scio, de Scio à Rhodes, & de Rhodes en Chypre : on me fit entendre que le ſéjour que je ferois à Rhodes ne ſeroit pas inutile au bien des ames ; que dans cette Iſle, il y avoit ſur les galeres du Grand-Seigneur, quantité d'eſclaves Chrétiens, qui ſe trouvoient ſans Prêtres ; que ces

eſclaves avoient leur Chapelle, où je pourrois faire librement les fonctions de la religion; que Pâques approchant, ce ſeroit pour ces pauvres gens une conſolation de me voir, & de pouvoir par mon ſecours ſatisfaire entre mes mains à leur devoir Paſchal. Ce fut un attrait pour moi; mais vous verrez par la ſuite de mes aventures, que ſi j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avois beſoin d'une lettre de recommandation; un Révérend pere Capucin, Miſſionnaire zélé, m'en obtint une du Capitan Bacha, Grand-Amiral de l'Empire, dont il eſt extrêmement conſidéré. Par cette lettre, ce Seigneur prioit les Cadis de Scio & de Rhodes, de me regarder comme un de ſes domeſtiques, & de me procurer par-tout un libre paſſage. En reconnoiſſance des bons offices que m'a rendu ce révérend Pere, permettez-moi un moment de vous parler de l'uſage qu'il fait de ſa faveur. Il s'eſt ſervi utilement de l'autorité du Bacha pour placer un Archevêque catholique dans l'Egliſe des Neſtoriens de Diarbekir, & il n'emploie ſa protection que pour le bien de la religion & l'avancement du chriſtianiſme. Il a accompagné ſon pro-

tecteur dans la derniere campagne contre les Moscovites ; il est encore ici à sa suite comme son médecin : c'est une espece d'esclavage où le zele le retient ; esclavage, qui, pour être volontaire, n'en est pas moins rude à un homme de la vertu & du mérite de ce Pere. Son état m'a fait concevoir que si l'exercice de la médecine est utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, sur-tout avec les Grands. On commence par être leur Médecin, & on finit par être leur Esclave. Quoi qu'il en soit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne songeai plus qu'à m'embarquer : il se trouva une grande Saïque Grecque prête à faire voile pour Scio ; à la recommandation d'un ami, j'y fus reçu sans rien payer.

Je m'embarquai le 22 de Mars avec mes petites provisions, résolu de jeûner avec les Grecs, & de n'être pas moins austere qu'eux ; ils ne mangent point de poisson, si ce n'est le jour de l'Annonciation, & du Dimanche des Rameaux, qui sont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes, & de légumes. On leur permet les huitres & les coquillages, les écrévisses & autres poissons qui n'ont point de sang, &

qui s'attachent aux Rochers. Ils ſont ſi rigides dans l'abſtinence d'œufs, de beurre, de laitages, qu'étant malades, ils aiment mieux ſe laiſſer mourir que de la violer. On ne ſait ce que c'eſt que d'accorder des diſpenſes, de quelque conſidération que ſoient les perſonnes qui les demandent, & pour quelque raiſon que ce ſoit. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que cette ſévérité, peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire ſouvent d'affligeantes réflexions ſur l'audacieuſe liberté avec laquelle on inſulte aujourd'hui en France à ces ſaintes loix.

Une des choſes qui inſpire aux Orientaux le plus d'averſion pour l'Egliſe Romaine, eſt le relâchement où ils ſe perſuadent fauſſement qu'elle nous entretient ſur ce point. Quelque mal fondée que ſoit cette averſion, je ne voulus pas l'augmenter : elle eût été extrême, s'ils euſſent vu un Religeux comme moi auſſi immortifié que les ſéculiers ; & malgré toute ma régularité, il y avoit encore parmi les paſſagers des gens qui ne me regardoient pas de bon œil, & qui n'écoutant que leurs préventions, ne pouvoient ſe perſuader que je fuſſe fidele à ces obſervances. Un jour que j'invitai

une perſonne du vaiſſeau à venir manger avec moi un peu de ris aſſaiſonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui étoit, à ce que je crois, le fils d'un Prêtre, l'arrêta, & lui dit qu'il prît garde à ce qu'il alloit faire, que j'étois Romain, & que je mangeois gras; on le déſabuſa, & cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partîmes en aſſez bonne compagnie; nous avions ſur notre bord un Métropolite & quelques Eccléſiaſtiques; la mere du Patriarche de Conſtantinople, & quelques-unes de ſes parentes, qui retournoient à Scio, d'où il eſt natif, & qui étoient venues le féliciter ſur ſa promotion. L'équipage étoit compoſé de bonnes gens, preſque tous des Iſles de l'Archipel, & ſur-tout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'Italien; c'étoit à ceux-là que je m'adreſſois pour m'informer de diverſes choſes dont je voulois être inſtruit; je leur rendois inſtruction pour inſtruction, en tâchant de leur inſpirer des penſées de ſalut, & ſi j'avois ſçu le Grec vulgaire, j'aurois pu faire beaucoup de bien, car ils étoient fort dociles & fort traitables.

Nous ſortîmes du port de Conſtantino-

ple avec un vent très-favorable ; ſecondés des courans, nous fîmes bien du chemin en peu de tems, & nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous cotoyions la trace, & nos matelots qui connoiſſoient parfaitement cette route, me nommoient tous les lieux qui ſe préſentoient. J'avois toujours la carte & le compas à la main: je fus bien ſurpris de trouver tant de mécompte ; & en vérité, n'eſt-il pas étonnant qu'on ait fait, & qu'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, & que nous n'ayons encore rien d'exact ? Cela me mit de mauvaiſe humeur contre nos géographes, ce n'étoit par-tout que villes omiſes ou déplacées, & c'eſt pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles.

A douze milles de Conſtantinople, on me fit remarquer *Agios Stephanos* ; à deux milles plus loin, *Sicomeſé ;* à ſix milles au-delà, *Milo* ; & à une égale diſtance, *Sicomeſé grandé :* on trouve enſuite *Panagia*, qui n'en eſt éloignée que de trois milles ; on voit à huit milles delà *Penatis :* puis dans un égal éloignement, *Seliuria*, d'où *Héraclée* n'eſt éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la

vue de cette derniere place que nous jettâmes l'ancre pour y paſſer la nuit. La ſituation d'Héraclée eſt extrêmement belle. Cette ville eſt bâtie ſur une petite montagne qui s'avance dans la mer, & y forme un Cap. J'aurois bien ſouhaité d'y entrer, mais la mer étoit ſi agitée qu'il n'y avoit pas d'apparence de ſe haſarder à y aller avec la chaloupe; je me contentai de la voir par les dehors, qui ne préſentent à la vue que de foibles murailles, & des maiſons mal bâties. Celui qui en eſt Archevêque, eſt un des plus conſidérables Métropolites du Patriarchat de Conſtantinople, & c'eſt lui qui a droit de couronner le Patriarche, comme l'Evêque d'Oſtie a droit de couronner le Pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le ſoleil levé, & nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en 8 heures. Le premier lieu remarquable que nous appercûmes ſur la côte, fut *Rhodoſto*, à quarante milles d'Héraclée, à ſept milles de la *Suanderſi*, à pareille diſtance, *Ganofano*, *Mircophito* à trois milles plus loin, & dans un égal éloignement, *Periſtaſi* & *Panili*: enfin, après avoir fait encore vingt-ſix milles, nous arrivâmes à *Callipoli*. Là tous les vaiſſeaux

qui viennent de Conſtantinople, ſont obligés de s'arrêter un jour entier. On les viſite avec ſoin, pour voir s'ils n'ont point quelques eſclaves fugitifs, ou quelques marchandiſes de contrebande. Je trouvai un Prêtre Sciote du Rit Latin, qui y fait les fonctions de Conſul pour les Vénitiens; il a ſur chaque vaiſſeau un droit qui eſt fort modique, & s'il n'avoit point d'autre revenu, Monſieur le Conſul ſeroit mal à ſon aiſe. Il n'y avoit dans toute la ville de Catholiques que lui & ſon valet. Je l'avois connu aſſez particulierement à Conſtantinople, il me fit tout l'accueil poſſible; il m'engagea à aller loger chez lui; j'y couchai même. & le lendemain qui étoit un Dimanche, j'eus le bonheur de célebrer la ſainte Meſſe. C'eſt une grande conſolation, mon Révérend Pere, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguſte & divin Sacrifice, les outrages que Dieu reçoit des Infideles dans ces lieux, & d'ôter, pour ainſi dire, au démon la preſcription, qu'il veut y établir. La ville eſt de médiocre grandeur, & le château qui la défend n'eſt pas fort. La mer qui s'enfonce là dans les terres, n'y forme pas un port parfait, & le lieu où les vaiſſeaux

jettent l'Ancre, n'eſt proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Callipoli, on voit les reſtes de l'ancienne Lampſaque, elle eſt ſituée entre *Serrak*, qui tire vers Conſtantinople, & *Pregaz* qui tire vers les Dardanelles. De Callipoli aux Dardanelles on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers Châteaux, nous paſsâmes à la vue de *Mayto*, qui n'en eſt éloigné que de 4 ou 5 milles ; c'eſt un Bourg ſitué en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui eſt d'une très-grande commodité pour les vaiſſeaux, qui en allant & en revenant ne manquent pas d'y en faire de groſſes proviſions. Il fallut encore eſſuyer aux Dardanelles la même viſite qu'à Callipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, & nous allâmes mouiller à *Ténedos*. Nous y reſtâmes à l'ancre un jour entier, pour laiſſer un peu abattre le vent, qui étoit & fort violent, & preſque contraire. De-là nous nous rendîmes à *Mételin*, c'eſt la fameuſe Lesbos des anciens ; elle n'eſt plus ce qu'elle étoit autrefois ; elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus ſur l'Eolide ; je ne vous dirai pas ſi elle eſt féconde en beaux eſprits, je n'ai pû

en faire l'épreuve ; mais je puis vous aſſurer avec vérité qu'on n'y trouve plus ni de Poëte Alcée, ni de ſçavante Sapho, ni de docte Théophraſte qui faſſe des commentaires ſur Ariſtote, & qui enrichiſſe l'Iſle de ſes écrits. Les Muſes ſont amies de la liberté, & ce n'eſt pas ordinairement dans la ſervitude que fleuriſſent les beaux Arts. Lesbos fut la patrie de Pittaque, l'un des ſept Sages de la Grece. Il y vécut longtemps, & joignant la bravoure à la ſageſſe, il délivra ſon pays du joug des tyrans. L'Iſle paroît extrêmement fertile, elle renferme 360 Villages ; elle a trois petits ports, qui ſont *Mételin*, *Navagia* & *Tokmak*.

Mételin eſt un gros Bourg, ou ſi vous voulez une petite Ville, mais ſans murailles ; elle eſt couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand Château bien bâti, c'eſt l'ouvrage des Génois, qui l'éleverent pour la défenſe de l'Iſle lorſqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne eſt comme une péninſule, & la langue de terre qui la joint au continent, eſt couverte de maiſons qui forment la ville. Par-là Mételin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paroît n'être guère bon,

parce qu'il n'eſt pas couvert; l'autre du côté du midi, qui eſt à l'abri des vents. Il eſt bon pour les galeres, mais il n'y a pas aſſez d'eau pour y faire entrer les vaiſſeaux de haut-bord. Les habitans ſont partie Chrétiens, partie Turcs. Les Chrétiens y ſont en plus grand nombre, & ils ſont tous du rit Grec. Comme cette Iſle n'eſt pas fort éloignée de Conſtantinople, & que ſouvent les galeres du Grand Seigneur y viennent mouiller, les corſaires n'oſent preſque y paroître, & les Turcs pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établiſſent volontiers & ne s'y multiplient que trop. Il y a un Métropolite à Mételin, & un Evêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, & pluſieurs ſaïques & barques ſe diſpoſerent à partir. Le pilote de la petite barque qui devoit me porter, ne vouloit mettre à la voile que le lendemain: il ſouhaitoit que je fuſſe ſur ſon bord. Je n'en devinois pas la raiſon; je ne voyois pas de quel mal je pouvois le garantir, & à quoi je pouvois lui être bon: mais il me dit qu'il étoit perſuadé que s'il rencontroit malheureuſement des corſaires Chrétiens, je le délivrerois de

eurs inſultes, & que je lui ſauverois au moins ſon vaiſſeau ; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ſes deſirs. C'étoit le ſamedi au ſoir : impatient de partir, je voulois être à Scio le dimanche matin, pour y dire la ſainte Meſſe ; je me jettai donc dans une ſaïque qui levoit l'ancre, & je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournoient dans cette Iſle. Je fus bien mal payé de mon empreſſement, & il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, & nous l'avions en poupe ; mais notre pilote n'ayant pas bien diſtingué pendant les ténebres de la nuit, le canal que forme la mer entre Scio & la Terre ferme, prit ſa route par les derrieres de cette Iſle, & il ne s'apperçut de ſon égarement qu'au lever du ſoleil. Il n'étoit plus temps de rebrouſſer chemin, & le vent ne nous permettoit pas de retourner en arriere : nous fûmes obligés de continuer ſur la même ligne, & de chercher quelque endroit où l'on pût jetter l'ancre, & ſe mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, & l'on s'y arrêta. Ce fut-là que je me rappellai & mis en pratique la belle maxime de Pittaque, ce ſage de Mételin :

Il faut ſe précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux, mais s'ils arrivent, il faut les ſupporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers eſcarpés ſur des hauteurs, pour voir ſi nous y découvririons ou quelque maiſon, ou du moins quelque viſage humain; mais nous ne vîmes que montagnes ſur montagnes, que précipices ſur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le temps qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce déſert; nous n'en pûmes rencontrer, nous n'appercevions pas même un ſeul arbre qui pût nous défendre du ſoleil, qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, & je trouvai une grotte aſſez profonde, où j'eus de l'ombre tant que je voulus, & plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage, c'eſt que le vent paroiſſoit être un vent de tenue, & nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer, & il falloit que j'en demandaſſe plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troubloit davantage l'eſprit de nos pauvres gens, que la crainte des corſaires: on ne doutoit point que ſi

nous étions apperçu ils ne vinſſent droit à nous, & ne pillaſſent au moins notre ſaïque. Je vous laiſſe à penſer ce que nous fuſſions devenus, nous ſerions morts de faim & de ſoif dans cette plage déſerte. Ce point de vue n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute eſtime que jamais de la vertu de ſaint François Xavier, & de ſes généreux imitateurs, qui ſont morts avec joie dans un ſemblable abandon; celui où je me voyois n'étoit pas auſſi extrême que le leur. Je l'agréois par ſoumiſſion aux ordres de Dieu, mais je vous avoue de bonne foi, que j'avois peine à en goûter la douceur, & quoique par la grace de Notre Seigneur je me dévouaſſe à tout, ce n'étoit qu'avec des répugnances de la nature, dont je me confeſſe avec honte.

Nous paſsâmes trois jours dans cette pénible ſituation; enfin ſur le minuit s'éleva un vent foible, à la vérité, mais aſſez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, & nous faire avancer vers l'île de Samos; notre pilote y avoit ſa maiſon & ſes affaires, & c'étoit-là qu'il étoit réſolu d'aller, ſans ſe mettre en peine de toucher à Scio, & d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus ſur ſon bord, avec promeſſe de les y porter: c'étoit

une infidélité marquée, mais on ſçait aſſez que les Grecs ne ſont pas fort ſcrupuleux ſur l'article. Je m'apperçus dans cette traverſée combien ces pauvres mariniers appréhendent les corſaires. Quoique nous fuſſions aſſez avant en mer, ils gardoient & ils faiſoient garder un ſilence auſſi profond que ſi l'ennemi eût été tout proche. Quand il falloit parler, ils ne le faiſoient qu'à voix baſſe, & comme regardant ſi perſonne ne les entendoit. Quoique je ne fuſſe guère plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers momens de rire de cette eſpece de comédie, mais il fallut s'y faire.

Nous côtoyions toujours l'iſle de Scio, & je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inſpirât à notre Pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voiſin, d'où nous puſſions facilement nous y tranſporter. Je crus être exaucé quand je vis ſouffler un vent qui nous éloignoit de Samos, mais ce vent ceſſa bientôt, & après une bonace d'environ une demi-heure, il redevint, malgré mes prieres, favorable à notre Pilote, & fraîchiſſant inſenſiblement, il le pouſſa en très-peu de tems vers ſon Iſle, dans un méchant port où il n'y avoit pas un ſeul habitant. De-là nous voyions l'iſle Icarie, & nous

eûmes

ûmes tout le loiſir de la contempler pendant un jour entier; la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarer. Le lendemain matin, je pris avec moi mon petit bagage, & je me traînai comme je pus au village voiſin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port; mais c'eſt un port d'une nouvelle eſpece; ce n'eſt autre choſe que la terre ferme où les mariniers mettent leurs barques à ſec ſur le rivage, de peur que s'ils les laiſſoient en mer, dans une ſi mauvraiſe rade, les corſaires ne vinſſent s'en ſaiſir & les enlever.

Je trouvai là un Pilote Albanois qui devoit mettre à la voile au premier bon vent; comme je crus qu'il s'éleveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis; mais ayant fait mettre mes hardes dans ſa barque, qui étoit à ſec ſur le ſable, je réſolus d'y coucher & d'y paſſer la nuit. Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que mon lit fut bientôt fait, & qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un village qui ſe nomme *Carlovazi*, pour y trouver une retraite, ou au moins du pain; mais par malheur, je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité; j'eus même de

la peine à rencontrer mon Albanois; je le déterrai cependant, & je lui expoſai mes beſoins; il m'envoya chez un de ſes amis, où je fis une légere collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, & en faire ma demeure trois jours & trois nuits. Enfin la place ne me parut plus tenable, & je commençois à être attaqué d'une groſſe fluxion, qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes. Le Dimanche après la Meſſe, je fis tant par mes ſupplications qu'on me loua bien cher un petit logis, & une bonne vieille Sunamite s'offrit à faire ma cuiſine. Il n'étoit pas néceſſaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuſe, ni bien habile, il ne s'agiſſoit que de me faire cuire un peu de ris avec de l'huile, & quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon ſéjour à Carlovazi, je fis connoiſſance avec un Caloyer, ou Religieux Grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir ſervi dans les troupes de Veniſe, il étoit venu ſe marier dans cette bourgade; après la mort de ſa femme, il s'étoit fait Moine au mont Athos, & il avoit quitté ſon Monaſtere pour venir prendre ſoin d'un enfant qui lui reſtoit de ſon mariage. Nous nous voyions preſque tous les ſoirs: il gagnoit

la vie à cultiver un jardin, & il m'apportoit de temps en temps un petit rafraîchiſſement de ſalades; c'étoit un homme fort ſimple, & je fus bien aiſe de le trouver de ce caractere, pour ſçavoir plus au vrai les choſes dont je voulois être informé. J'eus le temps de le queſtionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fuſſe pas fort à mon aiſe dans la poſition que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas toujours tournées ſur moi-même; je m'attendriſſois ſur la triſte ſituation de nos paſſagers de Pathmos; ils n'en étoient qu'à quinze lieues, & ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience & leur réſignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en étois édifié, & c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma ſolitude, & dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort de les ſuivre juſqu'à leur Iſle, pour avoir la conſolation d'y viſiter la grotte où Saint Jean l'Evangéliſte a écrit ſon Apocalypſe: j'aurois été fort curieux de voir un monument ſi reſpectable; mais je ne pouvois déſemparer. Hors cette grotte & le Monaſtere des Caloyers, il n'y a rien à voir à

Pathmos, ce n'eſt qu'un grand rocher habité par ces Religieux, & par quelques familles Chrétiennes: le terroir eſt ingrat, & l'on n'y peut rien recueillir pour les néceſſités de la vie; les habitans vont chercher tout en terre ferme; ils ſe louent pour mariniers à des Pilotes, & à leur retour ils rapportent de quoi vivre; mes compagnons de voyage étoient dans ce cas.

Ces bonnes gens ſe plaignoient fort des Corſaires Chrétiens, qui, ſans aucun reſpect pour un lieu ſi ſaint, & en quelque ſorte conſacré par le ſéjour d'un Evangéliſte, étoient venus piller leur Iſle, n'épargnant pas même les Autels, & traitant les Religieux & les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau ſujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les Corſaires firent une deſcente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions, & oubliant qu'ils étoient Chrétiens, ils enleverent tout, juſqu'aux femmes & aux filles, qui furent déshonorées, & retenues avec menaces de les emmener, ſi on ne leur donnoit de l'argent. Cette triſte aventure m'attira une

députation des plus conſidérables habitans de notre bourgade: ils crurent que mon caractere me donneroit de l'autorité, & qu'en parlant à ces raviſſeurs, je retirerois de leurs mains ces femmes & ces filles Chrétiennes: c'étoit une œuvre de charité; je m'y offris de bon cœur, mais je leur repréſentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du ſuccès de mon ambaſſade & de mes remontrances; que le Capitaine étoit Italien & moi François, que la plupart de ces aventuriers étoient des Magnotes, méchans Chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi maître, & que ne craignant point Dieu, il n'y avoit guere d'apparence qu'ils euſſent beaucoup de conſidération pour ſon miniſtre; que cependant, j'étois prêt de partir, qu'il ſe pourroit faire qu'ils ſeroient plus traitables que je ne penſois, & que peut-être, le Seigneur, qui tient les cœurs entre ſes mains, donneroit ſa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponſe, ils ſe retirerent pour délibérer entr'eux ſur ce qu'ils avoient à faire. Leur conſeil étoit encore aſſemblé, lorſqu'ils apprirent que les Pirates, après avoir ruiné le village, avoient rendu les femmes & les

filles, & que ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés, selon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractere d'Ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevue.

Peut-être, mon Révérend Pere, êtes vous curieux de sçavoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demeurai dans ce désagréable séjour. Comme je n'entendois pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministere, je m'entretenois pendant la journée avec Saint-Paul, dont je lisois les divines Epîtres, & le soir, j'avois une assez longue conversation avec mon Caloyer Boulonois, qui m'instruisoit de mille choses qui me faisoient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette Isle : elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos qui en étoit la capitale, a perdu ce nom, & elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora ;* elle est située sur le bord de la mer à l'Orient ; c'est-là que le Métropolite a son siége,& que réside l'Aga Turc,chargé de percevoir les droits du Grand-Seigneur. *Marato cavo* est au Septentrion ; à l'Occident, *Karlovazi*, *Necori* & *Vati*.

Toutes ces Bourgades ſont ſur la côte. Dans les terres on trouve *Platano*, *Caſtagne*, *Arvanito*, *Cori* & *Forni*. Les montagnes ſont habitées par une Colonie d'Albanois, qui s'y ſont refugiés depuis plus d'un ſiecle ; on n'a pu me dire à quelle occaſion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à peu près comme les Arabes.

L'argent eſt bien rare dans cette Iſle, & quand une fois le Turc en a tiré 15000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reſte guerre. Cependant les terres & les montagnes même, ſont d'un aſſez bon rapport : ſa fertilité & ſon abondance en faiſoient autrefois un objet d'envie, & y attirerent les armes de divers peuples, qui vouloient s'en rendre maîtres. Elles donnerent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, & l'on diſoit communément qu'à Samos, les poules même avoient du lait. Les habitans qui ſont tous Chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne levent aucun droit ſur les vignes, & les laiſſent poſſéder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en eſt pas ainſi des terres enſemencées, outre qu'ils en tirent de grands droits, ſi le Chrétien

à qui elles appartiennent vient à mourir ſans enfans mâles, ils s'en ſaiſiſſent & les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles & les terres labourables, j'en étois embarraſſé comme vous, & voici ce qu'on m'a répondu. Cet uſage différent eſt venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui ſe ſont emparés de cette Iſle. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueilloit; cette tradition s'eſt perpétuée. Les habitans n'en penſent pas comme eux, & ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou les façons aient changé depuis le ſiecle de Strabon, puiſqu'il nous aſſure que de ſon temps, Samos étoit malheureuſe en vin, tandis que les Iſles voiſines en produiſoient d'excellent & en abondance : *Ex vino infelix eſt cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait preſque tout le revenu de ces Inſulaires, ils vont le vendre à Scio, & ſur-tout à Smyrne, où les vaiſſeaux d'Europe en font de grandes proviſions; il eſt chargé en couleur, il porte bien l'eau, mais il n'eſt pas fort

délicat : le Curé du village où j'étois m'en fit cependant boire d'aſſez bon, mais cette eſpece eſt rare ; on le débite en France pour du vin de Scio, & je crois que nos gourmets François en ſont quelquefois la dupe. Le vin & un peu de ſoie, voilà tout le trafic de cette Iſle. Le blé, l'huile & les autres denrées qu'elle produit, s'y conſomment. Il me ſemble qu'on m'a dit auſſi, qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des ſaïques & des barques : on le peut, car on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette ſorte de bâtiſſe.

Je vous ai déja dit que toute l'Iſle n'eſt habitée que par des Chrétiens ; ils ſont tous du rit Grec, & de grands jeûneurs ; ils paſſent tout le Carême avec un peu de légumes ; ils n'uſent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les aſſaiſonner avec de l'huile ; ils ne s'en ſervent que le ſamedi & le dimanche, qui ſont des jours privilégiés, où le jeûne eſt défendu. Ils ſont gouvernés par un Métropolite, dont le revenu, qui ne conſiſte preſque qu'en caſuel, eſt à-peu-près de deux cens écus ; chaque famille lui donne cinq ſols par an, & autant au Patriarche, & dix ſols pour les autres droits de l'Egliſe. Pauvres

& riches, tous doivent la même ſomme, & perſonne n'en eſt diſpenſé. Là, comme dans tout le diſtrict du Patriarchat de Conſtantinople, les Prêtres mariés n'ont permiſſion de confeſſer que dans une grande néceſſité. Le Patriarche & les Evêques ne confient cette importante fonction qu'à des Religieux, qui, aux grandes fêtes, vont par les villages & par les maiſons entendre les confeſſions de ceux qui veulent s'approcher du ſacrement de Pénitence. Hors ces temps de ſolemnité, les confeſſions ſont très-rares, faute de Pere ſpirituel, car c'eſt ainſi qu'on appelle le Confeſſeur : je puis ajouter, & plus ſouvent encore faute de dévotion.

Ce qui eſt digne de compaſſion, c'eſt que ces pauvres Grecs ſont très-attachés à leur Religion ; mais peu en obſervent les préceptes, & preſque perſonne n'en atteint la perfection. J'allois tous les Dimanches & toutes les Fêtes dans leurs Egliſes pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne ſçauroit croire juſqu'où ils portent l'immodeſtie & l'irrévérence ; leurs prieres peuvent paſſer plutôt pour une profanation du Temple du Seigneur, que pour des actions de piété. On chante, on

cauſe, on rit en même temps ; & ce qui eſt plus ſcandaleux encore, c'eſt que les Prêtres ſont ſouvent de la partie : en un mot, on n'y voit preſque aucun ſigne d'ames vraiment touchées de Dieu, & qui paroiſſent avoir quelques ſentimens des divins myſteres où elles aſſiſtent. Ils les appellent cependant comme nous, les redoutables myſteres, tandis qu'ils les traitent avec la derniere indignité. Leur conduite eſt une énigme inexplicable ; ce n'eſt que contradictions & qu'inconſéquences ; ils profanent les Egliſes, & ils les révérent : il eſt rare qu'ils paſſent devant quelqu'une ſans faire une profonde inclination & deux ou trois ſignes de croix, & ſans réciter quelque courte priere, ſouvent même ils vont en baiſer les pierres par dévotion ; & ils ſe perſuadent qu'à ces marques extérieures de reſpect eſt attachée une bénédiction particuliere. Il y a cinq Monaſteres dans cette Iſle ; des deux qui ſont dédiés à la ſainte Vierge, le plus conſidérable s'appelle *Panagia Megali ;* les trois autres ſont, *Stavros*, *Agè Elias*, *Agè Georgios*, parce qu'ils ſont conſacrés en l'honneur de la Croix, de S. Elie & de S. Georges. Les Religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle

de leur ame, & plût à Dieu qu'ils euſſent une égale ardeur pour l'une & pour l'autre. Les connoiſſances ſaintes, auſſi bien que les profanes, ſont bannies non-ſeulement de cette Iſle, mais encore du reſte de l'Orient, tant il y a peu de gens qui ſoient inſtruits, & qui veuillent l'être.

Au reſte, je fus d'abord regardé là comme un hérétique & un excommunié. Comme ces Chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités conſtantes tout ce que leurs Prêtres & leurs Caloyers, mal affectionnés, leur débitent ſur notre compte, & ils entrent aveuglément dans leurs ſentimens. Quoiqu'ils viſſent que j'étois Religieux, & que nous étions en carême, ils crurent que je ne le gardois pas; on leur avoit fait entendre que tous les Francs mangeoient de la chair & des œufs pendant ce temps-là. Par bonheur la femme du Curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de ſes enfans d'une grande bleſſure qu'il s'étoit faite, je lui en donnai, & le remede réuſſit. La mere reconnoiſſante, vint me préſenter des œufs, je les refuſai; elle fut ſurpriſe d'apprendre que je n'en mangeois pas, & encore plus édifiée de voir que c'étoit par pure charité que je lui avois rendu

ce ſervice. L'exemple de déſintéreſſement fait toujours ici de fortes impreſſions, parce qu'il y eſt toujours nouveau.

Cet acte prétendu héroïque me mit en honneur dans le village, & l'on commençoit à s'apprivoiſer peu à peu avec moi; mais moi je commençois à m'ennuyer; j'aurois trouvé de quoi m'occuper, ſi j'avois ſçu aſſez de Grec vulgaire pour pouvoir faire quelques inſtructions, mais à peine pouvois-je en bégayer trois ou quatre mots de ſuite. C'eſt une grande peine, mon Révérend Pere, d'avoir des oreilles & de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet & de ne pouvoir parler: je le ſentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de reſſource que dans mon Caloyer, mais il paſſoit toute la journée à ſon jardin: il eſt vrai que quand il étoit revenu de ſon travail, je me dédommageois de mon mieux du ſilence forcé que j'avois gardé pendant tout le jour, & que je lui faiſois mille & mille queſtions. Je m'informai de lui, ſi, lorſqu'il embraſſa le rit Grec pour ſe marier, on lui avoit fait faire quelque abjuration de la doctrine de l'Egliſe Romaine, & ſi on lui avoit parlé de le rebaptiſer, ou de le confirmer une ſeconde fois; il m'aſſura

qu'on ne lui en avoit jamais fait la propoſition, ni à Samos, quand il ſe maria, ni au mont Athos, quand il ſe fit Religieux; & il m'ajouta que jamais il n'y auroit conſenti. Je voulus auſſi ſçavoir de lui des nouvelles du mont Athos, que les Grecs appellent *Agion oros*, c'eſt-à-dire, la ſainte montagne, il ſatisfit parfaitement ma curioſité ſur cet article: je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des relations, mais que je n'ai rien vu de ſi détaillé que ce qu'il m'en a raconté, & il l'a fait d'un air ſi naïf & ſi ingénu, que je me voudrois du mal de ſoupçonner ſon récit d'infidélité.

L'Athos eſt cette fameuſe montagne que Xerxès, Roi des Perſes, ſépara autrefois du continent par un détroit de quinze cents pas, à ce que dit Pline: elle eſt ſi élevée, dit le même Auteur, qu'au ſolſtice ſon ombre arrive juſqu'à l'iſle de Lemnos, qui en eſt éloignée de quatre-vingt ſept milles; ſa hauteur, ſelon le rapport qu'en a fait au Pere Riccioli le Pere Loredano, qui l'a exactement meſurée, eſt de dix-mille pas italiques; elle porte ſa cîme au-deſſus des vents & des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'eſt que ce qu'on y a écrit ſur la cendre ou ſur le ſable, ſe

retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'eſt pas de mon Caloyer que j'ai appris ces particularités, jamais il n'a eu la curioſité de faire de ces ſortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une eſpece de péninſule, & qui joint la Macédoine à la mer, eſt habitée par un peuple entier de Religieux Grecs. De vingt-deux Monaſteres qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, & il en reſte encore vingt. La longueur des Offices qu'on y chante à diverſes heures du jour & de la nuit fatigue beaucoup, & la rigueur des jeûnes rend la vie fort auſtere.

Au commencement du grand Carême, on eſt preſque trois jours entiers ſans boire & ſans manger; c'eſt-à-dire, le lundi, le mardi & le mercredi de la Quinquagéſime: la cuiſine, la dépenſe & le réfectoire, tout eſt fermé, & ce n'eſt que le mercredi ſur les trois ou quatre heures du ſoir qu'on va prendre le premier repas. Mon Caloyer m'avoua que tous n'étoient pas ſi mortifiés, & que quelques-uns réſervoient dans leur chambre de quoi ſe donner en ſecret quelques petits ſoulagemens. La même auſtérité ſe pratique à la fin du Carême;

& après avoir pris un repas le jeudi saint, on demeure sans boire ni sans manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, & parce qu'on est alors affoibli par les jeûnes passés, & parce qu'on demeure plus longtemps au chœur. L'huile est défendue pendant tout le Carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi & le vendredi, comme en Carême, excepté le temps Paschal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de regle, & quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des Religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappellez-vous ce qui se pratique à la Trappe & à Sept-Fonds, on n'y voit rien de semblable; & il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige: Que de mérites perdus, & que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur & de schisme!

Les Supérieurs de ces Monasteres sont électifs, & l'assemblée Capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On

n'eſt pas ordinairement diſpoſé à avoir tant de reſpect pour une autorité de courte durée, & preſque toujours prête à expirer : mais les Caloyers qui ſont en place, ſçavent bien ſe faire obéir, & ils puniſſent ſévérement les inférieurs qui leur manquent. La priſon n'eſt la punition que des fautes grieves : mais au moindre mécontentement, ils mettent leur inférieurs en pénitence, & cette pénitence eſt d'un goût ſingulier. C'eſt un grand nombre de baſtonades qu'ils leur font décharger ſous la plante des pieds ; & ſi le coupable eſt trop rebelle & veut s'enfuir on a recours au bras ſéculier, on le livre entre les mains de l'Aga Turc, qui en fait bonne & prompte juſtice, & qui ſur le champ le remet aux exécuteurs de ſes volontés, qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'eſt ainſi qu'on maintient la diſcipline Monaſtique : il n'eſt point néceſſaire pour cela d'aſſembler de Chapitre, de faire de procès, de prononcer de Sentence ; je ne dis pas on abrege, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet Aga eſt envoyé par la Porte, & prépoſé par le Grand-Seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer

à ces pauvres Religieux : ce tribut e
de 20000 écus : il n'y a pas long-tem
qu'il leur a été imposé. Mon Caloy
n'a pu me dire à quelle occasion;
m'a seulement assuré qu'on le levoi
avec la derniere exactitude & la der
niere rigueur. Je n'ai pas de peine
le croire : on peut s'en rapporter
aux Turcs sur l'article. Il n'est poin
de nation dans le monde plus inté
ressée : en voici un trait qui paroît
incroyable, & qui cependant est vrai,
je le tiens de témoins oculaires, &
c'est à Scio que la scene s'est passée.
Deux Grecs porterent une affaire de
vant le Cadis, c'est-à-dire, devant le
Juge de la ville. Une des parties avoit
des papiers & des raisons qui déci
doient en sa faveur; il plaida sa cau
se avec toute l'éloquence que peu
vent inspirer & l'esprit d'intérêt, &
l'assurance du bon droit; les assistans
croyoient le plaidoyer sans replique, &
condamnoient déja son adversaire. La
partie adverse se présenta cependant
avec un air de confiance qui se ressen
toit un peu du triomphe : pour toutes
pieces justificatives, il n'avoit à la main
qu'un simple papier blanc, dans lequel
il avoit enveloppé quelques pieces d'or,

Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance, & ſans perdre le temps à haranguer, il va droit au fait. Préſentant au Cadis ce papier plein de pieces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma Partie vient d'avancer eſt faux ; en voici la preuve par témoins ; je vous prie de l'examiner vous-même. Le Cadis reçut le papier, il le déploya, & après avoir compté les ſequins, il dit au premier : mon ami tes raiſons ſont bonnes, mais celui-ci a quarante témoins d'une ſincérité éprouvée, qui dépoſent contre toi : je ſuis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fourniſſe d'auſſi bons & en auſſi grand nombre. Comme ce miſérable n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté, les quarante ſequins l'emporterent ſur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digreſſion. Je reviens à mon Caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'Aga : il oblige les Religieux de payer, & ils ſont obligés de le défrayer. On eſt convenu de ce qu'on doit lui donner par ſemaine de vivres & d'argent, & ce n'eſt qu'à ce prix qu'ils achetent ſa protection. Pour ſubvenir à ces dépenſes multipliées, les Supérieurs envoient un certain nombre de Religieux faire la

quête, non-seulement dans la Grece & dans les Isles de l'Archipel, mais jusques dans Constantinople & la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse & le plus d'esprit; & c'est ce qui perdra un jour ces Monasteres & en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siecle, toujours contagieux pour des personnes Religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'ame que la retraite entretient, & que pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au Monastere moins Caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi, que cela leur porte un préjudice très-considérable, mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs & aux dangers qui suivent la dissipation de l'ame. D'ailleurs quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, il se croyent nécessaires, ils font les importans, ils deviennent insolens, & ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs freres, & à ne pas respecter des Supérieurs qui les ménagent par foiblesse & qui les caressent par intérêt.

Ces Monasteres sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée, & comme la Communauté ne

ournit pas aux particuliers certains eſoins, chacun tâche de faire un petit mas d'argent pour s'acheter des habits, & ſe pourvoir de je ne ſçai combien de ommodités. Le Monaſtere où ils meuent, hérite après leur mort de tout ce u'ils ont, & il y en a tels à qui l'on rouve juſqu'à mille & deux mille écus e réſerve, dont le Procureur ne manque as de ſe ſaiſir auſſi-tôt au nom de la Maiſon. Les cottes mortes les plus conidérables, viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie pour ne ſomme modique quelque terre du Monaſtere qu'ils font valoir, & qu'on laiſſe les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail & par leur induſtrie.

On ne voit point régner parmi ces Religieux cette uniformité ſi deſirable & ſi précieuſe dans les Communautés. Ceux qui en ſe faiſant Caloyers donnent quelque ſomme conſidérable vivent preſque à diſcrétion : on ne les oblige pas aux obſervances régulieres avec autant de ſévérité que les autres ; ils ſe diſpenſent plus aiſément d'aſſiſter à tous les Offices divins, ſur-tout quand ils ſont trop longs : en un mot, ils ſe donnent des libertés & des douceurs qu'on

ne permettroit pas aux autres, & il ſemble que leur titre de bienfaiteurs les exempte de bien faire : je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions & ces diſpenſes.

Il y a des Caloyers de toutes ſortes de métiers, chez qui les autres vont acheter leurs beſoins : la plupart de ceux-là ſont hors des Monaſteres, ils rempliſſent le lieu où l'Aga Turc fait ſa demeure, ils y ont leurs boutiques, & le marché ſe tient une ou deux fois la ſemaine. Tous les Monaſteres ont l'uſage des cloches comme dans les pays Chrétiens : on en obtient facilement la permiſſion, & en cela comme en tout le reſte, les Turcs ſont toujours de bonne compoſition, quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs François qui aiment à exagérer, & à peindre les choſes en beau, font monter le nombre de ces Religieux juſqu'à dix ou douze mille. Je les avois crus ſur leur parole : mais mon Caloyer, homme vrai & bien inſtruit m'a détrompé, & m'a dit qu'il en falloit retrancher plus de la moitié ; il n'en compte que quatre ou cinq mille, & c'eſt encore beaucoup, puiſque c'eſt plus de deux cens par Monaſtere.

Ces grands jeûneurs ne ſont pas toujours les plus humbles & les plus patiens de tous les hommes; leur bile échauffée s'allume aiſément, & à la moindre contradiction, ils s'injurient les uns les autres & ſe chargent d'imprécations : puiſſe-tu avoir une mauvaiſe année, ſe diſent-ils, puiſſe-tu être anathême. Mon Caloyer m'a dit que les quêteurs dans leurs courſes, ſcandaliſent ſouvent par de honteuſes foibleſſes, & que pour éviter les châtimens rigoureux que pourroient leur attirer leurs déſordres connus, ils font banqueroute au Monaſtere, ils apoſtaſient & ſe retirent dans des terres étrangeres; il m'ajouta que pareilles ſcenes n'étoient point à craindre à *Monte Santo*, qu'on y prenoit des meſures infaillibles pour les parer, & qu'on ne permettoit point qu'aucune femme parût ſur cette montagne.

Il n'étoit pas aſſez habile en architecture pour me faire une deſcription juſte des Egliſes & des bâtimens : mais il ſçavoit aſſez ſa Religion, & c'eſt ce qui m'intéreſſoit le plus, & ce qui piquoit davantage ma curioſité. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditoient nos Peres : ils voudroient, lui dis-je,

s'établir à *Monte Santo*, y former une école, y enſeigner le Grec littéral, & la Théologie, & élever dans les principes de la communion Romaine de jeunes Caloyers, qui, devenus maîtres répandroient par-tout la bonne Doctrine. Rien ne ſeroit plus avantageux pour la deſtruction du Schiſme. Vous avez raiſon, me répondit-il ; ici les peuples ſuivent aveuglément les impreſſions de leurs Paſteurs; ce ſont les Prêtres, & ſur-tout les Religieux, dont les diſcours, ſoutenus par une régularité conſtante & d'exceſſives auſtérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége; on ſe perſuade difficilement que ceux qui paroiſſent bien vivre puiſſent mal penſer, & je ne doute pas que la conquête de *Monte Santo* ne fut ſuivie de celle de preſque toute la Grece. Je conviens que le projet eſt admirable, mais l'exécution n'en ſeroit pas aiſée : il faudroit trouver des Miſſionnaires qui fuſſent auſſi abſtêmes & auſſi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'eſt pas donné à tout le monde. Ce n'eſt pas là ce qui nous arrêteroit, lui répliquai-je : nos Peres dans les Miſſions de Malabar & de Maduré, vivent comme les pénitens du pays; l'abſtinence & le jeûne n'effrayent

n'effraye
apoſtoliq
la nature
A la b
ment vai
qu'ils or
imaginer
la porte
regarden
lent les
Caſuiſte,
Evangile
ble, ils
lire, &
ſur leur p
exemplai
ſur un cl
Περὶ τῶν
dire, des
lus avec
primai da
blier jama
c'eſt la
donne, &
principe,
mis au
mauté, ſo
la traditi
Catholiq
des Barb

n'effrayent point des hommes vraiment apoſtoliques; un zele ardent ſçait forcer la nature & ſe fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il : mais comment vaincre l'averſion inſurmontable qu'ils ont pour vous ; vous ne vous imagineriez jamais juſqu'à quel point ils la portent, & de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent les Monocanons, c'eſt leur unique Caſuiſte, & pour eux comme un ſecond Evangile. Pour le rendre plus reſpectable, ils défendent aux ſéculiers de le lire, & il faut qu'ils les en croyent ſur leur parole. J'en ai eu par haſard un exemplaire entre les mains : je tombai ſur un chapître qui avoit pour titre : Πέρι τῶν Φρανκῶν καὶ Λατίνων, c'eſt-à-dire, des Francs & des Latins. Je le lus avec attention, & je me l'imprimai dans l'eſprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups, c'eſt la favorable épithete qu'on nous donne, & on y établit pour premier principe, que tous ceux qui ſont ſoumis au Pape, & reconnoiſſent ſa primauté, ſont depuis long-temps hors de la tradition des Apôtres & de l'Egliſe Catholique, & vivent ſans Loi comme des Barbares : ce ſont les propres ter-

mes. Outre l'accuſation ordinaire d'avoir ajouté au *Credo*, que le S. Eſprit procéde du Pere & du Fils, & de célébrer la Meſſe en azymes, on y avance comme un fait certain, que notre Seigneur conſacra du pain levé, que Judas en ayant reçu un morceau, ſortit incontinent & l'alla montrer aux Juifs, & en cela ils juſtifient le traître, & rendent Jéſus-Chriſt criminel & prévaricateur de la loi. Ils nous font paſſer pour Neſtoriens, & il nous reprochent de ne point appeller la ſainte Vierge Mere de Dieu, mais ſeulement ſainte Marie; de jeûner les ſamedis, lors même que Noël tombe un de ces jours; de ne commencer la ſainte quarantaine que le Mercredi de la Quinquagéſime; de ne pas chanter en Carême *Alleluia*; de ne pas faire le ſigne de la Croix juſqu'à terre; de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la Communion; de ne pas faire peindre dans nos Egliſes l'hiſtoire du martyre des Saints, mais ſeulement la figure de la Croix; ils nous font un crime de permettre à nos Prêtres de ſe raſer, & de leur défendre de ſe marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accuſation: mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet

endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, & je ſuis ſurpris que le ſçavant Allatius, qui a compoſé de ſi beaux Traités ſur les Héréſies contenus dans les ouvrages Eccléſiaſtiques des Grecs, ne l'ait point cité ; apparemment qu'il n'avoit point découvert cette ſource venimeuſe, d'où cependant coule le poiſon dans toute la Grece. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon Caloyer, comment nos Religieux voudroient-ils vous écouter? Je lui répartis que l'obſtacle n'étoit pas inſurmontable ; qu'en s'établiſſant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit inſenſiblement à bout de leur faire ſentir ou la fauſſeté de ces ſuppoſitions, ou l'injuſtice de ces reproches. Tout ſeroit inutile, me dit-il, en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raiſons les plus claires & les plus convaincantes, en vain les preſſeriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand Apophtegme pour toute réponſe : c'eſt ainſi que notre Loi le commande. Ils s'en tiennent-là, & ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai ſçu des vieux Ca-

loyers, qu'un de vos confreres, & après lui le Docteur Rhodino, natif de l'isle de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition, qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient; que si les jeunes Caloyers devenoient une fois sçavans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les Monasteres pour être Evêques; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes Religieux; que la distinction qu'on mettroit entre eux seroit odieuse, & que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil leurs freres occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon Caloyer ne me surprit point; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, & je crus y reconnoître le génie & le style de certaines Communautés, peu régulieres : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissans, & elle craint que le mépris que l'on

feroit d'elle, ne ſoit ſuivi de la perte de l'autorité. Ils ajouterent, continua-t-il, que s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs Monaſteres des Religieux Francs, ils ſeroient ſuſpects aux Turcs, & ſe feroient des affaires avec les Czars de Moſcovie dont il eſt de leur intérêt de ſe ménager la protection & les bonnes graces. Ces réponſes fermerent la bouche aux ſupplians, & firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avoit point quelque objet particulier de culte, ou quelques reliques conſidérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils révérent une ancienne Image de Notre-Dame, qui, ſelon la tradition du pays, fut jettée à la mer par les Iconoclaſtes, & qui de Conſtantinople, vint ſurgir au Mont Athos. Un ſaint hermite nommé Gabriel, marcha ſur les eaux, la retira & l'apporta dans une Egliſe; elle eſt ornée de quantité de perles & de pierres précieuſes, & devant elle ſont allumées jour & nuit pluſieurs lampes d'or & d'argent : ce ſont des préſens des Princes & Seigneurs qui ont reçu de Dieu par l'interceſſion de la ſainte Vierge quelques faveurs ſingulieres.

Outre cette Image miraculeuſe, ils

conſervent encore dans le Monaſtere de la ſainte Laure, le Chef du bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce Chef ſacré la vertu de faire mourir les chenilles, les ſauterelles & les autres inſectes qui déſolent les champs & les vignes. Il y a quelques années que les habitans de l'iſle de Rhodes affligés de ce fléau, envoyerent une députation ſolemnelle pour demander cette relique; ils l'obtinrent & la porterent proceſſionellement au tour de leurs terres: auſſi-tôt tous ces animaux diſparurent, au grand étonnement des Fideles & des Infideles. Quelque temps après on accorda la même grace au Vaiwode de Valachie : le même prodige s'opéra : & ce Prince reconnoiſſant donna de quoi bâtir dans l'enceinte du Monaſtere une Egliſe en l'honneur de ce Thaumaturge. C'eſt tout ce que j'ai pu tirer de mon bon Caloyer; & voilà à quoi je me déſennuyois.

Peut-être voudriez-vous que je vous diſſe des nouvelles de ces fameux vaſes de Samos, dont on ſe ſervoit aux tables des Princes & aux Sacrifices même des Dieux : non-ſeulement il ne s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne ſçache pas qu'on y en faſſe même de

terre commune; au moins les gens de notre ſaïque, en paſſant aux Dardanelles, en firent leur proviſion, pour eux, pour leurs amis, & même pour leur trafic; s'il s'en étoit trouvé dans leur Iſle, l'emplette eut été fort inutile. On y trouve quelques inſcriptions anciennes, & quelques reſtes du Temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Perſonne n'ignore que cette Reine des Dieux de la Fable, étoient née dans cette Iſle, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, & qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos eſt célebre dans l'hiſtoire chez les Poëtes. Ce fut [illegible] que Bacchus fit une ſanglante boucherie des pauvres Amazones qui s'y étoient retirées en fuyant d'Epheſe. Ce fut là que régna Policrate, qui paſſoit pour le plus heureux mortel qui eut jamais paru ſur la terre : il ſe vantoit de ſon bonheur, & ſe croyoit au-deſſus de tous les revers & de toutes les diſgraces : mais Dieu le punit de ſa préſomption, & lui fit ſentir qu'il n'eſt point ici bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, Satrape de Perſe qui le traita cruellement, & le fit enfin pendre. Le Roi d'Egypte ſembloit avoir prévu ce fâ-

cheux retour : entendant un jour louer la félicité de ce Prince : un homme, dit-il, qui mene une ſi heureuſe vie, ne peut finir ſes jours que par une mort malheureuſe. Cette Iſle a eu la gloire de donner la naiſſance au Philoſophe Pythagore, & à Créophile, qui fut le maître d'Homere.

Enfin au bout de quinze jours le vent changea, nos mariniers pouſſérent leurs barques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaiſſeaux qui ont déja fait quelques courſes : les Prêtres vinrent ſur le rivage avec l'encens & l'eau-bénite, ils réciterent des prieres, & firent ſur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au ſoleil couchant : nous n'oſions partir de jour, de peur d'être apperçus des Corſaires. Nous voguâmes toute la nuit par un temps aſſez rude ; le vent varia, mais enfin il nous conduiſit au Port de Scio. Nos Peres à qui j'étois annoncé depuis long-temps, me croyoient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent! Il fallut m'arracher à leurs empreſſemens, & m'embarquer ſur une Galere du Grand-Seigneur, qui devoit partir

le lendemain. Je m'y rendis dès le ſoir, & j'y fus reçu avec bonté : ainſi en uſent toujours les Turcs avec nos Miſſionnaires, quand ils ont à paſſer d'une Iſle à une autre, ou des Iſles à la terre ferme. Ces Infideles les prennent volontiers ſur leurs galeres, ils leur font des amitiés, & ils leur laiſſent du moins une liberté entiere de conſoler & d'inſtruire la chiourme Chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, & nous n'arrivâmes à Smyrne que ſur les neuf heures : j'y étois annoncé comme à Scio, & l'on fut bien ſurpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le dix-huit d'Avril, & j'appris en arrivant qu'une caravane devoit partir pour Alep le treize de Mai : je profitai de l'occaſion. Quelques correſpondans de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands Arméniens de leur connoiſſance, à qui ils me recommanderent; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie : c'étoit de fort aimables gens, & pendant tout le voyage, j'en reçus toutes les careſſes & toutes les civilités poſſibles. Ils étoient Perſans, & preſque tous d'Erivan. Je fus ſurpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre

maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet, qu'il fourniſſoit pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu ſoin de moi; & je remarquai que cette petite gratification l'avoit affectionné. Dans toute notre caravane, qui étoit compoſée d'une centaine de perſonnes il n'y en avoit aucun qui ſçût les langues que je ſçavois. On n'y parloit que Turc & Arménien : ainſi je me vis encore réduit à garder forcément un profond ſilence. Je crus en vérité que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois Mahométans qui ſçavoient l'Arabe, ſe joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aiſe; je fis connoiſſance avec un des trois qui me témoignoit beaucoup d'amitié, & qui me ſervoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mene une vie très-frugale dans ces caravanes; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, & ce bon repas conſiſte en un peu de ris qu'on fait cuire à demi, & qu'on arroſe d'un peu de beurre : quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir

on ſe ſert du bouillon pour faire cuire le ris, c'eſt alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle ſe rencontre, eſt la boiſſon ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, & le plus que l'on peut auprès des ruiſſeaux & des rivieres. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis; & pour ſe mettre à couvert de la roſée & de la pluie, on n'a que ſes habits & la patience. Le jour, quand il falloit camper au ſoleil, nous faiſions une eſpece de tente avec deux petits tapis de bergame, qu'on attachoit à de grand bâtons. Malgré tant d'incommodités, & la délicateſſe de mon tempérament, Dieu m'a fait la grace de me conſerver toujours en parfaite ſanté. Comptez, mon Révérend Pere, qu'il y a des graces d'état.

La premiere journée nous n'allâmes qu'à Poüarbacha, à deux lieues de Smyrne; la traite n'étoit pas longue, & c'étoit ſeulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là où s'aſſembla la caravane, & où je commençai à voir quantité de grues qui avoient leurs nids ſur les arbres & qui ſe tenoient dedans & deſſus de la maniere la plus niaiſe qui ſe puiſſe imaginer. Ce ſpectacle me

réjouiſſoit. Je me rappellois nos proverbes François, & j'en reconnoiſſois la vérité. Les petits oiſeaux venoient en grand nombre inſulter ces nids, qui ſont extrêmement gros, & faits de petits branchages fort proprement entrelaſſés; je ne ſçai s'ils y trouvoient des vers ou quelqu'autre choſe à manger, mais je ſçai qu'ils s'y attachoient, qu'ils ſembloient y gagner leur vie, & s'y divertir; & les nonchalantes grues qui en étoient témoins, ne s'oppoſoient point à leurs plaiſirs.

Le ſecond jour nous marchâmes huit heures ſeulement, & nous fîmes halte qu'il n'étoit pas encore midi. La coutume de ce pays eſt de mettre tous les ans les chevaux & les mulets à l'herbe au printemps pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce temps-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elles ont de ſe refaire, ne font ordinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loiſir de paître, & pour s'épargner la dépenſe de l'orge qu'il faudroit leur fournir; je dis de l'orge, car on ne trouve preſque point d'avoine en ce pays, & celle qu'on voit en quelques endroits, eſt vuide &

ſans grain. Nous paſſâmes ce jour-là un petit fleuve, ou pour mieux dire un gros ruiſſeau qui fait pluſieurs détours : on me dit qu'il s'appelloit *Nif;* je le pris pour le Méandre, mais je me trompois.

Le troiſieme jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, & nous campâmes à la vue de Dorgot; nous y demeurâmes le reſte du jour, & le lendemain, pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire, & qui devoient venir groſſir notre caravane. Quoiqu'il n'y eut point là de pâturages, les herbes ne manquerent pas : auſſi-tôt que les gens de la ville nous apperçurent, ils en apporterent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce ſéjour pour aller me promener dans Dorgot, & y chercher des médailles : on m'en préſenta quelques-unes qui ne valoient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Aſie mineure. C'étoit autrefois le Perou des Romains, & l'on en briguoit les Proconſulats pour s'enrichir; ainſi la monnoie Romaine & les médailles y avoient grand cours. Ni les Anglois, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France

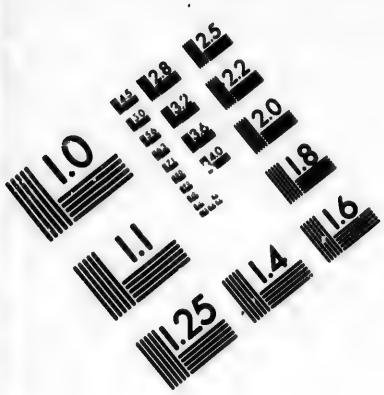
n'en ont point encore été chercher là, & par conſéquent, c'eſt une mine toute neuve qu'on ne fouilleroit pas inutilement.

Il n'y a preſque dans Dorgot que des Mahométans; les Chrétiens & les Juifs n'y ſont que comme en paſſant & pour y trafiquer: auſſi les uns y ſont-ils ſans Egliſe, & les autres ſans Synagogue. Les Chrétiens ſont tous Arméniens, & ils demeurent dans ces ſortes de grands logis qu'on appelle *Kates*; ils y entretiennent avec eux un de leurs Prêtres pour être ſecourus en cas de néceſſité ou de mort. Ils font leurs prieres en ſecret dans une chambre; ils n'y diſent point la Meſſe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans des Egliſes conſacrées; ils n'y gardent pas même le ſaint Sacrement : un Prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion Paſchale, & pour le donner en Viatique aux malades. Cet éloignement eſt ſujet à bien de fâcheux inconvéniens. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politeſſes; j'y répondis de mon mieux par geſtes & par ſignes. Je fus édifié du ſoin qu'ils ont de prier pour les morts. Le ſoir du jour que nous arrivâmes, un de leurs Prêtres qui étoit

de notre caravane, aſſembla les plus dévots, & alla faire ſa priere avec eux dans un Cimetiere qu'ils ont acheté des Turcs bien cherement, & qu'ils conſervent par un Catakerif du Grand-Seigneur ; c'eſt ainſi qu'on nomme les commandemens que ce Prince ſigne de ſa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du Nord, il y a une ville conſidérable, nommée *Manaſa*, ou le Bacha fait ſa réſidence, & à une petite lieue du côté du Sud, ſur la frontiere de Myſie, eſt Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra. C'eſt à l'Evêque de cette ville qu'on reproche dans l'Apocalypſe, ſon peu de fermeté à réprimer les erreurs & les débauches d'une ſcandaleuſe Jézabel. Lydie, cette vertueuſe marchande de pourpre que ſaint Paul convertit à Philippes, étoit de cette ville. Un de nos marchands qui en venoit, me dit qu'elle étoit encore aujourd'hui conſidérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot nous allâmes à Sardes, cette ville ſi renommée. Elle étoit jadis, la capitale de la Lydie, & le Siége du riche Empire de Créſus; ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un village : mais on voit par les grandes & ſuperbes



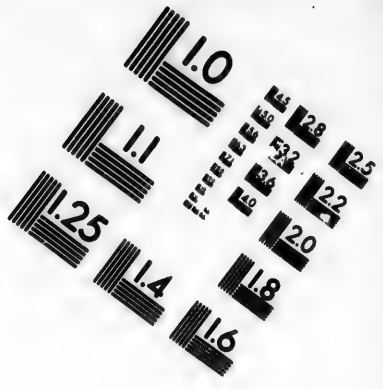
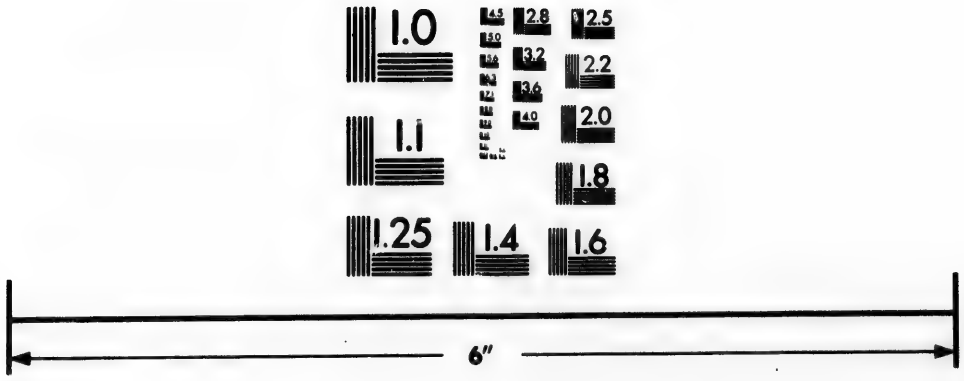
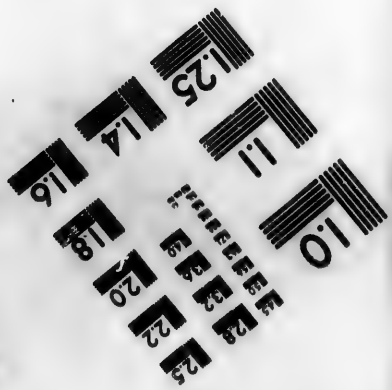


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ruines qui en reſtent, que c'étoit une ville d'une étendue & d'une magnificence extraordinaire. J'avois bien envie de les aller voir, d'y lire de rares Inſcriptions, & d'y chercher des médailles : mais nos muletiers qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruiſſeau un excellent pâturage pour leurs mulets; & les beſoins l'emporterent ſur ma curioſité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *Alachabar*; je crois que c'eſt le rendez-vous général des grues; toutes les murailles en étoient couvertes. De-là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre des Anciens, au moins à en juger par les Cartes. Son eau eſt trouble & mauvaiſe à boire, & elle étoit d'autant plus mauvaiſe à notre paſſage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuſe quantité de ſauterelles qui, après avoir déſolé la campagne, venoient s'y noyer. Ces animaux ruineroient le pays ſi l'aimable providence de notre Dieu ne fourniſſoit une reſſource contre ces ennemis ſi foibles, & cependant ſi invincibles à toutes les forces de l'homme : j'en ai vu quelquefois en l'air

des nuées entieres qui déroboient le ſoleil aux yeux; elles mangerent cette année-là toutes les herbes, & juſqu'aux feuilles des arbres, & même des oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique le remede que Dieu envoie de temps en temps, eſt une eſpece de petits oiſeaux qui viennent du côté de la Perſe, & qui ont un cri à peu-près ſemblable à celui de nos martinets: en voltigeant ſur les terres couvertes de ces ſauterelles, ils les mettent en déſordre, ils les dévorent, & la digeſtion eſt faite en un inſtant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiſeaux une certaine eau, & on la garde précieuſement dans les grandes villes de l'Orient, ſurtout à Damas & à Alep, qui ſont plus ſouvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience conſtante que dès qu'on remue cette eau, ces oiſeaux viennent en foule, comme s'ils la ſentoient & étoient attirés par ſon odeur.

Au reſte on ne compte pas tellement ſur ce ſecours, qu'on n'implore en même temps le ſecours du ciel. Il n'y

a pas encore vingt-cinq ans que les ſauterelles déſolerent les environs d'Alep, cela donna occaſion à une cérémonie aſſez biſarre & aſſez ſinguliere : les Turcs obligerent les Chrétiens & les Juifs à faire avec eux une proceſſion publique & ſolemnelle. Tel fut l'ordre de la marche. Les Mahométans alloient en tête, portant leur Alcoran, & demandant à Dieu miſéricorde avec un chant & des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les Chrétiens & leurs Papas ſuivoient avec le ſaint Evangile, les Croix, les Reliques, les Images ſacrées & les Prêtres en chapes, chacun d'eux faiſant leurs prieres en leur langues Grecque, Syriaque & Arménienne. Les Juifs venoient les derniers de tous avec leur Tora ou Pentateuque, chantant à leur mode, qui n'eſt pas fort harmonieuſe. Vous jugez, mon Révérend Pere, que tous ces différens chœurs étoient ſéparés & éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalo[illegible] mal entendue troubla la fête & [illegible] quelque confuſion. Les Juifs contre nos idées en matiere de proceſſion, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable, ils cédoient volontiers aux Turcs qui

étoient les dominans ; mais ils ſe crurent mépriſés, voyant qu'on leur préféroit les Chrétiens : ils voulurent prendre le pas ſur eux, & uſer de violence. Les Chrétiens ſe crurent en droit de défendre leur terrein, & de conſerver leur préſéance, il y eut quelques coups donnés ; & les Turcs, qui ſçavent profiter de tout ſe les firent payer bien cherement. Du reſte toutes choſes demeurerent dans l'arrangement preſcrit. On ne devoit pas ſe flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de Religion pût attirer les bénédictions du ciel : auſſi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé ; on en avoit envoyé chercher, ou l'apporta, on la remua, les oiſeaux parurent, ils dévorerent les inſectes, & bientôt le fléau ceſſa. Raiſonnez là-deſſus comme il vous plaira. Ces oiſeaux ſe nomment *Zémarmar.* Nous eûmes le plaiſir de les voir arriver en groſſes troupes : mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, & après nous être repoſés une partie de la nuit nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des

plaines également agréables & fertiles: mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étoient fort difficiles, & le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en paſſant beaucoup d'inſcriptions Grecques : mais nos conducteurs qui marchoient fort vîte, ne me donnoient pas le temps de les lire; j'en lus quelques-unes à demi, & il me parut que c'étoit des épitaphes.

L'onzieme jour de notre voyage nous arrivâmes à un paſſage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres : les voleurs y ont ſouvent pillé les caravanes, & dévaliſé les voyageurs; ce lieu ſe nomme *Hamamelou-Bogaz*, comme qui diroit le paſſage étroit de Hamamelou. Là, notre petite troupe ſe mit ſous les armes, & fit diverſes décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voiſinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, & qu'on ne les craignoit pas : nous étions braves, nous aurions été deux cens contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper ſur le bord d'un très-beau ruiſſeau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après

nous, & ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle maniere de boulanger. Quelques-uns d'eux commencerent à mettre la main à la pâte, & faire ſans four du pain pour leur dîner. Ce pain ſe fait en moins de rien : la pâte étant faite & bien pêtrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent ſur une platine de fer ſous laquelle il y a du feu ; quand elle eſt à demi-cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre; ils la laiſſent ſe cuire pendant quelques momens, & leur pain eſt fait. Il eſt fort mince, on le plie comme l'on veut, on y enferme ſon fromage, ſa viande, ſes œufs, il ſert de plats, d'aſſiettes, & même de ſerviettes pour eſſuyer les doigts; cela vous dégoûte, mais je vous aſſure qu'en caravane tout cela eſt bon. Quoique je fuſſe avec de riches marchands, nous avions un autre mets qui n'étoit guere plus ragoûtant, & que nous mangions cependant avec délices. Après le repas, on gardoit les reſtes du pain; & quand on trouvoit l'occaſion d'acheter d'un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le mêloit avec plus de moitié d'eau dans un baſſin de cuivre étamé, on y jettoit ces morceaux de pain moitié gras, moitié moiſis, &

tout cela faiſoit un potage rafraîchiſſant que nous trouvions de grand goût : tant il eſt vrai que la faim eſt le meilleur de tous les aſſaiſonnemens. Pour le ris, on ne le fait pas en bouillie, on le laiſſe en ſon grain, qui s'enfle dans l'eau bouillante; on l'en tire dès qu'il eſt devenu tendre, ou qu'il l'a bue; on verſe deſſus un peu de graiſſe, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'oignon, on le laiſſe mitonner : c'eſt un mets excellent qu'on nomme *pilau*; on en ſert aux tables des plus conſidérables de l'Empire, & même à celle du Grand-Seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il eſt plus délicatement aſſaiſonné, & fait plus proprement que celui dont nous uſions; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit & tant de plaiſir : ne trouvez-vous point en cela un peu de ſenſualité ?

Le douzieme jour nous arrivâmes à Balmamont, qui eſt un des riches Timars du favori du Grand Seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie & beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour ſuivant, & on laiſſa vivre nos bêtes à diſcrétion dans ces prés à deux ſols par tête.

Le ſeize nous trouvâmes, à un petit

village nommé *Capicadoukam*, quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vu un tel ſpectacle ; c'eſt en vérité quelque choſe d'horrible, & j'en frémis encore. Ils étoient chacun plantés ſur leur pal, qui paſſoit aux uns par derriere le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorſqu'on l'enfonce, rompe néceſſairement les boyaux & le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce ſupplice ; & des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne ſe plaignoient que de la ſoif extrême qu'ils endurent : vous ſçavez qu'on dit la même choſe en France des criminels qui expirent ſur la roue.

Nous eûmes un ſpectacle plus agréable dans ce même endroit, ce fut une groſſe caravane d'Egypte qui portoit au Sultan le tréſor des oiſeaux de proie : c'eſt de ce nom précieux qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paie aux plaiſirs du Grand Seigneur. Il y en avoit une très-grande quantité ; tel homme monté ſur ſon mulet en portoit juſqu'à quatre ou cinq ; ils en avoient ſur le poing, ſur les bras, ſur les épaules. Le Sangak qui conduiſoit la troupe, étoit renfermé dans ſa litiere, ſuivi & précédé de ſes domeſti-

ques : un Maure monté ſur un chameau, battoit devant lui à coups lents une eſpece de tambour ou de timbale : les grands Officiers de la Porte ſe diſtinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De-là nous nous rendîmes à Ladik, qui eſt une des anciennes Laodicées ; les inſcriptions grecques qui s'y liſent, les colonnes & les tables de marbre renverſées & ſemées par-tout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville conſidérable : elle n'eſt fameuſe aujourd'hui que par la déteſtable apoſtaſie de ſes habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous Chrétiens du rit grec, & qu'un beau jour, ou pour mieux dire, qu'un malheureux jour, ils s'accorderent tous enſemble à renier la foi, & à embraſſer le Mahométiſme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger ni à Héraclée ; mais nous approchions d'*Iconium*. Je deſirois voir cette ville, célebre dans les Actes des Apôtres. Nos marchands l'éviterent, & pour ne point payer le tribut qu'on exige des Chrétiens dans toutes les villes,

villes, quand ils n'y demeureroient qu'un ſeul jour, & pour ne point s'expoſer à quelque avanie dans un pays où une caravane auſſi nombreuſe que la nôtre auroit pu réveiller l'avarice des Miniſtres Turcs.

Le vingt-cinq & le vingt-ſixieme jour nous traversâmes des montagnes & des vallées épouvantables, & nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on paſſe à gué quantité de fois; on l'appelle en turc *Herkeakir*, c'eſt-à-dire, les quarante paſſages, comme ſi on le paſſoit quarante fois. Nous paſsâmes enſuite une montagne fort haute, d'où nous deſcendîmes dans une vallée profonde, toute couverte de pierres & de rochers.

Le vingt-huitieme jour, après avoir paſſé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre, & par la mort de l'Empereur Frédéric, nous vînmes à Adena. C'eſt dans cette ville que s'opéra, par l'interceſſion de la ſainte Vierge, ce miracle ſi célebre dans toute l'Aſie. Le Diacre Théophile s'étoit donné au démon, & avoit ſigné ſa donation de ſon ſang. Le terme expiré, le tyran de l'enfer voulut ſe mettre en poſſeſſion de ſa conquête; mais la Reine des cieux la lui arracha d'entre

les mains, & le força de rendre cette ſacrilége obligation. Ce pénitent d'Adena devint dans la ſuite un grand Saint, dont l'Egliſe révere la mémoire. Adena eſt une ville fort jolie & aſſez commerçante, ſur-tout en cire, en ſoie & en coton.

Nous paſsâmes à Maſis le Gehan, ou l'ancien Sarus, & le trentieme jour nous deſcendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve, dans un paſſage fort étroit, une porte d'une ſtructure fort ancienne, qu'on nomme *Caraulac Capi :* c'eſt une de ces piles ou portes célebres de la Cilicie, par leſquelles ſeules on peut entrer dans la Syrie. Un Fort bâti dans cet endroit en ſeroit le boulevart, & arrêteroit & feroit périr de groſſes armées.

A quelque diſtance de-là nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Iſſus* des Latins. Les Grecs & les Maronites y ont chacun leur Egliſe, les Arméniens ont emprunté celle des Maronites ; & comme ils ſont plus riches & plus puiſſans qu'eux, ils s'en ſont preſque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou ſix milles, & nous allâmes camper dans des prairies fort maréca-

geuſes, près d'un château bâti ſur la pente d'une haute montagne qui regne le long de la mer. Là je quittai la caravane, & comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le ſoir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandarone*, n'étoit, il y a cinquante ou ſoixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beacoup bâti, & c'eſt maintenant un gros bourg: il y a des Vice-conſuls de France, d'Angleterre & de Veniſe. Les François y ont une jolie Egliſe. Je crois que c'eſt-là qu'Alexandre livra bataille à Darius, & que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On trouve dans la campagne un Fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon; du moins le juge-t-on ainſi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un Bacha avoit commencé d'y élever une fortereſſe, ſous prétexte de ſe défendre contre les corſaires; mais la Porte n'approuva pas ce projet, & lui envoya ordre de raſer & de détruire ce qui en étoit déjà fait.

L'air eſt fort mal-ſain à Alexandrette, & ſur toute la côte; on ne ſçauroit y de-

meurer même un jour ſans être incommodé, & ſans contracter des maladies dont on a peine à revenir ; bien des gens en meurent en très-peu de jours, & ceux qui en ſont quittes à meilleur marché, ſont tourmentés pendant un ou deux mois de fievres malignes d'une eſpece inconnue en Europe ; les plus fortes complexions en ſont altérées. On ſe fait cependant quelquefois à cet air, mais après tout, on n'y voit guère de vieillards : ce qui eſt admirable, c'eſt que ſi on demeure ſur la mer dans un vaiſſeau, on n'eſt point incommodé. C'eſt à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correſpondans d'Alep, ſe ſervent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts & les plus rapides meſſagers de l'univers : ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en paſſant ; nous marchâmes à Beilom, où l'air, les eaux, le vin, tout eſt bon. Pour abréger la route nous laiſsâmes Antioche ſur notre gauche, & nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruiſſeau, que les Turcs appellent *Saouq ſou*, c'eſt-à-dire, eau froide. Effectivement l'eau en eſt extrêmement fraîche.

Le trente-quatrieme jour, après avoir paſſé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que ſaint Siméon Stylite a ſanctifiée par ſa pénitence : elle porte encore aujourd'hui ſon nom, & les Turcs l'appellent *Giabal Scheyks Semaon*, c'eſt-à-dire, la montagne de S. Siméon. Ceux qui m'environnoient, ignoroient l'origine de ce nom ; je la leur appris en leur racontant l'hiſtoire du Saint. Ils l'écouterent avec joie, & me donnerent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaiſir. Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'on paſſe ici pour ſçavant à peu de frais. Vous ne ſçauriez croire combien ces peuples ſont ignorans, ſurtout en matiere de religion : jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort ſérieuſement, qu'on pouvoit faire pénitence de ſes péchés après la mort. La propoſition vous paroît extravagante ; la preuve qu'il en apporta ne l'eſt pas moins. N'eſt-il pas vrai, dit-il, qu'auſſi-tôt que Judas eut vendu Jeſus-Chriſt il alla ſe pendre ? Cela eſt vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il ? N'eſt-ce pas, ajouta-t-il, parce qu'il étoit convaincu que s'il ſe trouvoit dans les limbes lorſque Jeſus-Chriſt y deſcendroit, & qu'alors il lui demandât pardon

de ſon crime, il l'obtiendroit, & iroit dans le ciel jouir de la gloire avec les ames des ſaints Peres ? Ce n'eſt pas tout, me dit-il encore ; Jeſus-Chriſt qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu, penchât preſque juſqu'à terre, de maniere qu'il ne pouvoit pas être étranglé, & il demeura en cet état juſqu'après la réſurrection du Sauveur: alors la branche ſe redreſſa, & il mourut. Je ſuis ſûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement ; ni moi non plus ; & je vous avoue que cette hiſtoire me fit rire, & que je demeurai ſans réponſe.

Revenons à l'inimitable Stylite : le lieu qu'il avoit choiſi eſt en été comme une fournaiſe ardente. Je ne fis qu'y paſſer, & toute la peau de mon viſage fut enlevée par la violence de la chaleur. En hiver c'eſt le regne des frimats, des neiges & des vents, & cependant ce Saint y a paſſé quatre-vingt ans, expoſé à toutes les injures de l'air, ſur le haut d'une colonne ſi étroite qu'on ne pouvoit s'y coucher tout de ſon long, jeûnant toute l'année, paſſant les Carêmes entiers ſans boire & ſans manger, ayant eu pendant long-temps à la jambe un ulcere plein de vers, qui lui cauſoit des

douleurs extrêmes, & faiſant tous les jours plus de mille proſternations pour adorer Dieu. Je ne ſuis pas ſurpris après cela des converſions innombrables qu'il opéroit. Un prédicateur qui du haut d'une pareille chaire annonce des vérités qu'il autoriſe par ſes exemples, eſt bien capable de faire impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur de ſes auditeurs.

De cette montagne nous deſcendîmes dans des campagnes vaſtes & fertiles, qui nous conduiſirent au terme de notre voyage, & le trente-cinquieme jour nous arrivâmes à Alep. C'eſt de-là que j'ai l'honneur de vous aſſurer du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

EXTRAIT

De la lettre d'un Miſſionnaire de Damas au Pere Procureur des Miſſions du Levant.

MON RÉVÉREND PERE,

P. X.

J'étois à Seyde ſur le point de partir pour Damas, ſelon l'ordre que j'en avois reçu de mes Supérieurs, lorſque ma deſtination changea; je fus obligé de prendre une autre route, & d'aller paſſer quelques mois dans les montagnes de l'Anti-Liban. Comme le Patriarche des Maronites devoit faire bientôt publier le Jubilé dans toute l'etendue de ſon Patriarchat, on crut que je pourrois aider nos Miſſionnaires qui alloient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le ſéjour de Damas, je vous avoue, mon Révérend Pere, que je ſentis plus de penchant pour les montagnes; c'eſt-là que l'on peut dire avec vérité que l'on ſert Dieu pour lui-même &

avec un parfait déſintéreſſement. La délicateſſe n'a aucune part à la vie qu'on y mene, & l'amour propre ne ſçauroit ſe retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étois charmé d'ouvrir par-là ma carriere, & de conſacrer par une ſi pénible Miſſion les prémices de mon apoſtolat.

Pour m'y préparer, on m'envoya à notre réſidence d'Antoura : dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'Arabe. Je le fis avec application, & même avec avidité, & bientôt j'en ſçus aſſez raiſonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangere & difficile, & que j'en ignorois les délicateſſes, je m'imaginois que je n'aurois autre choſe à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience : mais j'appris par mon expérience qu'il eſt bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, & que pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut ſuppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tandis que nos Peres alloient avec des fatigues incroyables faire de tous côtés des excurſions évangéliques pour engager les Fideles à

profiter de la grace annoncée, on me chargea d'inſtruire la jeuneſſe des vérités de notre ſainte Religion ; & des enfans groſſiers & ignorans furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'eſt pas à la vérité ce qu'il y a de plus brillant dans le miniſtere, mais c'eſt peut-être ce qu'il y a de plus eſſentiel : ainſi en ont penſé les Ignaces & les Xaviers nos peres & nos maîtres, & je ne crains point de le dire, ſi cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines Miſſions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient ſouvent plus de fruit ; quoi qu'il en ſoit, j'avois part au bien qui ſe faiſoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me preſcrire dans mes inſtructions une méthode facile, nette, préciſe, & Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages ; j'y aſſemblai les enfans, je trouvai par-tout peu de lumieres, mais beaucoup de docilité. Au reſte je comptois n'avoir ſous ma direction que la tendre jeuneſſe : mais les peres & les meres deſtitués de tous ſecours ſpirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfans, & ils avoient plus beſoin de catéchiſtes que de prédicateurs. Par-là mes fonctions furent plus étendues : mon travail augmenta, & je

devins, ſinon l'homme univerſel, du moins l'homme néceſſaire de la Miſſion. Mais, graces en ſoient rendues au Pere des miſéricordes, je fus en état de faire face à tout, & le ſuccès ſurpaſſa mes eſpérances.

Des villages, je me tranſportai dans les cabanes: là recommencerent mes occupations. Cette diſtinction de villages & de cabanes vous ſurprend ſans doute: je vais vous expliquer ce myſtere. C'étoit le temps auquel on commençoit de travailler aux ſoies. Quand une fois cette ſaiſon eſt venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, & ſe retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs, uniquement deſtinés à la nourriture des vers à ſoie: c'eſt dans ces vaſtes jardins que chaque famille dreſſe ſa cabane faite de branches d'arbres de 15 à 20 pas en longueur ſur 6 à 7 en largeur. Ils nourriſſent dans ces cabanes quantité de vers à ſoie qu'ils mettent ſur des eſpeces de claies faites de joncs & de roſeaux à cinq ou ſix étages les unes ſur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la reſerve de deux chemins étroits pratiqués à droite & à gauche pour porter à manger aux vers, ce qui ſe fait régulierement

deux fois le jour, à ſix heures du matin & à ſix heures du ſoir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenoit me pria d'y entrer, & d'y donner ma bénédiction: je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie; un de nos Peres avec qui j'étois lorſqu'on m'adreſſa la parole, s'apperçut de mon embarras, & me dit que les Maronites avoient une ſi haute eſtime des Miſſionnaires, que ſi quelqu'un d'eux n'étoit venu les viſiter, & bénir leurs cabanes dans le temps des ſoies, ils augureroient mal de leurs travaux. Ce diſcours m'enhardit, j'entrai, & je fis ce qu'on ſouhaitoit de moi. J'avois ſouvent viſité nos manufactures en France, & jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille propoſition. Pardon, mon Révérend Pere, je ne me rappellois pas en ce moment l'oracle de Jeſus-Chriſt, qui nous aſſure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Iſraël. Après avoir prié Dieu ſelon la coutume, j'examinai cette petite maiſon bâtie à la hâte, & je la trouvai faite avec beaucoup d'induſtrie: les vers à ſoie ſur-tout attirerent ma curioſité, &

fixerent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles, & qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raiſon à celui qui préſidoit aux ouvrages ; il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne, qui duroit environ trois jours ; qu'ils avoient encore deux autres jeûnes à paſſer, que ces jeûnes ne ſeroient pas de ſi longue durée que le premier ; qu'après le troiſieme ces vers s'attacheroient à de petits faiſceaux d'épines, & que ſur ces faiſceaux ils fileroient leurs ſoies : c'étoit un homme du métier, je le crus ſur ſa parole, & je ne jugeai pas à propos de pouſſer plus loin mes queſtions.

C'eſt ainſi que les Chrétiens des montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs plus grandes richeſſes, c'eſt-là proprement le temps de leur récolte, & c'eſt pour les Miſſionnaires le temps d'une abondante moiſſon. Au reſte ces Miſſions ſont extrêmement pénibles, & ces premiers eſſais de mon zèle m'ont fait ſentir la vérité de ce que j'avois entendu dire autrefois en France à un de nos Peres : que les croix ſont par-tout l'apanage de l'Apoſtolat, & qu'on a beaucoup à ſouffrir ailleurs qu'au Maduré & qu'en Canada.

Ces cabanes ſont ſouvent fort éloignées les unes des autres ; quelquefois même elles ſont placées ſur des rochers eſcarpés & preſque inacceſſibles. Le croiriez-vous, mon Révérend Pere, c'eſt-là où la charité de Jeſus-Chriſt porte avec plus d'ardeur nos ouvriers évangéliques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues, quand il s'agit d'établir ſolidement le Royaume de Dieu parmi tant de gens dont il ſemble que le Ciel nous ait particuliérement confié les ames. Hélas ! ſans nous, ils n'entendroient jamais parler de la Religion, & environnés de Nations infideles, peut-être retomberoient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quitterent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, & nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette Miſſion fut-elle achevée, que mes Supérieurs m'en deſtinerent une autre, & me firent l'honneur de m'aſſocier à un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt. C'étoit un Miſſionnaire fervent & intrépide, qui allant il y a quelques années en Méſopotamie pour conſoler les Chrétiens de cette Egliſe abandonnée, eut le bonheur & la gloire de ſouffrir la priſon, les fers, & d'autres incommodités

pour la querelle de ſon cher Maître; quel aiguillon pour mon zèle naiſſant, mon Révérend Pere!

On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer juſqu'alors. Pour réuſſir plus ſûrement dans cette ſainte entrepriſe, nous cultivions depuis longtemps l'amitié d'un Chrétien accrédité dans le canton, & c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, & nous ſervir d'introducteur auprès de ſes compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner: d'abord il paroiſſoit entiérement éloigné de nous, il ne vouloit point reconnoître Athanaſe pour le vrai Patriarche, & donnoit aveuglement dans les erreurs du ſchiſmatique Cyrille, dont il avoit épouſé le parti. Quel obſtacle à vaincre! Il falloit l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux Catholiques: auſſi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-puiſſant. Dieu qui tient en main la clef des cœurs, & qui des pierres ſçait, quand il lui plaît, en faire des enfans d'Abraham, changea tellement ce ſchiſmatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ſes erreurs, lui & toute ſa famille. Revenu dans le ſein de l'Egliſe, la premiere & la plus ſûre

marque qu'il voulut donner de la ſincérité de ſa converſion, ce fut de nous appeller & de nous promettre un libre accès chez ceux de ſa nation. Il nous a depuis tenu parole; il nous a accompagné par-tout, & toujours il a exhorté ceux qui l'environnoient à nous écouter favorablement.

Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des tranſports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle: nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir paſſer plus librement, & ce fut au commencement de l'année derniere que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne vient point ſur les arbres comme en Amérique: on le ſeme tous les ans, & chaque grain de ſemence jetté en terre pouſſe une tige haute de deux pieds avec quantité de branches, ſur leſquelles croît un fruit de la groſſeur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou ſix petits grains de ſemence avec le coton blanc comme la neige, & la coque qui l'environne n'eſt pas plus épaiſſe que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre Miſſion, après bien des fatigues cauſées & par la longueur du voyage & par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce temps-là. C'eſt un pays où il y a pluſieurs gros villages au pied d'une haute montagne que les Arabes appellent *Jabal Chek*, c'eſt-à-dire la montagne du Vieillard, parce que pendant toute l'année elle eſt toujours couverte de neige: vous ſentez l'alluſion. A notre arrivée nous allâmes droit chez ce brave Chrétien, ſur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés, il nous reçut avec des démonſtrations de joie & une effuſion de cœur qu'il eſt difficile d'imaginer : il étoit preſque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il ſçut que nous étions les Miſſionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empreſſement pour nous recevoir à la porte de ſon logis. La premiere choſe qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiſer, & de la porter ſur ſa tête en ſigne de reſpect : il s'adreſſa enſuite au Pere que j'accompagnois, & il lui parla en ces termes : Pere, que tu ſois le bien venu ; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon eſprit & dans mon

cœur ; la bénédiction du Ciel eſt deſcendue ſur moi & ſur toute ma famille par ta préſence & celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puiſqu'enfin voici les Anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur viſite, & qui apportent dans notre pays l'abondance & la paix. Je loue l'Auteur de toutes choſes, & je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un ſi grand bonheur à ma nation : entre, Pere, entre dans ma maiſon, où tu pourras commander, & tu ſeras obéi. Ces complimens qui nous paroiſſent avoir quelque choſe d'emphatique, ſont du goût des Orientaux, & ils ont en Arabe une nobleſſe, des beautés, des graces que notre langue ne ſçauroit rendre. Le Pere y répondit de ſon mieux, & rendit politeſſes pour politeſſes.

Après les premieres civilités on nous conduiſit dans un grand appartement où étoient aſſemblées pluſieurs perſonnes, qui, à l'exemple du Pere de famille, vinrent tous nous baiſer la main. Nous remarquâmes parmi ces Chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, ſe mit à genoux, & nous demanda notre bénédiction : nous fûmes ſurpris de voir tant de ſageſſe dans un

âge encore ſi tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au Baptême, & *Richeſſes de Dieu* étoit ſon ſurnom. La coutume eſt parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de ſon pere; le chef de la famille en impoſe un autre que le ſien à l'enfant nouvellement né; alors le pere de l'enfant perd ſon ſurnom, & n'eſt plus appellé que pere de tel, par exemple, *pere de Richeſſes de Dieu.*

Richeſſes de Dieu étoit un de ces beaux caracteres que la nature & la grace ſemblent avoir formés comme de concert pour le bonheur & la conſolation d'une famille chrétienne; à une phyſionomie heureuſe, à une ingénuité charmante il joignoit & un naturel doux & un grand deſir d'apprendre. Il nous fit ſur la religion pluſieurs queſtions que nous euſſions admirées dans un âge plus avancé; il nous conjura de l'inſtruire, juſqu'à nous cauſer une eſpece d'importunité toujours agréable à des Miſſionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle Miſſion j'allois reprendre mon emploi de Catéchiſte. Je jettai les yeux ſur lui pour m'aider dans mes fonctions; vous verrez par la ſuite qu'il me ſervit utilement.

Il y avoit dans la chambre où nous

fûmes introduits, un grand tapis fait de poils de chevre; nous nous y aſsîmes à la mode du pays. Le Pere s'informa de la diſpoſition des eſprits à notre égard: on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage; qu'on nous écouteroit volontiers, & que nos inſtructions ſeroient bien reçues. On ſervit enſuite le ſouper; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats, & déliés à-peu-près comme du parchemin; on n'en mange point d'autres à la campagne: le maître du logis nous en diſtribua fort abondamment, & plus que nous n'en euſſions pu manger en quatre jours, c'eſt la maniere des Arabes; ils prétendent par-là faire connoître qu'ils ſont libéraux, & que l'abondance regne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de goût & de propreté ne gâteroit rien. Chacun prit ſa place autour du panier; on ſervit en même temps trois plats de terre en forme de coupes; le premier étoit rempli de ris ſi mal aſſaiſonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puiſſent manger; dans le ſecond étoit une eſpece de vin cuit, qui a aſſez de rapport avec le miel; & dans le troiſieme, il y avoit quantité de morceaux de fromage qui nâgeoient dans de l'huile:

un François délicat auroit été embarraſſé de choiſir. Tout cela fut ſervi ſans nappes, ſans aſſiettes, ſans cuilliers, ſans fourchettes. Pour boiſſon, nous avions de l'eau dans un grand vaſe de terre, où tout le monde buvoit. Voilà le repas de réception & le plus grand régal que nous fîmes pendant la Miſſion; car les Arabes qui ſe contentent de peu, ne font guère de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos Miſſionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle ſoit, & vous en ſentirez aiſément la différence. Il eſt vrai qu'après le repas on apporta une pipe de tabac; le maître de la maiſon l'alluma, & nous la préſenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut poſſible; nous lui fîmes entendre que ce n'étoit point la coutume de notre pays. Il parut ſatisfait de nos excuſes, & il les accepta.

Tandis qu'on fumoit, il nous faiſoit mille queſtions ſur la France, dont il avoit oui raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de Chrétiens, qui venoient nous témoigner la joie qu'ils avoient de notre arrivée; ils étoient tous Grecs & Suriens. Leurs démonſtrations nous firent d'autant

plus de plaiſir, que nous n'eſpérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cauſe des mauvaiſes impreſſions que leur laiſſent de nous certains Curés ſchiſmatiques qui les viſitent de temps en temps, & qui dans leurs viſites ſongent moins à les inſtruire de la Religion, qu'à les prévenir & à les indiſpoſer contre les Religieux Miſſionnaires : mais Dieu rendit inutiles, & fit même tourner à notre avantage ces ſourdes pratiques du ſchiſme & de l'impiété.

Déjà le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, & le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'Egliſe dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dreſſer dans une grande ſalle la chapelle que nous avions apportée avec nous; c'étoit-là où l'on s'aſſembloit. Le Pere ouvrit la Miſſion par un diſcours ſi vif & ſi pathétique, que la plupart de ſes auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début? voici l'ordre des exercices. La Priere du matin étoit ſuivie de la Meſſe, & la Meſſe d'un Sermon. Après le Sermon, ces bonnes gens qui étoient avides d'apprendre le chemin du Ciel, ſe partageoient; les uns alloient au Pere, qui leur faiſoit une inſtruction

familiere, les autres venoient à moi ; je leur expliquois & les points capitaux de la Religion, & la maniere de prier. Je ne ſçavois guère d'Arabe, je m'exprimois aſſez mal ; cependant j'étois écouté. La ſimplicité de mes auditeurs me charmoit : il ſe trouvoit parmi eux des gens âgés, qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* & le *Credo*, me prioient de les leur faire répéter devant tout le monde, & bientôt ceux qui étoient moins avancés en âge les imitoient. Toute la matinée ſe paſſoit dans ces ſaints exercices. Après dîner, tandis que le Pere alloit viſiter les malades & conſoler les affligés, j'aſſemblois mes chers enfans, & je commençois le Catéchiſme. *Richeſſes de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulieres, faiſoit le petit Apôtre ; il ſe tranſportoit dans tous les lieux où l'on avoit coutume de jouer ; il haranguoit ſes camarades. Le jeu, leur diſoit-il, eſt défendu pendant la Miſſion ; c'eſt offenſer Dieu de s'y amuſer juſqu'au départ des Peres. Dieu donnoit de la force aux paroles de cet enfant Miſſionnaire : ſes compagnons le ſuivoient. A la tête de ſa troupe, il entroit dans la chapelle les yeux baiſſés, les mains jointes : Pere, me diſoit-il, apprends-nous à connoître,

à aimer, à servir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inspiroit à toute sa suite de la modestie, de l'attention, de la docilité, & en ce moment je croyois être non pas au milieu d'une troupe d'enfans légers, mais de petits Anges, & ce spectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des yeux. Jugez, mon Révérend Pere, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zèle je me livrois alors à mes fonctions. A l'instruction chrétienne succédoit une prédication; nous finissions par la Priere du soir, & chacun se retiroit en nous donnant mille bénédictions. Chacun se retiroit; je me trompe, il en restoit plusieurs qui nous retenoient bien avant dans la nuit, & qui ne pouvoient se lasser d'entendre parler de Dieu. Nous étions si accablés, que nous avions à peine le temps de satisfaire à nos exercices spirituels, & de prendre, couchés sur la dure, quelques momens de sommeil. Ah! que des jours si pleins nous paroissoient couler vîte! malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandoit sur cette Mission, nous laissâmes cependant l'ouvrage imparfait. Des besoins plus pressans obligerent nos Supérieurs à nous rappeller; il fallut malgré nous

nous, nous arracher à un troupeau ſi cher, mais nous ne déſeſpérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, & y mettre la derniere main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arroſa; ce ſont de légeres conſolations que Dieu ménage quelquefois aux Miſſionnaires, moins pour les récompenſer de leurs travaux, que pour animer leur zèle, & le ſoutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long ſéjour; & l'obéiſſance qui nous y avoit rappellés, nous renvoya bientôt dans un village pour viſiter quelques familles Chrétiennes qui demandoient depuis long-temps des Miſſionnaires. C'eſt en ce lieu que ſont les fameuſes ſources de Damas: il y en a une entre autres qui jette de l'eau en ſi grande abondance, qu'on croiroit que c'eſt un grand fleuve qui ſort du creux d'un rocher.

Les habitans de ce village ſont preſque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, & moins ennemis des Chrétiens que ceux de Damas; nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre viſite au chef de la Bourgade. Il paſſe pour une des meilleures têtes du pays,

& pour un de ceux qui entend le mieux ſa Loi. Nous en fûmes favorablement accueillis; il nous dit obligeamment, qu'il avoit beaucoup de conſidération pour des perſonnes comme nous, & qu'une des choſes que leur Prophete leur avoit recommandées plus inſtamment, c'étoit de nous traiter avec bonté; qu'au reſte, il nous prenoit ſous ſa protection; que nous pouvions aller en liberté par-tout où nous voudrions, ſans craindre que perſonne dans tout ſon diſtrict oſât nous faire inſulte. Ce langage nous ſurprit, & ce qu'il nous dit de ſon Prophete, nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bientôt l'explication. Nous le remerciâmes de ſes bontés, & nous nous ſervîmes avantageuſement de cette permiſſion pour exercer nos fonctions auprès des Chrétiens, & pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevoient volontiers, & ſembloient nous écouter avec plaiſir : deux même d'entr'eux, nous avouerent que la véritable Religion étoit celle des Chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excurſion, un ſujet de conſolation bien ſenſible : c'eſt un de ces coups de miſé-

ricorde, qu'un Dieu infiniment bon, & qui ordonne tout pour le bonheur de ſes élus, ménage quelquefois à certaines ames prédeſtinées.

Un Surien plus qu'octogénaire, étoit preſque perclus de tous ſes membres depuis dix-huit ans, & aveugle depuis dix : il avoit une foi ardente & vive; & depuis ſi long-temps étendu ſur le lit de douleurs, toujours il avoit ſupporté ſon mal avec une réſignation & une patience admirable. Quoique ſes infirmités & ſon grand âge lui fiſſent ſentir qu'il touchoit aux portes de la mort, il ſe flatoit & diſoit même à ceux qui l'environnoient, qu'il ne mourroit point qu'il n'eût eu la conſolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une ſi ferme confiance ne pouvoit venir que de quelque preſſentiment ſecret que lui imprimoit l'Eſprit Saint. Quoi qu'il en ſoit, dès que ce bon vieillard ſçut notre arrivée : voilà, s'écria-t-il, les promeſſes du ciel accomplies; c'eſt maintenant, Seigneur, que vous laiſſerez partir en paix votre ſerviteur. Il nous députa des gens de ſa maiſon, pour nous ſupplier de nous tranſporter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes; nous le trou-

vâmes au milieu d'une nombreuſe famille qu'il édifioit par ſa conſtance, & dont il ſe faiſoit reſpecter par ſa vertu. Il nous parla en des termes & avec des ſentimens dignes d'une ame vraiement chrétienne : la Religion, mon Révérend Pere, a par-tout ſes héros.

Mon Pere, dit-il, au Miſſionnaire que j'accompagnois, vous êtes des Anges ſecourables qui portez par-tout l'inſtruction, la lumiere & la bénédiction. Depuis bien des années je ſouhaitois de vous voir, & j'avois toujours eſpéré que ſur la fin de mes jours, j'aurois cette conſolation. Je ſens bien maintenant que c'eſt Dieu lui-même qui avoit gravé cette douce eſpérance dans mon cœur. Mes vœux ſont accomplis; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir & mes derniers ſoupirs, & le dernier aveu de mes foibleſſes. Animez-moi dans mes combats; faites couler ſur moi le Sang de Jeſus-Chriſt; appliquez-moi ſes mérites; nourriſſez-moi de ſa chair, & par les ſacremens de la ſainte Egliſe Catholique, mettez le comble à ma félicité, & le ſceau à ma prédeſtination. Je ſens que je ſuis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi

d'expirer entre vos bras; de pouvoir en expirant remettre ma conſcience entre vos mains, & mon ame entre les mains du Seigneur! Hâtez-vous de me purifier par le Sacrement de pénitence, & aidez-moi à bénir les miſéricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres & touchantes paroles ſes fils & ſes petits-fils qui étoient autour de ſon lit, fondoient en larmes, & je ne pus retenir les miennes. La Religion, mon Révérend Pere, fait quelquefois ſur nous des impreſſions dont nous ne ſommes pas les maîtres. Le Miſſionnaire, auſſi pénétré que nous, l'embraſſa pluſieurs fois, & l'exhortoit à profiter de ce dernier ſecours que le ciel lui offroit, & à conſommer le grand ouvrage de ſa ſanctification. Nous les laiſſâmes enſemble. Le malade lui fit une confeſſion générale, ſouvent entrecoupée de pleurs & de ſanglots. Toute la famille rentra, tous ſe proſternerent; le bon Patriarche les bénit. On le communia. A la vue de ſon Dieu, les tranſports de ſa ferveur & de ſa piété redoublerent. On lui préſenta un crucifix, qu'il baiſoit amoureuſement & les levres collées ſur celles de ſon divin Maître, il expira doucement,

tranquillement dans le baiſer du Seigneur. Quelle mort, mon Révérend Pere! J'en fus ſi frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille déſolée : mes enfans, ou la Religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un Saint; & je leur fis remarquer que jamais le ſchiſme & l'infidélité n'offroient de pareils ſpectacles. On nous rendit mille actions de graces. Nous donnâmes aux autres familles chrétiennes, le temps & les ſoins néceſſaires; mais cet événement ſingulier fut ce qui ſignala notre courſe apoſtolique; nous ne pouvions nous laſſer de l'admirer, & à notre retour, ce fut pendant tout le chemin le ſujet de nos entretiens. Mon compagnon m'avoua que jamais en ſa vie il n'avoit reſſenti une joie plus douce & plus pure, & que ce ſeul moment ne l'avoit que trop bien payé de ſes fatigues paſſées; je le crus aiſément, à en juger ſeulement par ce qui s'étoit paſſé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette Bourgade qui faiſoit voyage avec nous, & qui comme nous, venoit à Damas, me dit que j'avois paru curieux de ſçavoir pourquoi Mahomet avoit particuliérement recommandé les Religieux Chrétiens à ſes Secta-

teurs : ſi vous voulez, ajouta-t-il, en ſçavoir la raiſon, & pénétrer à fond ce myſtere, je vous adreſſerai à un habitant de la ville où nous allons, il eſt en état de vous en inſtruire ; c'eſt un homme ſçavant dans la Loi, fort verſé dans l'hiſtoire du pays, & qui volontiers vous fera part de ſes lumieres. Il me nomma le Docteur en queſtion ; l'avis me parut bon, je ne crus pas devoir le négliger ; j'étois bien aiſe d'éclaircir un point dont j'avois déja oui parler ſi diverſement. Lorſque j'étois encore en France, & que je me diſpoſois à ces Miſſions, j'avois lu avec attention ce que nos doctes rapportent & de Mahomet, & de l'Alcoran ; j'avois lu en particulier l'article de Bayle ſur ce Prophete. Je voulus donc me mettre au fait, & mon premier ſoin depuis mon retour à Damas, a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches.

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avoit indiqué : c'étoit un chrétien, & en cette qualité je l'interrogeai avec plus d'aiſance & de liberté. Je le mis tout d'abord ſur le point d'hiſtoire propoſé. Eſt-il vrai, lui dis-je, que le Prophete des Muſulmans leur ait ordonné

de ménager les Religieux chrétiens? Rien n'eſt plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos François, je dis même ceux qui ſe piquent d'une érudition plus profonde, gardent ſur cela un profond ſilence, & nous n'en découvrons aucun veſtige dans leurs écrits. Cela peut être, dit-il : mais la choſe n'en eſt pas moins certaine, & vous me permettrez de vous dire, qu'avec toute leur ſcience, nous ſommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumieres & des pieces qu'il n'ont pas. Au même moment il tira de ſes papiers un ancien manuſcrit qu'il me montra; il étoit écrit en Arabe, & c'étoit toute l'hiſtoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous ſçavez notre langue, liſez; ſans entrer dans une diſcuſſion inutile, & d'odieuſes comparaiſons, voilà de quoi terminer le différend entre vos François & nous. Je lus ce manuſcrit ou plutôt je le dévorai, & comme je ne voulois pas me contenter de le lire une fois je le priai de me le laiſſer pour quelques jours; il y conſentit de la maniere la plus obligeante. En voici un extrait fidele, du moins quant à ce qui concerne notre queſtion. Si j'y ai

trouvé quelque choſe d'un autre goût, vous ne me pardonneriez pas ſi je le rapportois : cela ſeroit étranger à mon ſujet : je laiſſe ce ſoin à ces auteurs, qui, pour ſe mettre au ton de notre ſiecle, farciſſent leurs livres de mille impiétés, de mille obſcénités, & qui ne reſpectent ni les mœurs, ni la Religion.

Selon ce manuſcrit, Mahomet étoit de la Mecque. Sa naiſſance fut obſcure : comme il avoit des ſentimens élevés, il penſa à ſe tirer de la miſere, & à faire fortune. Trop connu dans ſon pays pour pouvoir s'y diſtinguer, il vouloit paſſer dans une terre étrangere. La famine qui déſoloit ſa patrie, lui en fournit l'occaſion, il la ſaiſit, & ſe joignit à une caravane de ſes compatriotes, qui furent obligés de venir chercher du blé juſques dans le Hauran, parce qu'on n'en trouvoit point ailleurs. Le Hauran eſt à deux journées de Damas du côté du Midi ; c'eſt un canton où les terres ſont extrémement & conſtamment fertiles. Dans les plus mauvaiſes années il y croit toujours du blé en abondance, & ce blé paſſe pour le meilleur qui ſoit dans toute la Syrie. Dans cette contrée il y avoit alors un Reli-

gieux nommé Sergius, homme ſévere & régulier, mais entiérement devoué à la ſecte, & opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius, dont il étoit un des plus ardens & des plus zélés défenſeurs. Parmi ces étrangers venus de la Mecque, Sergius apperçut le jeune Mahomet; ſa phyſionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait, & qui avoit dans l'air je ne ſçai quoï de noble & de diſtingué. Ses entretiens le charmerent, il lui trouva de la vivacité dans l'eſprit, & il le crut capable de quelque choſe de grand. Il ſe l'attacha, & il lui propoſa de le garder chez lui pendant pluſieurs années. Quand la propoſition n'auroit pas été conforme à ſes inclinations, le jeune Arabe l'auroit acceptée par beſoin : il ſe fit donc, non pas le domeſtique, mais le diſciple du Religieux Surien. Naturellement ſouple & pliant, il parut docile à ſon nouveau maître; il écouta ſes leçons, & il les goûta. Né dans le ſein de l'idolâtrie, il en reconnut toute l'inconſéquence, & bientôt il abjura un culte groſſier & ſuperſtitieux : mais il ne ſortit d'un précipice que pour retomber dans un autre, & en devenant chrétien, il devint hérétique, & hérétique Arien.

Les Ariens nient la Divinité du Verbe : ils veulent que Jeſus-Chriſt ſoit une créature parfaite, mais toujours une ſimple créature. De-là les grandes idées que les Muſulmans ont de Jéſus-Chriſt : ils le regardent, non pas comme un Dieu, mais comme un Prophete & comme un très-grand Prophete : c'eſt la remarque du manuſcrit que je cite.

Inſtruit des vérités du Chriſtianiſme, Mahomet forma le deſſein d'en inſtruire ſa patrie, & de retirer ſes concitoyens de l'abyme de l'idolâtrie où ils étoient plongés. Plein de ce projet qu'il méditoit, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à dogmatiſer ; & il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des Dieux.

A la loi Païenne qu'il avoit abolie, il falloit en ſubſtituer une autre. Ses premiers ſuccès l'enhardirent, & il eut l'ambition de devenir Légiſlateur. Il étoit naturel qu'il choiſit la loi des chrétiens ; il en avoit fait profeſſion, & il en avoit une teinture plus que ſuperficielle : mais elle étoit trop répandue dans l'Univers ; jamais il ne ſeroit venu à bout de s'en faire paſſer pour l'auteur ; & encore une fois il

vouloit paſſer pour Légiſlateur. D'ailleurs il n'y trouvoit rien de capable de frapper des eſprits groſſiers, & de flatter des cœurs ſenſuels. Les Juifs ne faiſoient plus un corps ni de nation ni de religion; ils étoient errans & diſperſés par tout le monde. Il crut mieux trouver ſon compte chez eux, & il ſe perſuada qu'en ſe parant de leurs dépouilles, le larcin ſeroit moins reconnu: il eut donc recours à la loi Judaïque, & il en détacha quantité de pratiques qui compoſent une partie de la ſienne.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir inventé une nouvelle religion, il falloit l'établir ſolidement & perpétuer ce grand ouvrage: ſon éloquence naturelle & le talent qu'il avoit de contrefaire le Prophete, attirerent en peu de temps beaucoup de monde à ſon parti. Il ſe trouva cependant des hommes indociles & opiniâtres qui refuſerent de l'écouter, & qui prirent la réſolution de ſe défaire du nouveau Dogmatiſte. On l'avertit de ce qui ſe tramoit contre lui. Il ſe ſentoit aſſez de manége pour être Légiſlateur, mais pas aſſez de courage pour être Martyr: ainſi il prit le parti de la fuite, & accompagné d'un grand nombre de ſes ſectateurs, il ſe retira à Mé-

dine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Juſques-là il n'avoit employé que la voie d'exhortation pour introduire ſa nouvelle Secte : mais comme les choſes n'alloient pas aſſez vîte conformément à ſes deſſeins, il voulut, pour précipiter les événemens, ſe ſervir de la voie des armes; elle lui parut plus courte. Il ſe mit à la tête de quelques Arabes déterminés, & il marcha contre ſa patrie. Il y fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient oppoſés à ſon entrepriſe. Ce coup hardi & heureux groſſit ſes troupes : bientôt il ſe trouva à la tête d'une formidable & nombreuſe armée; il ſe rendit maître d'une grande étendue de pays; il parcourut en conquérant les Provinces voiſines, & il pénétra juſques dans le Hauran, où il avoit paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius ſon ancien maître : il eut pluſieurs conférences avec lui; il en reçut de nouvelles inſtructions. Ces pour-parlers allarmerent ſes diſciples, ils en prirent ombrage; & comme Sergius étoit un homme dur & auſtere, ils appréhenderent qu'ils n'engageât leur chef, à qui ils avoient juré une obéiſſance

aveugle, à leur impoſer des loix trop onéreuſes. Cette crainte, peut-être mal fondée, leur fit prendre un parti violent dont Sergius fut la victime, & ils l'égorgerent pendant la nuit. L'hiſtoire remarque que les auteurs du meurtre avoient fait auparavant une débauche dans laquelle il s'étoient enivrés; que c'eſt la principale raiſon pour laquelle Mahomet a défendu le vin, dont il croyoit que l'excès avoit donné occaſion à une action ſi déteſtable. Le manuſcrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius, dont le Légiſlateur avoit reçu tant de bons offices, il avoit recommandé les Religieux chrétiens à ſes ſectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, & ce ſyſtême paroît aſſez vraiſemblable. Seroit-ce donc là le fameux teſtament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, & ſur lequel dans ſes notes il fait une longue diſſertation? Je ne ſçaurois le croire. Il dit que ce manuſcrit fut apporté de l'Orient par le Pere Pacifique Scaliger Capucin, traduit en Latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris en 1630, à Roſtoch en 1638 & à Hambourg en 1690 & que l'original trouvé dans le Monaſtere des

Religieux du Mont-Carmel, a été mis à la Bibliotheque du Roi. Il ajoute que les ſentimens des plus habiles critiques ſont partagés ſur l'autenticité de cette piece; que Grotius, Voetius, Beſpiers, & pluſieurs autres ſçavans miniſtres la croient ſuppoſée; que Saumaiſe, Hinkelman & Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces conteſtations. Comme la piece dont je parle eſt une piece toute différente de ce teſtament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu; & je ſuis perſuadé qu'Elmacin avoit vu quelque manuſcrit ſemblable, puiſqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que ſelon les hiſtoires que les Chrétiens ont en main, ce Légiſlateur leur fut & favorable & affectionné; ce ſont ſes propres termes, que rapporte M. Saumaiſe : *Narrat Almachinus in vita Mahumedis ex hiſtoriis Chriſtianorum, addictum illum fuiſſe Chriſtianis & benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il eſt permis à un Jéſuite Miſſionnaire de s'en mêler, ſurtout quand il s'agit de l'honneur & de la gloire de la Religion, je ſuis, &c.

Pour confirmer ce que vient de dire le Miſſionnaire de Damas, de la tolérance des Turcs inſtruits, & du reſpect

qu'ils ont pour le Chriſtianiſme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette lettre nous donnions au Public la lettre qu'écrit à ſa ſœur un Miſſionnaire de Conſtantinople au ſujet d'une cérémonie de Religion qui ſe fait tout les ans avec éclat au milieu même de cette capitale de l'Empire Ottoman.

MA TRÈS-CHERE SŒUR,

Je connois trop votre zele pour la Religion & l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empreſſement de l'édifiant & touchant ſpectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très-chere Sœur? au milieu même de Conſtantinople les Catholiques font des proceſſions ſolemnelles auſſi tranquillement & auſſi librement qu'au milieu de Paris. Je vais vous raconter tout ſimplement ce que j'ai vu. Au reſte le merveilleux de cette cérémonie, toute auguſte qu'elle eſt, ne conſiſte pas tant dans ſa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle ſe fait, & dans le reſpect dont les Turcs même qui la voyent paroiſſent pénétrés.

Nous avons chez nous une confrerie

de ſainte Anne, qui eſt établie depuis cinq à ſix ſiecles, & qui a paſſé dans notre Egliſe depuis trente ou quarante ans : c'eſt une antiquité reſpectable. Cette confrerie a des priviléges aſſez ſinguliers. Les Confreres ont droit de chanter l'Evangile avec une étole comme les Diacres, & de prendre du vin dans des vaſes le jour de Pâques; après avoir communié. Elle n'étoit autrefois compoſée que des plus notables Catholiques du pays; mais depuis pluſieurs années, MM. les Négocians François & Vénitiens y ſont entrés & lui donnent un nouveau luſtre; cette circonſtance eſt remarquable. Ordinairement dans le Chriſtianiſme ces ſortes d'établiſſemens de piété s'affoibliſſent à meſure qu'ils s'éloignent de leur origine, & la ſucceſſion des années n'a ſervi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Elle poſſede un riche tréſor qu'elle a toujours conſervé malgré toutes les révolutions arrivées & dans cette ville & dans cet Empire. Ce tréſor eſt une épine de la couronne qui fut miſe ſur la tête de Jeſus-Chriſt. Cette précieuſe Relique eſt vérifiée par les certificats & les pieces les plus authentiques & c'eſt elle qui a donné occaſion à la

procession dont je vous parle. Cette procession se fait depuis long-temps la nuit du Samedi saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre & l'arrangement.

Elle sortit de notre Eglise vers les deux heures du matin, & n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors de chasses choisis dans les Palais des Ambassadeurs, marchoit à la tête, & faisoit retentir toute la ville du bruit des instrumens. Tout cela précédoit trois riches bannieres qui étoient environnées & éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les bannieres étoient suivies de tous les confreres, au nombre d'environ deux cens qui marchoient deux à deux, & qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espece d'aube d'une toile blanche & fine. Il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, qui ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux & d'assez agréable : ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le temps de se faire entendre.

Paroissoit ensuite un autel portatif

magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, & de preſqu'autant de flambeaux. Sur cet autel s'élevoit une réſurrection, dont le travail m'a paru aſſez beau lorſque je l'ai examiné de près. C'eſt une image de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, qui eſt placée dans une eſpece de rotonde, dont le dôme eſt ſoutenu par pluſieurs colonnes. Le tout eſt d'argent, & a dû coûter beaucoup. On voyoit autour de cet autel huit gros fanaux dorés & ornés de ſculpture, tout cela faiſoit un très-bel effet.

Venoit après cela le Clergé compoſé des Cordeliers, des Recollets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chappes, & des Jéſuites en menteaux longs.

Le dais, qui eſt d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique crépine, étoit porté par le Prieur & les trois principaux officiers de la confrerie habillés de blanc comme le reſte des confreres. C'étoit moi qui avois l'honneur de porter la ſainte épine, & j'étois en chappe avec une écharpe brodée d'or. Cette Relique qui conſiſte en une petite branche revêtue d'or, eſt enfermée dans une coupe de criſtal, dont le couronnement & le pied ſont de

vermeil. Le dais étoit environné de quelques Prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux & de quatre confreres qui portoient de grands vaſes d'argent remplis d'eau-roſe dont ils arroſoient continuellement les aſſiſtans. Cette odeur mêlée avec celle des parfums qu'on brûloit ſans ceſſe dans pluſieurs encenſoirs, embaumoient toutes les rues par où l'on paſſoit, & qui étoient bordées d'un peuple infini. La proceſſion étoit fermée par une vingtaine de confreres, & par les principaux officiers des palais qui tous avoient un flambeau. Il ne faiſoit pas le moindre vent, & le ciel étoit on ne peut pas plus ſerein; jugez ſi tout étoit bien éclairé.

Tous les Ambaſſadeurs qui ſont ici, ſans même en excepter ceux d'Angleterre & de Suede, s'étoient rendus dans différentes maiſons pour voir paſſer cette proceſſion. M. le Marquis de Villeneuve qui eſt le nôtre, & qui ſe diſtingue autant par ſa rare & ſolide piété, que par ſon zele ardent à ſoutenir & à étendre la Religion, vint avec Madame ſon Epouſe dans notre égliſe, où la Meſſe fut chantée en muſique. Notre Egliſe qui eſt, à ce que je crois, la plus belle que les Catholiques aient dans tout le

pays, étoit toute tendue de drap d'or & d'argent fournis par le Prieur de la confrerie qui eſt un riche marchand Vénitien.

Les Arméniens, que notre Ambaſſadeur a ſçu intimider par ſon autorité, & qu'il a tellement gagnés par ſes careſſes, qu'on a quelque lieu d'eſpérer de les voir bientôt réunis à nous, avoient demandé avec inſtance que la proceſſion ſe détournât pour paſſer devant une de leurs Egliſes : on leur accorda cette grace d'autant plus aiſément que l'Evêque de cette égliſe eſt Catholique dans le cœur; qu'il n'attend qu'une occaſion favorable pour ſe déclarer entiérement, & qu'il l'auroit déja fait, ſi on ne l'avoit engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que n'étant point ſuſpect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la proceſſion lorſqu'elle paſſa devant ſon égliſe : il étoit en chappe & en mitre; pluſieurs Prêtres de ſon clergé l'accompagnoient, & étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La proceſſion s'arrêta quelques momens. Un de nos Diacres chanta l'Evangile du jour, & l'Oraiſon du Patron de cette Egliſe. Ce Prélat s'approcha; je lui pre-

ſentai la ſainte épine, & il la baiſa. A cette ſtation l'eau-roſe ne fut point épargnée, on la répendoit avec profuſion, & l'on jettoit des fleurs en ſi grande quantité, que je fus obligé de tenir long-temps les yeux fermés. On dit que ſur le paſſage les Turcs même en jeterent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vû, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très-chere Sœur, une cérémonie qui, ſans doute, vous ſurprendra. Je ſuis bien perſuadé que vous ne vous ſeriez jamais imaginée que la Religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre & en Hollande. Tout ſe paſſa avec une piété & une modeſtie qui ſurpaſſent de beaucoup celles de toutes nos proceſſions d'Europe; & les Chrétiens, quelquefois ſi diſſipés au centre du Chriſtianiſme ſe font un devoir de paroître plus recueillis ſous les yeux de l'infidélité, pour donner une plus grande idée & de la Majeſté du Dieu qu'ils adorent, & de la ſainteté de la Loi qu'ils profeſſent. Je ne doute pas que cette petite relation ne vous faſſe plaiſir, & à tous ceux qui s'intéreſſent à la gloire de notre ſainte Religion. Je ſuis, &c.

LETTRE DU P. GURYNANT.

De Damas, le 4 Novembre 1739.

UN ſoulevement général arrivé dans cette ville, a été ſur le point de cauſer la ruine de notre Miſſion, & nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs & des ſchiſmatiques. Il prit naiſſance ſur la fin de l'année 1738. Soliman Bacha ayant été employé dans la guerre que le Grand Seigneur avoit avec l'Empereur, on lui donna pour ſucceſſeur Huſſem Bacha. Cet Officier, accoutumé à piller dans les villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoly, Alep, &c. comptoit d'accroître conſidérablement ſes richeſſes dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoiſſoit pas le génie des habitans de Damas, qui ſont naturellement fiers, arrogans, & ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ſes dépens.

La ſcene commença un Vendredi, je remarque cette circonſtance, parce que ce jour-là eſt chez les Turcs, ce que le Dimanche eſt parmi les Chrétiens. Ils

vont réguliérement à leur Moſquée ſur le midi, ſur-tout pendant le temps du *Ramadam*, ou de leur jeûne. Leurs *Chaïks* ou leurs Prêtres crierent à l'ordinaire du haut d'une tour faite en forme de clocher, pour inviter le peuple à la priere, & tandis que chacun, occupé au-dehors à ſe laver & à ſe purifier, attendoit le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout-à-coup les portes, & les Chaïks s'étant préſentés : « Retirez-vous, » dirent-ils, il n'y a point aujourd'hui » de priere, celle qui part d'un cœur » aigri & envénimé n'eſt point agréable » à Dieu ; allez venger l'honneur du » Prophête, vengez ſes loix, & faites » tout ce qu'un ſaint zele vous inſpi- » rera ».

A peine eurent-ils parlé qu'on courut auſſi-tôt aux armes ; on n'entendit bientôt dans toutes les rues & les places de la ville que des coups de fuſil, & des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les Grands s'aſſemblent, ils vont chez le Muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, & ſur le refus qu'il en fait, la porte de ſa maiſon eſt fracaſſée, & deux de ſes domeſtiques tombent morts en ſa préſence. Il ne balançe plus, & ſe laiſſe entraîner au

au torrent. Les Grands vont de-là aux Tribunaux, & font défenſes à toutes les Cours de connoître d'aucune affaire juſqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les Prêtres & le Pontife, les Magiſtrats & les Grands, marcher dans les rues en habit de cérémonie, tenant leurs mains ſur la tête en ſigne de deuil & de triſteſſe. Ce ſpectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis, le peuple en devint plus furieux, & d'abord cinquante à ſoixante perſonnes de gens attachés au Bacha furent maſſacrées.

Le carnage auroit été plus grand, ſans que le bruit ſe répandît que le Bacha s'étoit ſauvé de ſon ſerrail par une porte dérobée; les eſprits ſe calmerent, & le reſte du jour fut tranquille. Le Bacha en fut informé, & dès le ſoir même il revint à ſon palais. Il envoya chercher l'Aga des Janiſſaires & l'Aga des Quapigouls, qui refuſerent d'obéir ſur l'heure, & qui n'allerent le trouver que le lendemain. Dès qu'ils parurent: « Pourquoi, leur dit le » Bacha en colere, ne contentez-vous » point vos troupes. Je ſçaurai bien » vous en faire repentir, qu'on ferme » les portes du palais ». On exécutoit

ſes ordres, lorſqu'un domeſtique vint lui dire à l'oreille, que le canon du château étoit braqué contre le palais, & qu'on ſe préparoit à y mettre le feu.

A cet avis il baiſſa le ton, & parla d'accommodement. Les deux Agas parlerent haut à leur tour, & lui dirent qu'il n'avoit point de paix à eſpérer de la part de la Ville, qu'aux conditions ſuivantes. 1°. Qu'il reſtituât les neuf cents bourſes qu'il avoit reçues depuis ſon arrivée à Damas. 2°. Qu'il renvoyât de ſon ſervice une partie de ſes troupes. 3°. Qu'il s'engageât par écrit de ne moleſter perſonne durant le temps de ſon gouvernement. 4°. Enfin, que ce jour-là même il élargît les priſonniers. Il promit ce qu'on voulut, pourvu qu'on mît bas les armes, & qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laiſſa pas de part & d'autre de ſe tenir ſur ſes gardes. Bien en prit aux habitans; car trois jours après la parole donnée, le Bacha, ſuivi de quatre mille hommes, entra ſur le minuit dans un fauxbourg, dont il avoit le plus de ſujet de ſe plaindre, & il le mit au pillage, ſaccageant, brûlant les maiſons, & tuant tous ceux qui faiſoient quelque

réſiſtance. L'allarme ſe communiqua en peu de temps à la Ville, on s'aſſembla au plutôt, & en ſi grand nombre, que le Bacha, après la perte d'une partie de ſes troupes, n'eut d'autre reſſource que de gagner en hâte le Serrail & enſuite la campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évaſion du Bacha. Qu'on s'imagine de quoi eſt capable un peuple ſans frein, violent, indiſcipliné, qui n'entend la voix de perſonne, qui ne ſuit dans ſon emportement d'autre guide que ſa paſſion & ſa fureur, & qui eſt ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de Chrétien.

Dès qu'on appercevoit des Chrétiens, on maudiſſoit leur foi, & on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs ſur la Ville; on forçoit leurs maiſons, on les pilloit, & ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie: la frayeur cauſa la mort à pluſieurs Dames, & d'autres aimerent mieux périr de la main de ces furieux, que de conſentir aux violences qu'on vouloit leur faire. J'ai eu ſouvent le piſtolet appuyé contre ma poitrine, & le ſabre levé ſur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maiſon furent criblées à coups de

fusil, & les bales tomberent à mes pieds. Une autre fois ils allumerent un grand feu à la porte des Franciscains, pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espece de miracle. Je ferois infini, si j'écrivois dans le détail toutes leurs cruautés. Je reviens au Bacha.

Le Bacha échappé de la ville alla visiter Naplou, Jérusalem, & les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, & se préparer au voyage de la Mecque. On sçait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où, selon leur tradition, repose le corps de leur Prophête Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'Empire : on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quand tout est rassemblé, & qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce qui arrive régulièrement toutes les années, quinze jours après le Ramadan. Le Bacha de Damas est le maître & le

conducteur de la caravane. C'eſt à lui à donner les ordres pour la marche & pour le ſéjour, à vuider les différends qui s'élevent, à la garantir des Arabes, qui ne ceſſent de la harceler depuis ſon départ juſqu'à ſon retour.

Pendant que le Bacha parcouroit les villes de ſon gouvernement, les habitans de Damas penſoient ſérieuſement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifierent les endroits foibles de leurs murailles, ils releverent ceux qui étoient abattus, ils amaſſerent des proviſions de guerre & de bouche, & ſe mirent en état de ſoutenir le ſiége, au cas que Haſen Bacha vînt les attaquer avec les forces de pluſieurs Bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réuſſit pas : ils avoient fait préſenter à la Porte un manifeſte raiſonné & juſtificatif de leur conduite ; mais ils apprirent vers ce temps-là, qu'il avoit été arrêté par le grand Viſir, protecteur du Bacha ſa créature, & qu'il n'étoit pas parvenu juſqu'à ſa Hauteſſe.

Ces nouvelles les intimiderent pendant quelque temps, de ſorte qu'ils ne s'oppoſerent point à l'entrée du Bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'elle avoit

exigées, deux étoient remplies : il avoit rendu la liberté aux priſonniers, & congédié ſes troupes ; c'eſt ce qui le raſſura, & l'enhardit à loger dans ſon palais. Mais depuis la mi-Décembre qu'il arriva, juſqu'à la fin de Janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'oſa jamais ſe montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en ſon abſence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favoriſoit que trop les mécontens qui y trouvoient leur compte, les troubles ne diſcontinuerent point, ils ſubſiſtoient encore au retour de la caravane. Alors le Bacha preſſé par les Arabes, qui de deſſus les montagnes, & par des chemins impraticables, ne ceſſoient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ſes troupes licenciées, & s'engagea par écrit à procurer leur retour à Damas. Cinquante mille hommes bien armés, qui ſortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner ſi aiſément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pour-parlers qui durerent deux jours, pendant leſquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent alte. Tout ce qu'il put obtenir, c'eſt qu'il ſer[illegible] permis à ſes troupes de camper

près de la ville pendant trois jours, qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes & leurs effets : mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas on leur courroit ſus comme auparavant.

Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Haſen Bacha. Caché dans ſon ſerrail, haï de ſes troupes, bafoué de ſes ſujets; ſans pouvoir & ſans autorité, il n'avoit plus que le titre & le nom de Bacha. Quand il s'agiſſoit de quelque affaire, dont la connoiſſance lui appartenoit, Achmet abdel Brédi, homme de fortune, mais qui avoit l'eſprit entreprenant & intrépide, l'évoquoit auſſi-tôt à ſon tribunal, & prononçoit des arrêts d'un ton qui ſe faiſoit obéir.

Cependant le Bacha entretenoit de ſecrettes correſpondances avec le Gouverneur du château, qui étoit bien fourni d'artillerie, & qui par ſa ſituation commandoit la ville & les environs : ſi ce fort lui eût été livré, il devenoit le maître abſolu. Les Quapigoux, ſur le ſimple ſoupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêterent leur Aga, ſe ſaiſirent des portes, & le conſtituerent priſonnier. Le ſignal fut auſſi-tôt donné, & en peu de temps tous les révoltés ſe raſſemblerent, & coururent droit au ſer-

rail. Les troupes du Bacha ſe défendirent d'abord avec courage, elles attaquerent enſuite, & repouſſerent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même furie de part & d'autre, & la victoire indéciſe ne ſe fixa en faveur des habitans, que ſur la fin du troiſieme jour. Le nombre des morts fut à peu près égal. On regretta dans la ville ſur tous ceux qui périrent, Achmet abdel Brédi, que ſon mérite & ſa valeur avoient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deüil dreſſoit aux mânes de ſon héros un ſuperbe mauſolée, & l'invoquoit par des hymnes & des cantiques comme le pere & le libérateur de la patrie, le Bacha dont le Palais avoit été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troiſieme fois. Mais le moyen de ſubſiſter à la campagne! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penſer à mettre ſa vie en ſûreté: ſon unique reſſource fut de lever des contributions, & c'eſt ce qui mit le comble à ſon malheur.

Les payſans des environs de Damas venoient continuellement à la ville, pour ſe plaindre que la campagne étoit

ravagée par Haſen Bacha. Leurs plaintes furent écoutées, on conſulta le Muphti, qui après de mûres délibérations, décida que la Loi permettoit de ſe défaire d'un ennemi de Dieu & des hommes, qui en vouloit au bien & à la vie de ſes freres. Dès l'heure même on ſe prépara à partir.

Le Muphti, les Commandant & Officiers ſubalternes, les principaux membres de la juſtice, les plus diſtingués de la bourgoiſie ſuivis de quarante mille hommes d'élite, ſe mirent en marche & arriverent le lendemain au lieu, où l'on aſſuroit qu'étoit le camp du Bacha. Sans donner le temps aux troupes de ſe repoſer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparerent des hauteurs, & les autres s'étendirent dans le vallon : mais ces meſures furent inutiles, le Bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, & dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que ſix cens chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi étoit loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y regna à l'ordinaire, & l'on ne diſcontinua point de piller & de maltraiter les Chrétiens. Ce ne fut qu'au mois

d'Octobre, qu'Osman Bacha étant venu prendre possession de ce Gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, & nous vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministere. Mais nous ne sommes pas pour cela delivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un Consul, & une nation Françoise qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de Franc; & qui dès la naissance de l'Eglise ont persécuté les hommes Apostoliques. On sçait que l'Apôtre saint Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher, & de se retirer de leur ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guéres passé de semaines, que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs & des Schismatiques.

LETTRE

D'un Miſſionnaire d'Alep, ſur le Ramadan des Turcs, ſur la Pâque des Chrétiens, & ſur les principales circonſtances de ſon voyage.

A Alep, en Syrie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je me ſuis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus curieux & de plus remarquable dans les différentes contrées que je ſerois obligé de parcourir. Pour ſatisfaire à mes engagemens, voici le ſyſtême que je me ſuis propoſé de ſuivre. Dans les voyages, je me contente d'examiner attentivement la poſition des lieux, la ſituation des villes, la différence des climats; mais quand je ſuis une fois fixé dans quelque endroit, les uſages du pays, les coûtumes des peuples, ſur-tout en ce qui concerne la Religion, font mon étude particuliere; étude qui remplit les momens de loiſir que me laiſſent mes

occupations eſſentielles; étude que je ne crois pas indigne d'un Miſſionnaire. Vous êtes François, vous êtes Jéſuite; je ſuis ſûr que ce que je vais vous raconter, vous fera plaiſir. Les mœurs étrangeres rapprochées des mœurs Françoiſes, doivent flatter notre nation, & notre ſainte Religion ne peut que gagner beaucoup, quand on la compare aux autres Religions; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallele, ou, ſi vous voulez, de ce contraſte qui lui eſt ſi glorieux. Vous pouvez compter ſur la fidélité de mon recit; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin, & que je n'aie vû de mes propres yeux. Je ne ſçai ce que c'eſt ni que d'inventer, ni que d'exagérer, ni même que de haſarder. Vous me permettrez de finir cette Lettre par quelque avanture de mon voyage; elles vous feront connoître juſqu'où les Infideles portent la ſuperſtition, & juſqu'où les Miſſionnaires doivent porter la patience; du moins elles vous attendriront ſur l'état pitoyable où ſe trouve le Chriſtianiſme dans l'Orient, & ſur le malheureux ſort de tant d'ames infortunées, qui avec les meilleures diſpoſitions du monde pour le ſalut, périſſent faute de ſecours. Je

commencerai par la comparaiſon du Carême des Turcs & du Carême des Chrétiens, des Pâques Chrétiennes & des Pâques Turqueſques.

Le grand Ramadan, ou le Carême des Turcs, eſt une pratique ſolemnelle de Religion, preſcrite par l'Alcoran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune tout entiere. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la Religion Chrétienne, il n'eſt pas étonnant qu'il ait aſſujetti ſes diſciples à cette Loi. Les fauſſes Religions ſe font ſouvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'eſt ordinairement le temps de l'hiver qu'on choiſit pour ce jeûne; vous en verrez dans la ſuite la raiſon, & combien la briéveté des jours, & la longueur des nuits adouciſſent cette pratique. Cette année on y a conſacré dans cette ville la lune de Janvier. Dès que la lune de Décembre ceſſa de paroître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les Muſulmans que le grand Ramadan commençoit le lendemain. Voici la maniere de jeûner. Le matin, dès qu'on peut diſtinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'eſt

plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe juſqu'après le coucher du ſoleil. Cette circonſtance du filet blanc & du filet noir priſe à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vûe bonne un avantage ſur les autres, & ils en profitent ſans ſcrupule. Dès que le ſoleil eſt couché, ceux qui ſont chargés d'avertir le peuple pour la priere, & dont la voix ſert de cloches dans toute la Turquie, pouſſent des cris effroyables du haut de toutes les Moſquées; à ce ſignal on reprend la pipe, & l'on commence à manger. Ce premier repas eſt ordinairement aſſez leger; il eſt ſuivi de promenades, d'aſſemblées, & de toutes ſortes de divertiſſemens. On court les rues, par-tout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville ſont ouvertes, on ſe croit tout permis parce que l'on jeûne, & cette pénitence ſemble autoriſer les plus grands déſordres. Auſſi les Chrétiens diſent-ils, que les Turcs ſont alors à demi fous; & ils ſont plus que jamais ſur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les Muſulmans; bien perſuadés qu'ils n'en auroient aucune juſtice, s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courſes nocturnes, chacun

rentre chez ſoi, & quelques heures avant qu'on puiſſe diſtinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là ſe trouvent réunies l'abondance & la délicateſſe des viandes, & l'on réſerve pour ce temps du grand Ramadan tout ce qu'il y a de plus ſucculent & de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'eſt-là une plaiſante maniere de jeûner. Quand vous demandez à un Muſulman pourquoi il ſe fait ſervir tant de mets exquis & recherchés? c'eſt que je jeûne, dit-il, ſi je ne jeûnois pas, mon repas ſeroit plus frugal, mais il faut me ſoutenir. Après ce grand repas, dès que le ſoleil paroît, la plupart ſe couchent, non pas dans leurs maiſons, mais ſur des divans qui ſont placés au-devant de leurs maiſons, afin que tout le monde ſoit témoin de leur pénitence, & ils ne paroiſſent gueres en public qu'après midi, à moins que des affaires indiſpenſables n'interrompent leur repos: c'eſt-à-dire, que toute l'auſtérité du jeûne conſiſte & à faire meilleure chere & à faire le jour de la nuit. Vous connoiſſez en Europe bien des gens, ſur-tout dans un certain monde, qui pratiquent cette eſpece de jeûne preſque toute l'année, & qui ne prétendent pas ſe mortifier.

Nos jeûneurs ont un grand ſoin de ſe défigurer par un maſque affreux de ſévérité & de mélancolie ; ils marchent lentement, ils ne ſe montrent qu'avec un air abbatu & un viſage exténué, à qui ils donnent le tour qu'ils veulent, & dans ces ſortes de grimaces les plus mal-adroits ſont aſſez habiles pour réuſſir dès la premiere fois. Les féliciter alors ſur la fraîcheur de leur tein, ſur leur embonpoint, ſur leur bonne ſanté, ce ſeroit leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce ſoit paroître pénitens.

Jamais la juſtice n'eſt plus mal adminiſtrée que pendant le temps de ce grand Ramadan : le jeûne aſſure aux coupables une eſpece d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en juſtice, quand il le dénonce & l'accuſe devant le Cadi, cet équitable Juge répond à l'accuſateur : il eſt vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne. Vois ſon viſage ; il fait pitié, il eſt ſi foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoiblit le corps & l'eſprit, je ne ſçais preſque où j'en ſuis moi-même : la défaillance nous fait tourner la tête ; il étoit apparemment à demi fou quand il

t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui faſſe? Je t'en fais toi-même le Juge : le voilà ſans forces & preſque prêt à tomber de foibleſſe. Veux-tu que je le faſſe expirer ſous les coups? Ce ſeroit une cruauté. L'accuſateur, ſi c'eſt un Chrétien, fait ſemblant d'être perſuadé par ces raiſons, & s'il n'eſt pas ſatisfait de ce procédé, il a du moins la conſolation de s'être plaint. Si c'eſt un Muſulman, il eſt plus que convaincu de la ſolidité des raiſonnemens du Cadi, parce que lui-même joue dans la comédie le perſonnage de jeûneur. Ainſi ſe terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, ſur-tout ſi l'accuſé trouve le moyen de faire paſſer ſecrettement quelque ſomme d'argent entre les mains de ſon Juge : cette ſomme attire infailliblement la compaſſion ſur ſon épuiſement & ſa prétendue foibleſſe. Il ſe trouve cependant quelquefois des gens de mauvaiſe humeur, qui ne ſe contentent pas de ces raiſons, & qui veulent abſolument une ſatisfaction proportionnée, mais quelquefois auſſi ils en ſont mauvais marchands, & c'eſt ce qui arriva le Carême paſſé.

Un Turc traduiſit devant le tribu-

nal public un autre Turc, dont il avoit reçu un affront ſanglant. Le Juge gagné penchoit vers la clémence ; & pour être autoriſé à ménager le coupable qu'il protégeoit & qu'il vouloit ſauver, il fit beaucoup valoir la raiſon tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accuſateur une raiſon ſuffiſante, il s'obſtina à ſoutenir que l'accuſé étoit en état de ſupporter la punition méritée; il élevoit la voix, & parloit avec beaucoup de feu & de vivacité. Le Cadi qui ne pouvoit oppoſer à ſes repréſentations rien de raiſonnable, y répondit d'une maniere ſinguliere, mais efficace. Ah, ah, lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi; apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puiſque tu parles tant, & que tu ne ſens pas la foibleſſe que nous éprouvons; & ſur le champ il lui fait donner la baſtonnade comme à un prévaricateur de la Loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand Ramadan. L'argument n'étoit pas juſte, mais il étoit péremptoire, & le pauvre malheureux ne put y répondre que par ſes cris.

A ces trente jours de pénitence ſuccedent trois jours de réjouiſſances, qu'on annonce également au peuple par quatre

coups de canon. Dès la veille on commence à dreſſer dans tous les baſars, & dans toutes les places, des Divans chargés de tapis & de carreaux. C'eſt-là qu'on mange en public; c'eſt-là qu'on reçoit les viſites; c'eſt-là qu'on ſe place pour voir à ſon aiſe ceux qui ſe font branler avec des cordes qui ſont attachées des deux côtés aux fenêtres du dôme, & qui deſcendent juſqu'à terre: ce ſpectacle eſt le plus couru, & il tient preſque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'eſt qu'il n'en coûte rien pour être ſpectateur, & que pour ſon argent on peut être à ſon tour acteur ſi l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur ſur un ais en triangle, dont chaque coin eſt ſoutenu par quatre cordes; dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes & d'autres inſtrumens barbareſques, dont le ſon ſe mêle avec celui des tambours qui ſont comme la baſſe de la muſique: dans l'eſpace de quelque momens l'homme ſe trouve élevé juſqu'à la voute, dont la hauteur égale celle de nos Egliſes de France les plus exhauſſées. Dans cette poſition, les plus hardis & les plus habiles ſe prennent avec les pieds à des cordes

attachées en travers; alors ils quittent leur siége, ils se roulent sur ces cordes quelque temps, puis avec le secours d'autres cordes ils descendent jusqu'à terre; la musique cesse, & fait place aux battemens de mains & aux applaudissemens des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force & de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sols de France pour se donner ainsi en spectacle au public. Un Aga préside à ces jeux, & reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge: les jeunes gens n'en sont pas exclus, ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, & le haut à égale distance de la voute; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises sur lesquelles sont assis les garçons & les filles depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, & les chaises qui suivant son mouvement se tiennent toujours droites, & sans pencher, font voir ces enfans successivement sous les pieds & sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela des petits tours composés de planches en ligne horisontale, & qui

roulent ſur un pivot; dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, ſont placés les enfans au deſſous de dix ans, & ils paſſent rapidement en revûe devant toute l'aſſemblée. Voilà quelle eſt la principale occupation des Muſulmans pendant ces trois jours depuis huit heures du matin juſqu'à dix heures du ſoir, & voilà ce que j'ai appellé les Pâques Turqueſques. Je vous aſſûre que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horiſontales, le bruit effroyable des machines, & le mélange de tant de voix confuſes, font un ſpectacle qui donne plus d'horreur que de plaiſir. Ah, que ces Pâques ſont bien différentes des Pâques chrétiennes! Commençons par le Carême qui les précede.

Nous ſommes ici preſque aux portes de la fameuſe Antioche où ſaint Pierre établit d'abord & la Chaire de vérité & le Siége Apoſtolique. Vous ſçavez que cette ville fut la premiere de toutes les villes de l'Univers qui eut le bonheur & la gloire de voir naître dans ſon ſein des adorateurs fideles, & de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ſes murs. Docile à la voix des Apôtres, ils lui tranſmirent leur eſprit, elle en ſuivit les réglemens; ce

fut d'eux qu'elle apprit la maniere de célébrer les fêtes, & toutes les autres pratiques de la religion. Bientôt toutes les villes d'alentour ſe formerent ſur elle; & comme Alep (autrefois appellée *Hiérapolis* & enſuite *Béroué*) en eſt la plus proche, c'eſt de toutes les villes d'Aſie celle qui s'eſt conformée le plus exactement & le plus religieuſement à ſes traditions & à ſes coutumes : elle a même cet avantage ſur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu; c'eſt ce qui rend ſes traditions plus ſûres & ſes pratiques plus reſpectables. Quoi qu'il en ſoit, on y obſerve un jeûne fort auſtere, & l'on y fait un Carême fort rigoureux.

Les Maronites ſuivent l'uſage de l'Egliſe Romaine, mais les Grecs, les Arméniens, les Suriens ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi, & ils ne mangent ni poiſſon, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile; & à l'abſtinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reſte on ne parle jamais de diſpenſe: les enfans de dix à douze ans, les vieillards de ſoixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres; les nourrices & même les femmes enceintes ſe

croyent aſſujetties aux mêmes loix, & l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils ſont perſuadés que nulle incommodité ne peut diſpenſer de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils ſont obligés de prendre quelque nourriture pour ſe ſoutenir dans leur foibleſſe, en rompant le jeûne: jamais ils ne rompent l'abſtinence. Si par haſard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'eſt, ſelon eux, un péché preſque impardonnable, dont ils n'oſent ſe confeſſer, & dont on a bien de la peine à leur donner l'abſolution. Un médecin qui au commencement du Carême viendroit leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conſerver leur précieuſe ſanté, ne feroit pas fortune; on le regarderoit, je ne dis pas ſeulement comme un prévaricateur, mais comme un monſtre, & comme un miniſtre du démon : on en auroit horreur, & on le fuiroit. Voilà juſqu'où les Orientaux portent la ſévérité dans les ſentimens & dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment font les Anglois & les Hollandois : ici, comme en Hollande & en Angleterre, ils n'obſervent ni jeûne ni

abſtinence, mais on en eſt ſcandaliſé : les gens du pays diſent qu'ils ne ſont pas chrétiens, & les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens ſans religion. Ils ſont quelquefois ſenſibles à ces reproches, & ne pouvant les ſoutenir, pluſieurs d'entr'eux pendant le Carême ne mangent de la viande qu'en ſecret. Ceux qui ſont de bonne foi, avouent qu'ils ſont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne reſſemble preſque en rien à celle dont ils font profeſſion. Cette différence marquée nous donne un grand avantage ſur eux. C'eſt, leur diſons-nous, c'eſt aux temps heureux du Chriſtianiſme naiſſant que vous voulez qu'on remonte pour juſtifier les traditions; c'eſt aux quatre premiers ſiecles de l'Egliſe que vous en appellez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui ſont les nôtres, ils ne ſuivent que les traditions apoſtoliques; traditions qu'ils ont reçues de la fameuſe Antioche, qu'ils regardent comme leur mere. Cette objection embarraſſe nos Proteſtans; ils n'oſent avancer que la confeſſion, le jeûne, le Carême, l'abſtinence, la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans

dans l'Euchariſtie, le purgatoire, l'adoration de la Croix, l'invocation des Saints, &c. ſont des inventions Papiſtiques, & ſorties de la boutique de Satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'eſt point ici queſtion, ni des Papiſtes, ni de la Babylone, ni de l'Ante-chriſt: ce ſont-là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardieſſe qu'inſpire l'héréſie peuvent en impoſer en Europe, mais qui ne ſignifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche & abandonner les Apôtres. Le pas eſt difficile à faire; auſſi ces Meſſieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une diſpute où ils auroient du deſſous: & plus ſages qu'en France, ils gardent ſur tous les points conteſtés & ſur toutes les pratiques de la Religion un reſpectueux & profond ſilence, bien perſuadés qu'ils n'auroient pas pour eux le ſuffrage de l'Egliſe Greque. Cette conformité de ſentimens entre l'Egliſe Grecque & l'Egliſe Latine fait quelquefois ſur les cœurs droits de ſalutaires impreſſions. Je connoiſſois il y a quelques années fort particulierement un Miniſtre

de la nation Hollandoiſe; c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit: je m'entretenois ſouvent avec lui, parce qu'il parloit fort aiſément Latin. Il s'embarqua, & avant ſon départ il me dit en confidence qu'il alloit en Italie pour y ſonger ſérieuſement à une affaire importante ſur laquelle ſes yeux lui avoient fait faire de ſérieuſes réflexions qui l'avoient changé.

Meſſieurs de la Religion prétendue réformée n'oſeroient ici dogmatiſer; du moins ils ne le feroient pas impunément. Il y a quelque temps qu'un miniſtre Anglois, zélé pour ſa ſecte, fit imprimer à grands frais un Catéchiſme de ſa façon: il prétendoit faire couler dans l'eſprit & le cœur de tous les chrétiens le poiſon dont il étoit rempli; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, ſans que les Miſſionnaires fuſſent obligés de ſe donner pour cela le moindre mouvement. Les chrétiens de toutes les nations de l'Orient ne ſçavent ce que c'eſt que de douter de la réalité du corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie; & ils ont un ſi grand attachement pour leurs jeûnes & leurs Carêmes, qu'ils mourroient plutôt que d'y manquer. Ils ont auſſi

reçu d'Antioche, leur voiſine & leur maîtreſſe dans la Foi, la coutume de prier pour les morts. L'invocation des Saints, & en particulier de ſaint Georges, leur eſt ſi chere & ſi précieuſe, qu'ils ſe feroient plutôt hacher en pieces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs même ont pour Marie : ils l'appellent la Mere du grand Prophete Jeſus; & en cette qualité ils la révèrent juſqu'à faire empaler les Juifs qui oſent blaſphémer contre elle. Quel étrange contraſte! Des hommes nés dans le ſein du Chriſtianiſme refuſent à Marie des honneurs que lui rendent les plus implacables ennemis du nom chrétien.

Au reſte, le reſpect des Muſulmans ne ſe borne pas à la Mere de notre Dieu; le Sépulcre du Meſſie eſt un des termes de leurs pélerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont viſité lesSépulcres des deux prophetes, comme des hommes d'une piété extraordinaire; & à ce double pélerinage ſont attachées des marques de diſtinction: c'eſt un Saint, dit-on, il a été à Jéruſalem & à la Mecque. Un de nos marchands qui a demeuré long-temps dans la Cité ſainte, & qui avoit vû pluſieurs

fois de ces pélerins Turcs, m'a raconté qu'ils alloient sur leurs genoux, & se traînoient à terre depuis la porte jusqu'au saint Sépulcre; qu'avant d'y entrer ils ôtoient la cesse de leur turban: c'est chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, & une marque de respect quand on le fait volontairement; qu'ensuite ils se prosternoient; qu'ils faisoient des inclinations profondes, & qu'ils frappoient de leur tête le pavé. Ce spectacle, ajoutoit-il, m'a toujours édifié, & m'a quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le Grand Seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux & magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du trône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur & de conservateur de la Cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible pour de pauvres Chrétiens captifs de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent: aussi croient-ils fermement tous les articles de la foi, tandis que des Chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels & affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet, mon Révérend Pere; mais pardonnez à

nion zèle cette petite digreſſion. Je reviens à la maniere dont nos Chrétiens célébrent la Pâque.

Ils appellent le jour de la Réſurrection, le jour de la grande Fête, ou ſimplement la grande Fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les Maronites; tous enfin, ſoit hérétiques, ſoit ſchiſmatiques, ſoit catholiques, tous obſervent les mêmes pratiques; tous font trois jours de fêtes conſécutives comme en Europe; & comme en Europe la ſolemnité commence dès le Samedi-Saint; ils ne jeûnent pas la veille de Pâque, parce que jamais ils ne jeûnent le ſamedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le ſoleil couché. Il y en eut un qui s'étant confeſſé à notre Supérieur, après avoir abjuré ſon ſchiſme, lui promit qu'il n'en mangeroit que le lendemain, pour ſe conformer à l'Egliſe Romaine, & il lui ajouta que c'étoit tout ce qu'il lui pouvoit promettre, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir encore engager ſa famille à en faire de même.

Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils ſe rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles: Réjouiſſez-vous, car Jeſus le Meſſie eſt

reſſuſcité : oui, lui répond-on, il eſt véritablement reſſuſcité ; réjouiſſons-nous donc, ajoute-t-il. Dans ce beau jour on pare les maiſons, on porte ſes habits les plus magnifiques, & il n'eſt perſonne qui n'ait ſur lui quelque choſe de neuf. On ſort de l'Egliſe ſur les dix heures, & juſqu'au ſoir on rend ſes viſites. Tout s'y paſſe avec une décence & une cordialité charmante. Par-tout on voit régner une innocente joie, & l'on s'apperçoit bien que c'eſt la Religion qui l'inſpire.

Dès le Samedi-Saint toute la nation Françoiſe & tous les Religieux vinrent nous ſouhaiter les bonnes fêtes : Meſſieurs les Hollandois & les Anglois nous firent le même honneur. Ne ſoyez point ſurpris de ce commerce mutuel & de ces politeſſes réciproques : François, Anglois, Italiens, Hollandois, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux Nations au milieu deſquelles nous vivons ; & ces Nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils ſoient.

Nous deſtinâmes le lundi à rendre nos viſites ; nous paſsâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'eſt la demeure des Chrétiens. Toutes les rues étoient rem-

plies de gens de toutes Nations, & même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées pluſieurs petites bagatelles pour les enfans. Ceux qui ſe rencontroient ſe diſoient à l'envi : Réjouiſſez-vous, car Jeſus le Meſſie eſt reſſuſcité. Pendant ces trois jours on n'entend que ces paroles que la Religion met à la bouche de tous les Chrétiens, & toutes les langues paroiſſent conſacrées à annoncer le grand myſtere de la Réſurrection.

Notre premiere viſite fut chez l'Archevêque des Maronites. Un Curé nous reçut à la porte, & nous conduiſit à la grande ſalle du Prélat : c'étoit la ſalle d'honneur, & par conſéquent l'appartement le plus magnifique de la maiſon. Le croiriez-vous, mon Révérend Pere, cette ſalle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de Jéſuite en Europe. Ce n'eſt pas beaucoup dire ; cela choque vos idées Françoiſes, mais cela n'en eſt pas moins vrai, & je vous avoue que j'en fus ſurpris moi-même. Nous marchâmes d'abord ſur un vieux tapis, ſur lequel ſa Grandeur étoit aſſiſe les jambes croiſées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un

couſſin, qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ſes côtés étoit ſon grand-Vicaire, & après le grand-Vicaire deux ou trois Curés, tous dans la même poſture. Dès que nous parûmes, auſſi-tôt l'Archevêque ſe leva; nous lui prîmes la main pour la baiſer, mais il la retira. C'eſt la coutume en ce pays. Les Prêtres & les Religieux baiſent la main des Evêques, & les Laïcs celles des Prêtres, lorſqu'ils les rencontrent au milieu des rues, & en préſence des Turcs.

Delà nous allâmes chez le Patriarche des Grecs, que nous trouvâmes aſſis ſur ſon divan, dans une ſalle auſſi belle & auſſi magnifique que le peuvent être nos Egliſes d'Europe. Ne ſoyez pas ſcandaliſé de ce changement de décoration, & ne l'attribuez pas à ſon faſte, mais à ſa piété. Le vertueux Prélat a ſes vues; ſon deſſein en bâtiſſant ce ſuperbe appartement, eſt d'en faire un jour une Egliſe; c'eſt le tour que prennent ici les Chrétiens. Comme il leur eſt défendu par l'Alcoran d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de la Loi, ils font bâtir de grandes ſalles voûtées, qu'ils habitent quelques années, ils demandent enſuite à la ſu-

blime Porte la permiſſion de les changer en Egliſes, ils l'obtiennent aiſément, pourvu qu'ils donnent au grand Viſir une certaine ſomme d'argent dont on convient. Cette petite explication ſuffit pour excuſer la magnificence du Prélat, & même pour lui attirer des éloges. Il eſt très-bon Catholique. Après ſa converſion, les Grecs ſchiſmatiques qui ne voulurent pas être de ſa communion, & qui étoient le parti dominant dans la ville de Damas où il réſidoit, ſe choiſirent un autre Patriarche, & ce partage l'a obligé de venir fixer ſon ſiége à Alep. C'eſt un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'eſprit, & des manieres fort polies & fort engageantes. Il voulut que nous euſſions l'honneur d'être aſſis à ſes côtés ſur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux Prélats il fallut prendre du café. Les Orientaux ſe croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs hôtes, & mépriſés ſi leurs hôtes le refuſoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux Princes de l'Egliſe, nous paſſâmes chez les principaux habitans Suriens, Arméniens, Grecs & Maronites; par-tout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours la table

eſt toujours dreſſée pour régaler ceux qui ſe préſentent. Il y avoit par-tout des œufs durs, des dattes, des raiſins, des figues, des piſtaches, & pluſieurs ſortes de confitures. Chacun choiſit parmi ces mets différens, & dès qu'on en a goûté, on vous préſente un coup de vin & d'eau. On vous laiſſe la liberté de ne boire & de ne manger que ſi peu que vous voulez; mais à chaque viſite, il faut manger & boire; & en uſer autrement ce ſeroit une impoliteſſe. Cette liberté rend ces viſites ſupportables, & quelques multipliées qu'elles ſoient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, & qu'on en ſoit incommodé.

En voilà aſſez, mon Révérend Pere, pour faire ſentir la différence qui ſe trouve entre notre Carême & le Ramadan, entre les ſolemnités Turqueſques & les ſolemnités Chrétiennes. A ne juger des deux Religions que par cet extérieur, la nôtre l'emporteroit de beaucoup dans l'eſprit de tout homme ſenſé & raiſonnable. L'innocence, la piété, la décence, tout parle en ſa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonſtanciés, vous fatiguent ou vous ennuyent; on eſt ſi curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de

l'étranger : les coutumes, la Religion, les mœurs piqueroient-elles moins notre curioſité ?

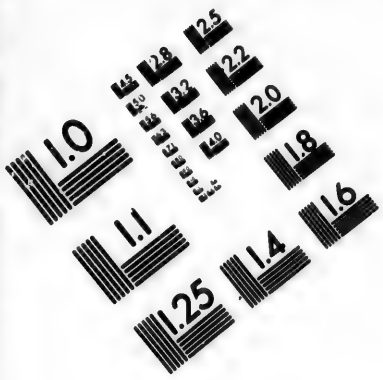
Nos Peres d'Alep ont toujours le même ſuccès dans leurs Miſſions ; la moitié de la nation Surienne eſt déja Catholique, & nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep ſeront réunis au bercail de l'Egliſe. Les Arméniens & les Grecs reviennent auſſi tous les jours de leurs erreurs. Ne mépriſons point ces conquêtes, mon Révérend Pere, elles ne ſont quelquefois rares, que parce qu'elles ſont extrêmement difficiles, & ſi quelqu'un étoit tenté de les mépriſer, faites-le ſouvenir, je vous en conjure, de ce que dit un ſaint Docteur, qu'il eſt plus aiſé d'éclairer des milliers d'idolâtres, & de toucher des milliers de pécheurs, que de perſuader un hérétique ; & que le retour ſincere d'un ſchiſmatique eſt une eſpece de prodige.

Ce prodige ſe renouvelle cependant tous les jours ſous nos yeux, & nous avons la conſolation de voir de nouveaux convertis, fermes & inébranlables dans la foi, la confeſſer publiquement & généreuſement. Il y a quelques jours qu'un Surien, qui venoit de faire ſon abjuration, fut interrogé ſur ſa

Religion par un Patriarche ſchiſmatique. N'es-tu pas Franc, lui dit le Prélat? La queſtion étoit ſuſceptible d'ambiguité & d'équivoque : par le nom de Franc on entend ici & les Européens & les Catholiques Romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'étoit pas aſſez claire pour être obligé de ſe déclarer nettement. Non, dit-il, je ne ſuis pas Franc. Mais, pourſuivit le Prélat, n'as-tu pas embraſſé la Religion des Francs? De quels Francs me parles-tu, répondit le Surien? Pour bien comprendre cette réponſe, il faut ſçavoir que les Chrétiens de ce pays abhorrent la Religion des Anglois & des Hollandois, qu'ils diſent n'être pas bons Francs. Pour couper pied à toute tergiverſation, je te demande, dit le Patriarche, ſi tu ne ſuis pas les dogmes du Pape & de l'Egliſe Romaine? La queſtion étoit trop preſſante pour ne pas s'expliquer : diſſimuler c'eût été trahir ſa foi. Oh oui, répondit le Surien, & je m'en fais gloire. A quoi penſes-tu, infidele, répliqua le ſchiſmatique? A quoi je penſe? Et ne ſçais-tu pas, Seigneur, que preſque toute notre nation croit déjà comme moi; & que bientôt nous ſerons tous réunis à l'Egliſe de Saint-Pierre de Rome? Vous vous vantez d'être mieux inſtruits que

nous, d'être nos Maîtres & nos Peres en Jeſus-Chriſt, ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, & n'eſt-il pas honteux que nous ſoyons obligés de vous prévenir ? Piqué de ces juſtes reproches, le Prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Evangile : *In peccatis natus es totus ;* & de dépit, il lui rendit les ſix piaſtres qu'il avoit reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau Catholique qui ne s'attendoit pas à ce préſent, les reçut volontiers, ce fut autant de gagné pour lui, & autant de perdu pour le Patriarche, qui, quelques jours après, en tira une vengeance auſſi ridicule qu'impuiſſante. En paſſant devant la porte de ce Surien, il anathématiſa ſa maiſon, & excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication étoit-elle bien juſte & bien valide ? Vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié ; tout ce que je ſçai, c'eſt qu'il ne s'aviſa pas de reporter les ſix piaſtres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conſeillé.

Je vous ai promis, mon Révérend Pere, de finir cette Lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjoui-



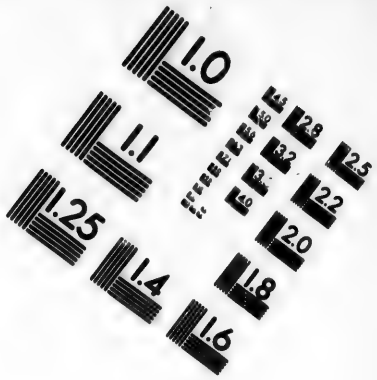
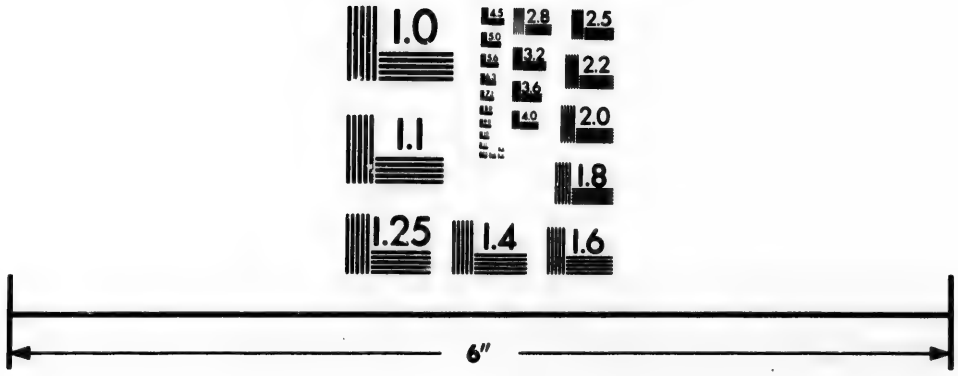
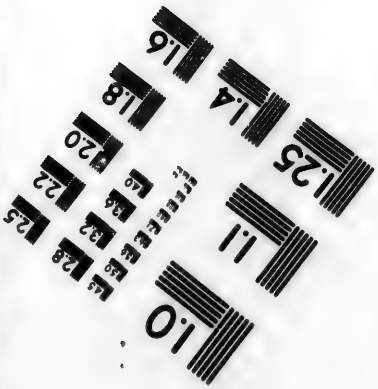


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ront; mais elles ne me firent pas rire dans le temps.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman; & tandis que je préparois mon petit bagage, on le fit déjeûner. Il n'étoit pas scrupuleux, sur-tout sur le vin, & comme il ne vit aucun Turc qui pût le déférer, il en but à son aise. Cette petite gracieuseté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine qu'il me fit monter sur mon mulet, qui n'avoit ni sangle ni étriers. Il poussa le sien, le mien voulut aller de compagnie, & au premier mouvement je tombai sur la tête, dans un chemin semé de cailloux. Mon équipage suivit en même temps, & tomba sur moi. Je me relevai cependant sans être blessé, & comme j'avois perdu mon conducteur de vue, j'appellai à mon secours. Un Turc descendit de la colline voisine, il m'aida officieusement à remettre la charge sur le mulet, & après m'avoir demandé si je n'avois point de mal, il me prit entre ses bras, & me remonta sur ma bête. Ce petit accident me rendit sage à mes dépens, & je n'allai plus que le pas. J'arrivai sur le midi auprès d'un vieux château ruiné, où devoit s'assembler la

caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à cinquante ou ſoixante pas de ce château, m'aſſeoir ſur le bord d'une riviere pour y dîner. Mon dîner conſiſtoit en deux œufs durs & un peu de fromage; mais je comptois du moins le manger ſeul & tranquillement, lorſque tout-à-coup je vis deux Arabes à mes côtés, qui m'en demanderent leur part; je ne ſçai par où ils étoient venus. J'eus beau leur proteſter que je n'avois pour toutes proviſions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biſcuits, quelques noix, & la moitié d'un fromage; ils n'eurent point égard à mes repréſentations, & ils me menacerent avec leur fuſil & leur ſangart. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route, que d'être poignardé, je leur donnai quelque choſe, & ils ſe contenterent de peu.

Quand il s'agit de ſe coucher, je choiſis pour la place de mon lit un rebord de muraille, ſur lequel j'étendis une méchante paillaſſe, ou plutôt, un de ces paillaſſons qu'on met ſous la charge des mulets, de peur qu'ils ne ſe bleſſent. La place n'étoit pas trop bonne, elle me fut cependant enviée & diſputée. Un Turc y vint dépoſer ſes armes, &

me dit qu'il la retenoit, parce qu'elle étoit la plus commode & la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvois, c'eſt qu'on y voyoit la mer, la lune & les étoiles. J'avois de la peine à céder, & comme je défendois le terrein, Soliman mon conducteur accourut au ſon de ma voix; après m'avoir gracieuſé & fait mille honnêtetés, il ſe tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de maître, & lui dit qu'il me connoiſſoit, que j'aurois cette place, parce que j'étois un Docteur de ma Loi & un Docteur Franc. Ce mot de Docteur étourdit mon adverſaire, qui ſe retira. Vous voyez, mon Révérend Pere, que cette honorable qualité, dont certaines gens font ſi peu de cas, n'eſt pas toujours inutile.

Le lendemain au ſoir ce fut encore une nouvelle ſcene. Nous étions campés dans une prairie qui n'étoit ſéparée du cimetiere des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverois dans ce cimetiere un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'eſt une eſpece de ſurtout dont ſe ſervent les voyageurs ſur mer & ſur terre, comme on ſe ſert aujourd'hui en France de redingote, &

qui ne differe en rien de la robe d'un Capucin, ſinon qu'il s'ouvre par-devant, & qu'en dedans il eſt doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote, & j'allai m'étendre ſur le ſépulcre d'un Turc qu'on avoit enterré depuis quelques jours : la pierre qui le fermoit me parut diſpoſée à mon gré pour repoſer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit rafinement de délicateſſe me coûta cher. A peine eus-je dormi l'eſpace d'un quart d'heure d'un ſommeil profond & tranquille, que pluſieurs Turcs de notre caravane commencerent à s'écrier, que je prophanois & le ſépulcre & le cimetiere; & tous concluoient, que c'étoit un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidele fût couché ſur le corps d'un de leurs fideles, à qui le grand Prophete Mahomet avoit ouvert les portes du Ciel. Mon charitable Soliman n'étoit pas dévot, il traitoit ce zele outré de ſuperſtition : mais il ſentoit bien que nous n'étions pas les plus forts, & il craignoit pour moi. Il les appaiſa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étois, & il me fit coucher ſur une couverture qu'il étendit par terre entre ſes mulets & ſes balots de

marchandiſes. Je dormis là, ſans que les mulets qui me touchoient, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fiſſent aucun mal. Rien n'eſt ſi doux que ces animaux ; & dans tout ce pays c'eſt un proverbe, aſſez commun parmi les Francs, que les bêtes ont ici la douceur & l'humanité des hommes, & les hommes la férocité & la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, & au milieu d'une nuit obſcure & noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux & bordé de précipices : comme on ne pouvoit aller qu'un à un, chacun s'étudioit à ſuivre celui qui le précédoit. J'avois heureuſement devant moi un Turc que j'appercevois plus aiſément, parce que la ceſſe de ſon turban étoit blanche ; c'eſt ce qui diſtingue les Turcs d'avec les Chrétiens. La mienne étoit bleue, comme l'eſt celle de tous les Prêtres Grecs ou Maronites ; ceux qui ne ſont pas Prêtres, peuvent en porter de rouges ou de violettes, & celle des Juifs eſt ordinairement rayée. La ceſſe de ſoie verte eſt le partage des ſeuls deſcendans de Mahomet.

Il y a quelque temps qu'un Ambaſſadeur du Grand Seigneur auprès du Roi

de Perſe ſe plaignoit à ce Prince de la part du Sultan ſon maître, de ce qu'il permettoit aux domeſtiques & aux perſonnes de la plus baſſe condition, de porter cette couleur qui étoit celle du grand Prophete. Le Roi de Perſe répondit en riant à cet Ambaſſadeur, que de toutes les couleurs la verte étoit & la plus commune & la plus mépriſable, parce que les hommes & les bêtes la fouloient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu eſt la couleur du ciel qui eſt au-deſſus de nos têtes. Cette réponſe déconcerta l'Ambaſſadeur, & il n'inſiſta plus ſur cet article de ſes inſtructions.

Fatigué d'une ſi pénible marche, j'apperçus pluſieurs arbres dans un petit vallon, je voulus aller m'y repoſer, je trouvai que les plus diſtingués d'entre les Turcs y avoient déja dreſſé leurs tentes: je me retirai, & j'allai m'appuyer contre nos ballots, expoſé à l'ardeur du Soleil, qui étoit inſupportable quoiqu'au mois de Novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un fingén de café ſans ſucre, ce n'étoit pas un grand régal pour moi. Inſtruit des coutumes du pays, je l'acceptai cependant, & je m'en accommodai, parce que j'étois

tout baigné de ſueur ; en revanche je lui donnai ſix noix ; je dis ſix, car il m'étoit important de les compter ; il me parut content, & pendant le reſte du voyage nous nous fîmes réciproquement tous les jours ce petit préſent.

Le jour ſuivant nous campâmes ſur le bord d'une riviere, ſous un ombrage frais & charmant. Mais ce fut un autre embarras ; mes proviſions étoient bien diminuées, & je n'avois preſque rien pour ſouper. Soliman, mon incomparable Soliman, ſeul confident de mes beſoins & de mon indigence, m'apporta deux petits oiſeaux grillés ſur la braiſe ; les chaſſeurs de notre caravane les lui avoient donnés. J'en pris un, & je lui laiſſai l'autre ; il y joignit un baſſin rempli d'un ris ſi ſolide, que la cuillier pouvoit à peine y entrer, & par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'étoit point-là queſtion de répugnances, j'étois fait aux façons du pays ; nous nous en ſervîmes alternativement ; il commença à manger le premier, en me diſant : mange, cela eſt bon, ne crains rien. Nous bûmes, dans la même cruche, de l'eau tant que nous voulûmes, ſans frais & ſans ſcandale ; je dis dans la même cruche, en France ce ſeroit incivil d'en uſer ainſi, & parmi eux ce ſeroit

n'être pas homme d'en uſer autrement: ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vu des eſclaves Maures manger à la table de leurs maîtres, & choiſir ce qui étoit de leur goût. Tout cela eſt contre la politeſſe Françoiſe; mais ils prétendent eux que cela eſt ſelon les loix de la nature & de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent: nous ſommes tous hommes, diſent-ils, & par conſéquent tous égaux dans notre origine; un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourroit leur répondre que cela eſt ſelon les loix de la nature, mais non pas de la nature civiliſée & perfectionnée par l'éducation: ils n'entendent point tous ces raiſonnemens, & ils ſe moquent des regles auſteres & gênantes de notre politeſſe.

De-là nous arrivâmes aux portes d'une ville, & nous n'y entrâmes point. Tous les habitans ſortirent en foule, les uns par curioſité, pour voir de nouveaux viſages, les autres par inclination, pour trouver des gens de connoiſſance. Les Turcs cherchoient des Turcs, les Grecs cherchoient des Grecs, & les Catholiques des Catholiques. Comme je n'étois connu de perſonne, je fus le ſpectateur

tranquille de ces empreſſemens, & je ne pouvois faire qu'un perſonnage muet. Je n'avois point de dîner à commander, & il me reſtoit encore quelques biſcuits dans mon ſac. Je ne ſongeois qu'à me délaſſer, & qu'à conſidérer la ſituation des lieux, lorſque des gens s'approcherent de moi, me ſaluerent reſpectueuſement, & me baiſerent la main; c'étoit des Chrétiens Maronites, qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étois Prêtre. Je les laiſſai faire, & quand ils virent que je ne me défendois point, ils vinrent en foule faire la même cérémonie, & me donnerent en préſence des Turcs cette marque de leur reſpect. Le Curé vint lui-même, mais comme il étoit mon collegue dans le Sacerdoce, il ne me baiſa point la main. Il me pria de le ſuivre, & il me conduiſit dans ſa maiſon; il me donna à dîner. On ſervit des œufs brouillés, & c'étoit tout, mais c'étoit beaucoup pour moi. Après le dîner il me montra ſon Egliſe: dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voiſinage me ſuivirent; ils vouloient voir un Prêtre Franc. Je chantai tout haut les vêpres & les complies de la Touſſaint, & matines & laudes pour le jour ſuivant. On me tint toujours compagnie; ſi l'on

m'avoit laiſſé ſeul j'aurois ceſſé de chanter, & l'on ne m'abandonnoit point, parce que je chantois toujours. Le chant de l'Egliſe Romaine qu'ils n'avoient jamais entendu, avoit ſans doute pour eux des agrémens ; il avoit du moins celui de la nouveauté.

Si je vous faiſois la deſcription de cette Egliſe, mon Révérend Pere, votre zèle pour l'ornement de la maiſon du Seigneur, vous feroit verſer bien des larmes. C'étoit une étable ; non ce n'étoit pas une étable, c'étoit quelque choſe encore de plus indécent. Tout l'édifice conſiſtoit en un petit quarré que formoient quatre murailles qui portoient quatre ſoliveaux, ſur leſquels on avoit mis des fagots de bois ou d'épines. On avoit fait au-deſſus une terraſſe, ſur laquelle on ſe promenoit, & qui ſe trouvoit au niveau d'un pré auquel elle étoit contigue. Le bon Curé m'étala tous ſes ornemens ; ils conſiſtoient en une pauvre chaſuble, l'aube & la nappe étoient extrêmement noires, & je crois qu'il s'en ſervoit depuis plus de ſix mois. Il n'y avoit point de devant d'autel & la pierre étoit toute nue. Il me dit qu'il alloit le parer pour la grande fête. Il ouvrit ſon tréſor, & il en tira quatre images rouges aſſez grandes qu'il

attacha sur la muraille avec des épingles: c'étoit un présent que lui avoit fait en passant un Missionnaire Jésuite. Le présent n'étoit pas considérable, c'étoit de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sols. Il me regarda ensuite, & je lui fis connoître que j'étois content de ce nouvel ornement. Si j'avois pu ouvrir mon paquet je lui aurois donné ce qui lui étoit nécessaire; quelque bonne ame en France m'en auroit dédommagé. Il n'y avoit point de lampe dans cette Eglise, & cependant le saint Sacrement y étoit. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avoit point. Le saint Sacrement étoit dans une petite boîte rouge, & ce ciboire de bois peint étoit sur un des gradins de l'autel avec le chandelier: c'étoit encore un présent d'un Missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermoit, & l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la pixide des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien! que notre Dieu est grand, mon Révérend Pere, mais qu'il est bon, il s'abaisse à tout pour nous sanctifier!

Aussi-tôt

Auſſi-tôt que j'eus rejoint ma brigade, mon Curé reconnoiſſant m'envoya deux poules cuites & une courge remplie de vin. Avec cette augmentation, ou plutôt ce ſupplément de proviſion que la Providence m'avoit ménagé, je me crus riche, & dès le lendemain je comptois en faire part à mon charitable Soliman: j'avois mangé de ſes oiſeaux, il étoit bien juſte qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner je verſai du vin dans ma taſſe, & pour y mettre de l'eau, je pris la cruche de mon voiſin le Turc au café, il me laiſſa faire, & alla la laver à la fontaine; il la croyoit immonde, parce qu'il en étoit tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à ſa ſuperſtition, & dès qu'il l'eût rapportée, je recommençai; il ſe leva, & recommença la même cérémonie: enfin je dévoilai le myſtere, & je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva, je lui contai ma petite diſgrace, & je le priai de me mener dans quelque endroit ſéparé où nous puſſions dîner enſemble. Il ne demandoit pas mieux; il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachoient; d'ailleurs il étoit du pays des Druſes, & les Druſes ſont re-

gardés comme des hérétiques par les Muſulmans.

Tout alloit bien juſques-là, mais bientôt mon Turc ſuperſtitieux me fit encore une chicane qui penſa me ſuſciter une mauvaiſe affaire. Sur le ſoir j'avois ſoif, & je voulois boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine, il venoit d'y remplir ſa cruche; dès qu'il me vit puiſer avec ma taſſe, il ſe mit à crier de toutes ſes forces: *ia allah!* ô Dieu! A ſon embarras, à ſes geſtes, à ſes cris, à ſes plaintes, je ſentis bien que je tranſgreſſois quelque loi: mais je le laiſſai crier, & je me hâtai de boire, parce que j'avois ſoif. Sur ces entrefaites arriverent d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce Chrétien en a puiſé avec ſon finghen avec lequel il a coutume de boire du vin; la fontaine eſt immonde. Ils ſe mocquerent de lui en lui diſant, *â la nafra*: ſur ſon ame, ſur ſa conſcience; & moi je répondis, *naâm â lâ nafsi*: oui, ſur mon ame, ſur ma conſcience, je me charge volontiers de cette affaire, je la prends ſur moi. Je fus cru préférablement à lui; cependant il eſt certain que ſelon leurs idées la fontaine eſt immonde, & je ne ſçai pas de quelle eau ils ſe ſerviront pour la purifier.

Nous deſcendîmes dans une vallée où j'apperçus une infinité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on eſt étranger on admire tout. De ces cabanes je vis ſortir des perſonnes habillées d'une maniere qui me frappa : leurs habits étoient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries & de ſéquins d'or de Veniſe; les femmes avoient non-ſeulement des pendans d'oreilles, mais des pendans de nez. L'expreſſion eſt neuve, mais elle eſt juſte. Elles avoient des perles aux deux narines, & les plus riches en avoient le nez ſi chargé, que je m'étonnois comment il pouvoit les ſoutenir ſans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, & nous paſsâmes fierement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, & encore plus les François ſans armes que les Turcs armés. On me diſoit dans la caravane, un François contre cinq Arabes, & un Arabe contre cinq Turcs. Cela eſt bien glorieux à notre nation, & l'on peut juger par-là juſqu'où s'eſt répandue la terreur du nom François.

Enfin nous arrivâmes à Caffetin; c'eſt la patrie de mon fidele Soliman; je fus logé chez lui, & pour me faire compagnie

il invita mon dévot Turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avois mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut pour la premiere fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me préſenta me dégoutoit, j'eus le temps d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vîte, & le ſouper ne dura pas plus d'un quart-d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais ſeulement quand ils ſont ſortis de table. Après le repas ils ſe lavent les mains avec de l'eau & du ſavon : la malpropreté rend cette précaution néceſſaire.

Les amis de mon hôte vinrent me voir, plus par curioſité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loiſir, ils ſe retirerent, & je fus fort ſurpris de voir toutes les filles & les femmes qui compoſoient la famille ſe ranger autour de moi, & me tenir compagnie. Dans ce pays jamais elles ne paroiſſent où il y a des hommes : apparemment que Soliman leur avoit dit que j'étois un Religieux Franc, & qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour elles de reſter toutes enſemble avec moi. Ce qui augmenta ma ſurpriſe, c'eſt qu'elles avoient leur voile levé. Il eſt vrai que je ne les regardai jamais au viſage ; ce ſeroit ici la

plus grande incivilité, & dès qu'elles s'en apperçoivent, elles laiſſent tomber leur voile. Telles ſont les loix auſteres que leur impoſent & l'éducation, & la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs ſont différentes des nôtres ! dans toutes mes Miſſions d'Europe, jamais je n'avois reçu tant de marques de bonté & de bienveillance que j'en reçus de cette famille Infidele. Ces bonnes gens me parloient éternellement & je ne les entendois pas ; ils avoient la patience de tourner la phraſe en tant de manieres, qu'enfin je comprenois quelque choſe. Nos François, tout polis qu'ils ſont, n'ont pas ordinairement cette complaiſance pour les Etrangers. Pour eux ils m'entendoient parfaitement, parce que je ne leur diſois que ce que je ſçavois. Il eſt vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expreſſions, mon accent les faiſoit quelquefois ſourire, mais c'étoit d'une façon plutôt aimable que choquante, & plus capable de m'encourager que de me déconcerter. Sçavez-vous l'Arabe, me diſoient-ils ? Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. Sçavez-vous le Turc ? Non. Que ſçavez-vous donc ? Je ſçai le François, le Grec, l'Italien & le Latin. Je ſçai toutes les Religions ; je ſçai qu'il

n'y en a qu'une véritable, qui eſt celle dont je fais profeſſion, & vous malheureuſement vous l'ignorez. Mais puiſque vous me témoignez tant d'amitié, quand je ſçaurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous inſtruire, & tâcher de vous ſauver. Ces promeſſes étoient reçues avec reconnoiſſance. Hélas! mon Révérend Pere, il ne manque ici que des Miſſionnaires; la moiſſon ſeroit abondante. Les Druſes ont en horreur la polygamie, & quoique pour ne pas s'attirer d'avanies & de mauvais traitemens, ils ne reçoivent aucuns Sacremens dans la pratique, dans la ſpéculation ils n'en rejettent aucun. Ce ſeroit là deux grands acheminemens à leur converſion.

Charmé de tant d'attentions, je voulois reconnoître une ſi affectueuſe hoſpitalité; je ne pouvois le faire que par quelques petits préſens, mais j'étois bien pauvre. Je trouvai cependant encore dans le fond de mon ſac quelques petites bagatelles d'Europe, que je leur diſtribuai: j'avois bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'oſois les leur préſenter, de peur que la croix ne leur fît peine, & qu'ils ne fiſſent en ma préſence quelque inſulte à ce ſigne ſacré de notre

ſalut. Je m'enhardis pourtant, & je me haſardai d'en donner un à une petite fille qui étoit encore à la mamelle. Mais quelle fut ma ſurpriſe ! quelle fut ma joie, quand je vis la mere ôter le chapelet à cet enfant, & en baiſer la croix, & la porter ſur ſa tête pour marquer ſon reſpect ! le chapelet fit la ronde dans toute l'aſſemblée ; on l'admiroit, on le conſidéroit, on le baiſoit. Voilà des Infideles bien Chrétiens, me diſois-je à moi-même. Hélas ! il ne leur manque que des Miſſionnaires pour les inſtruire. Mais ſi nous ne les inſtruiſons pas, ce n'eſt pas notre faute, permettez-moi de vous le dire, mon Révérend Pere, c'eſt la vôtre. Envoyez-nous du ſecours.

Tandis qu'on rendoit à la croix les hommages qui lui ſont dûs, un petit voiſin âgé de dix ans, s'étoit gliſſé dans la chambre pour me voir de plus près ; c'étoit le fils d'un Turc. Il voulut à ſon tour voir ce chapelet, qui faiſoit l'objet de la curioſité ; mais dès qu'il en apperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui ſe trouva aſſez près de lui, & il ſe mettoit en diſpoſition de la briſer. La maîtreſſe du logis l'arrêta, elle lui arracha le bâton, & le chaſſa de la maiſon.

Après mille remercimens, on garnit

d'huile la lampe de ma chambre ; c'eſt ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées en été comme en hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laiſſa ſeul, je fis ma priere, & je pris un peu de repos. Le jour ſuivant, nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon Révérend Pere : j'avoue que comme il eſt des nouvelliſtes que les nouvelles n'affectent que quand elles leur annoncent des événemens extraordinaires, des villes priſes, des batailles gagnées ; il eſt des Chrétiens qui ne prennent plaiſir à nos relations, que quand on y parle de faits éclatans, de Nations conquiſes à Jeſus-Chriſt, d'Empires & de Royaumes convertis. Cette lecture ne ſera pas du goût de ces ſortes de perſonnes, mais ils me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéreſſans, ne laiſſent pas d'avoir leur utilité. Ils nous font connoître le caractere des Peuples, les pratiques de leur Religion, les peines inſéparables de la vie d'un Miſſionnaire. Ce ſont les objets que je me ſuis propoſés, je crois les avoir remplis : ainſi j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Fromage, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Camus, de la même Compagnie, Procureur des Miſſions du Levant, avec la relation d'un Concile national tenu chez les Maronites (1) *le 30 Septembre 1736.*

A Tripoli de Syrie, le 15 Octobre 1736.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je previens vos demandes, & les reproches que vous ſeriez en droit de me faire, ſi je ne vous donnois part du conſolant & édifiant ſpectacle que la Religion vient de nous préſenter. C'eſt du Synode des Maronites dont je parle. Depuis leur réunion à la Chaire

(1) La lettre du Pere Nacchi, publiée dans le premier volume de cette édition, page 108, donne des notions exactes de la Nation & de la Religion des Maronites.

de saint Pierre, ils avoient quelquefois assisté aux assemblées générales de l'Eglise, & en 1516 leur Patriarche s'étoit trouvé au cinquieme Concile de Latran; mais jamais ils n'avoient tenu de Synode national. Tout s'y est passé avec tout l'éclat & toute la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre Infidele.

Peut-être serez-vous bien aise, mon Révérend Pere, de sçavoir les raisons qui ont déterminé à cette grande action. Je suis en état de vous en instruire : j'ai été l'orateur du Synode, je suis assez au fait de tout.

Lorsque je partis de France, si l'on m'avoit prédit que j'aurois l'honneur de prêcher devant un Concile, je vous avoue que j'aurois eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie : une pareille distinction est au-dessus de mes foibles talens; mais il est dans la vie certaines occasions, certaines circonstances, où, par obéissance & pour le bien de l'Eglise, le zele est obligé de se prêter à tout, malgré ses répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos Evêques se soient assemblés pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme

attaqué ; graces au Ciel de pareils attentats ſont inconnus depuis pluſieurs ſiecles chez les Maronites. La contagion preſque univerſelle qui s'eſt répandue dans tout l'Orient, a reſpecté la pureté de leur foi, & jamais le ſchiſme & l'héréſie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Leur attachement invariable à la Chaire de ſaint Pierre, leur ſoumiſſion parfaite aux déciſions de l'Egliſe les ont préſervés de ces funeſtes malheurs, & s'ils ne ſe piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins ſe vanter d'être plus dociles & plus fideles. Priez le Seigneur qu'il les conſerve à jamais dans ces ſentimens & dans ces diſpoſitions : on n'eſt point en danger d'errer, quand on ne ſuit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos Chrétiens étoit pure ; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profeſſion, par le laps du temps, la diſcipline s'étoit un peu affoiblie. Vous le ſçavez mon Révérend Pere, l'Epouſe de Jeſus-Chriſt eſt toujours ſans rides, mais ſes enfans ne ſont pas toujours ſans ſouillures ; l'Egliſe eſt toujours ſainte, mais la corruption altere quelquefois la ſainteté des ſujets qui la

compoſent. Inſenſiblement la ſucceſſion des années introduit le relâchement dans les ſociétés les plus ſaintes, & ces révolutions preſque inévitables, ſont le triſte apanage de la condition humaine. On ne ceſſe pas d'être homme, parce qu'on eſt chrétien. Il s'étoit donc gliſſé quelques abus chez nos Maronites, & ils avoient gagné juſques dans le Sanctuaire : ces taches bleſſerent les yeux de quelques perſonnes zélées; elles en écrivirent au S. Siége pour demander qu'on apportât un remede prompt & efficace à des maux qui commençoient à s'invétérer. Le ſouverain Pontife chargé par ſa primauté de veiller aux beſoins de l'Egliſe univerſelle, crut ne devoir pas négliger des avis importans que dictoit un zele pur & déſintéreſſé. Il jugea que c'étoit dans le pays même qu'il falloit chercher ce remede; que voyant les choſes de plus près, on ſeroit plus à portée de prendre les meſures convenables; il ſe perſuada qu'un Concile national donneroit plus de poids aux réglemens & aux défenſes qu'on ſeroit obligé de faire. D'ailleurs le ſaint Pere n'ignoroit pas que, ſelon les regles ordinaires de l'Egliſe, c'eſt ſur les lieux que ces ſortes de cauſes

doivent être décidées en premiere inſtance, avant que d'être portées à ſon tribunal; ſauf à lui à en rejetter, ou à en approuver le jugement & la déciſion. C'eſt le parti que prit ce ſage Pontife; il avoit nommé Monſeigneur Aſſemanni (1) Ablégat apoſtolique dans ces cantons; c'eſt un Prélat actif & judicieux: il le chargea d'une lettre adreſſée au Patriarche des Maronites. L'Ablégat dès la premiere viſite la lui remit entre les mains: je l'ai lue, rien n'eſt plus ſage, ni plus ferme.

Sa Sainteté, après avoir expoſé les abus qu'on lui avoit dénoncés, enjoignoit au Patriarche d'aſſembler un Concile de concert avec l'Ablégat, d'y propoſer environ une douzaine d'articles qui regardoient la réforme, & de les faire recevoir, afin qu'appuyés de l'autorité du Concile, ils euſſent plus de force. Comme il n'auroit été ni juſte ni même prudent d'agir d'autorité, & de fermer

(1) Joſeph Aſſemanni, Maronite de naiſſance, élevé à Rome dans le Séminaire des Maronites, Chanoine de l'Egliſe de S. Pierre, Garde de la Bibliothéque du Vatican, a été un des plus ſçavans hommes de ſon ſiecle, & un Prélat des plus vertueux.

la porte à toutes représentations, le Pape accordoit au Patriarche la permiſſion de ſuſpendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos pour de bonnes raiſons, pourvû néanmoins qu'il s'engageât à faire ſçavoir ces raiſons au S. Siége, & qu'il promît de s'en tenir à la déciſion que Rome porteroit quand elles y auroient été murement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1°. C'étoit une ancienne coutume des Evêques Maronites d'avoir auprès d'eux pluſieurs Religieuſes dont l'appartement n'étoit d'ordinaire ſéparé de celui de l'Evêque que par une porte de communication. Les Religieux en avoient auſſi dans l'enceinte de leur Monaſtere. Croiriez-vous bien, mon Révérend Pere, qu'une choſe ſi ſcandaleuſe ne cauſoit preſque point ici de ſcandale, ou n'en cauſoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée & de la ſainteté des Prélats & des Religieux, & de la ſageſſe de ces Vierges chrétiennes, ſur-tout dans un pays où les femmes paroiſſent rarement devant les hommes, & où les moindres liaiſons entre les deux ſexes deviennent ſuſpectes, & répandent des nuages ſur la vertu la plus

irréprochable. Apparemment que ces Religieuſes avoient pris la place de ces Veuves pieuſes ou de ces Filles dévotes qui dans les premiers temps de l'Egliſe, conſacrées à l'ornement & à la décoration des Autels, ne s'éloignoient guere des Baſiliques.

2°. Le Patriarche s'étoit arrogé le droit excluſif de faire les ſaintes Huiles : il les diſtribuoit aux Evêques & aux Curés. On étoit obligé de lui donner de l'argent quand on les alloit demander ; la taxe étoit générale & ſans exception, & le plus pauvre Curé donnoit un écu ; on ne les avoit pas à moins. Un jour en ma préſence un Curé venant les demander, n'offrit qu'une piece de 50 ſols, on eut bien de la peine à les lui accorder, & ce ne fut qu'en repréſentant l'excès de ſa pauvreté qu'il les obtint ; un autre, après les avoir reçues, dit en payant à celui qui les diſtribuoit la ſomme preſcrite : prenez le prix des ſaintes Huiles. J'étois préſent à cette ſcene ; elle me révolta, elle m'indigna ; je pris la liberté de repréſenter que c'étoit une ſimonie ; on me dit pour toute réponſe que c'étoit la coutume, & l'on crut par-là ſe juſtifier pleinement.

3°. Les diſpenſes dans les mariages ſe vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une cenſure, le Patriarche ſe faiſoit donner une certaine ſomme qui entroit dans ſon revenu. De-là que d'inconvéniens! L'avidité du Prélat rendoit les peines eccléſiaſtiques & moins juſtes & plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas! & de quoi n'abuſe pas la cupidité! Vous ſentez aſſez que ce caſuel pouvoit quelquefois être arbitraire.

4°. Le ſaint Sacrement ne ſe conſervoit pas dans la plupart des Egliſes de la campagne, & il ne ſe trouvoit d'ordinaire que dans les Egliſes des Religieux. De-là quels inconvéniens encore, & combien de Chrétiens dans certaines bourgades éloignées étoient à la mort privés malgré eux de ce ſecours privilégié.

5°. Contre l'ancien uſage établi & obſervé de temps immémorial, on permettoit à des Prêtres mariés de convoler à de nouvelles nôces. J'en ai connu un qui étoit dans le cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait Prêtre après ſon mariage, s'étoit marié trois fois après ſa prêtriſe: on diſſimuloit, on toléroit même ces ſcandales.

6°. Les Egliſes reſtoient ſans ornemens décens, & les membres de Jeſus-Chriſt ſans les ſecours néceſſaires. Ici les Evêques ſont chargés de pourvoir à la décoration des Temples & aux beſoins des pauvres; mais pauvres eux mêmes par la multiplicité des Siéges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que 150 petites paroiſſes compoſent 15 dioceſes & le Patriarchat.

7°. Les Maronites d'Alep, qui ſont un partie conſidérable de cette chrétienté, ne chantoient plus dans nos Egliſes qu'en Arabe depuis dix à douze ans, & avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'Office divin & de réciter toutes les prieres en langue Syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuſe conſéquence; c'étoit à peu-près comme ſi on s'aviſoit dans une de nos grandes villes de France de chanter l'Office en langue vulgaire. Vous ſçavez, mon Révérend Pere, avec quelle fermeté nos Prélats ſe ſont élevés contre cet abus par-tout où l'eſprit d'erreur & de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui faiſoient l'objet de la réforme projettée, & ſur leſquels devoit prononcer le Con-

cile. On ne ſçauroit diſconvenir qu'il ne fût fort utile, & que c'étoit rendre un grand ſervice à l'Egliſe des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguroient ſa beauté. La bonne œuvre ne laiſſa pas de ſouffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve par-tout des partiſans; & l'eſprit d'intérêt, ſur-tout quand il ſe couvre du manteau de la néceſſité, n'eſt pas une paſſion qu'on perſuade aiſément de ſon déréglement & de ſon déſordre. Il eſt vrai qu'à la premiere propoſition du Concile, le Patriarche & les Evêques y conſentirent ils écrivirent même au Pape une lettre commune pleine de ſoumiſſion & de reſpect : ils l'aſſuroient qu'ils entroient parfaitement dans ſes vûes, & qu'ils ſeconderoient volontiers ſon zele. On fixa le temps du Synode, & Monſeigneur Aſſemanni ſe retira plein de bonnes eſpérances. Il ne doutoit pas du ſuccès de l'entrepriſe, & déja il en béniſſoit en ſecret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loiſir les arrangemens, il choiſit pour lieu de ſa retraite un Monaſtere proche de notre réſidence d'Antoura; il n'en ſortoit que rarement. La proximité nous procura l'honneur

de ſa premiere viſite ; il eut aſſez de confiance en nous pour nous faire part de la ſituation des affaires, & il en recommanda le ſuccès à nos prieres & à nos ſoins. Il fit la même confidence au Gardien de Jéruſalem, Religieux accrédité dans le pays ; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, & de la part du ſaint Siége il l'envoya au Caire chargé d'une commiſſion importante & délicate. Nos Peres Miſſionnaires d'Egypte vous inſtruiront du ſujet de ce voyage.

De Seyde le viſiteur Apoſtolique ſe tranſporta chez l'Emir des Druſes qui l'avoit invité, il en fut reçu au mieux : ils eurent enſemble quelques conférences, ils y traiterent de quelques affaires ſecretes qui intéreſſoient la religion. L'Emir extrêmement ſatisfait du Prélat, lui fit préſent de ſon cheval de monture, & l'Ablégat revint dans ſa ſolitude de Louaiſé pour mettre la derniere main aux arrangemens du Synode projetté.

Le terme convenu & fixé pour le Concile approchoit ; Monſeigneur Aſſemnani crut qu'il étoit temps de ſommer de leur parole le Patriarche & les Evêques, & d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choſes n'en

étoient pas encore au point où il penſoit; il trouva du refroidiſſement, & même une eſpece d'aliénation dans les eſprits : l'enfer avoit ourdi bien des trames & fait jouer bien des reſſorts pour indiſpoſer les Prélats Maronites, & traverſer le projet. Il ſeroit trop long, mon Révérend Pere, de vous développer ici toutes ces intrigues : vous ſçavez mieux que moi qu'en pareilles circonſtances l'ennemi commun de notre ſalut ne s'oublie pas. On mit tout en œuvre pour reculer, & même pour éluder les ordres du ſaint Siége. Quoi qu'il en ſoit, ce changement inattendu ſurprit l'Ablégat, mais il ne le déconcerta pas : la réſiſtance, loin de le rebuter, ne ſervit qu'à animer ſon courage & à redoubler ſes efforts; & je dois dire ici, à la louange de ce digne Prélat, qu'il ne donna aucun ſigne d'impatience & de dégout; qu'il ſçut ſe roidir à propos contre les obſtacles, & qu'il renoua pluſieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paroiſſoit entierement rompue.

De leur côté les Miſſionnaires de la Terre-Sainte & les Jéſuites travailloient de tout leur pouvoir à appaiſer la tempête; mais avec tout cela rien n'avan-

çoit, le moment marqué par la Providence n'étoit pas loin, mais il n'étoit pas encore venu. Enfin tout ſe calma : les Prélats Maronites reconnurent les piéges qu'on leur avoit tendus; ils ouvrirent les yeux ſur leurs véritables intérêts, qui n'étoient autres que ceux de la Religion, & ils ſe rendirent. J'ignorois encore cette heureuſe nouvelle, lorſqu'un beau jour, du grand matin, on vint me dire, à l'iſſue de la Meſſe, que M. le Patriarche avoit mis pied à terre au Séminaire où il m'attendoit. Je ſortis pour l'aller ſaluer, mais il me prévint, & je le trouvai à la porte de notre maiſon, où il entra, ſuivi de la plupart de ſes Evêques. Mon Pere, dit-il à notre Supérieur, on ne dira plus que je ne ſuis pas le conſeil des Jéſuites. Ces agréables paroles releverent nos eſpérances, & nous en augurâmes bien ; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces Prélats nous firent l'honneur de prendre chez-nous un léger déjeûner; & ſans entrer dans aucun éclairciſſement, ils remonterent à cheval, & prirent le chemin du Monaſtere de Louaiſé. Monſeigneur Aſſemanni fut charmé de les voir, & ſa joie fut d'autant plus grande, qu'elle étoit ineſpérée. Après les pre-

mieres civilités, on entra d'abord en matiere, & l'on prit de concert tous les arrangemens néceſſaires.

Les choſes étoient dans cette heureuſe diſpoſition, lorſque le Viſiteur Apoſtolique m'envoya dans un Monaſtere éloigné d'Antoura d'environ huit lieues, pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la ſuite. Là, dès le lendemain, un exprès vint me remettre une lettre de Monſeigneur, qui me prioit de me rendre inceſſamment à Louaiſé, où le Concile devoit s'ouvrir le jour ſuivant; il m'avoit chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui ſont à préſent au-deſſus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'Ablégat. J'obéis, je revins précipitamment, & j'arrivai à temps. Ce fut le 30 Septembre dernier que le Synode commença. On ne pouvoit choiſir un jour plus convenable à cette grande action; c'étoit le jour où l'Egliſe Latine honore la mémoire de Saint Jérôme, ce fameux Docteur, qui a éclairé de ſes lumieres, & édifié par ſes vertus l'Orient comme l'Occident. Pour abréger la durée du Concile, on avoit auparavant préparé toutes les matieres par une exacte diſcuſſion; l'on avoit réglé ce qui devoit

être propoſé, & en quelques ſéances paiſibles tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda, & les cérémonies qui s'obſerverent. On avoit paré l'égliſe des Religieux du Monaſtere de Louaiſé avec le plus de magnificence qu'il avoit été poſſible. Dans le chœur, qui eſt aſſez vaſte, on avoit placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le Patriarche, l'autre du côté de l'épître pour l'Ablégat apoſtolique. Hors du chœur, près de la baluſtrade, étoient à droite & à gauche deux rangs de chaiſes pour les Evêques; après eux & dans le même rang, mais ſur des ſiéges plus bas, étoient les Miſſionnaires invités pour aſſiſter au Concile en qualité de Théologiens du Pape. Vis-à-vis des Miſſionnaires étoient les Religieux Maronites, ayant leur Supérieur à leur tête. Entre les Théologiens du Pape & les Religieux, les Curés Maronites formoient une ligne, & étoient pareillement aſſis; & derriere tous ces rangs de ſiéges, l'élite de la nobleſſe Maronite ſe tenoit debout. Il n'y eut point de diſpute pour la préſéance. Pour couper pied à toutes les conteſtations qui auroient pu naître, Monſeigneur Aſſemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits

respectifs que chacun pourroit prétendre ; que les Missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce réglement, les Peres de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les Evêques, de leur côté ; après eux se rangerent les Jésuites, après les Jésuites les Capucins ; les Carmes, comme les derniers venus, eurent la derniere place. Ce bon ordre qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence & une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du Monastere pour se rendre à l'Eglise. Voici le nom des Prélats qui composoient cette auguste assemblée.

Joseph, Patriarche des Maronites.
Joseph Assemanni, Ablégat apostolique.
Simon, Archevêque de Damas.
Servus Dei, Archevêque de Baruth.
Elias, Archevêque d'Arga.
Etienne, Archevêque de Patron.
Philippe, Archevêque de Gébaïl.
Ignace, Archevêque de Tyr.
Jean, Archevêque de Laodicée.
Michel, Archevêque de Banias.
Gabriel, Archevêque d'Alep.

Tobie;

Tobie, Archevêque de Nablos.

Tous ces Prélats étoient Maronites. Trois autres Archevêques de la même nation étoient abſens, à cauſe de leur grand âge. Sçavoir :

Baſile, Archevêque de Tripoli.
Gabriel, Archevêque de Keidan.
Gabriel, Archevêque d'Acre.

Outre ces Prélats, d'autres Archevêques Catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation Maronite, furent invités au Concile, & y aſſiſterent.

Grégoire, Archevêque Surien. Il avoit avec lui un Evêque de ſa nation.

Abraham, Archevêque d'Alep, Arménien.

Etienne, Archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un Député en ſa place.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, mon Révérend Pere, qu'on ne parle ici que d'Archevêques. Ne les prenez pas pour autant de Métropolitains. Il faut ſe faire au langage du pays : ce ſont des Evêques qui prennent ce titre, & perſonne ne le leur conteſte. D'ailleurs que les Prélats

d'un Concile ſoient Evêques ou Archevêques, peu importe. Dans ces aſſemblées c'eſt le caractere qui décide, & non pas la dignité, & il eſt inconteſtable que ce que nous appellons en France un Evêque *in partibus*, eſt Juge de la foi comme l'Evêque du plus grand & du plus riche Diocèſe.

Dans ce ſynode tous les Eccléſiaſtiques étoient revêtus d'habits Sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chaſubles. Les Evêques étoient habillés pontificalement; & ce qui diſtinguoit les Prélats Maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'eſt qu'ils portoient ſur la tête une mitre ſuperbe & magnifique, que le Saint Pere leur avoit envoyée en préſent.

Dès qu'on fut entré dans l'Egliſe, chacun prit la place qui lui avoit été déſignée, & l'on s'arrangea ſans embarras & ſans confuſion. On commença par invoquer le Saint Eſprit, & le Patriarche ſe diſpoſa à célébrer la ſainte Meſſe. Pénétrés des ſentimens de la plus tendre piété, tous les aſſiſtans fondoient en larmes, & ſi la majeſtueuſe ſimplicité de ce religieux ſpectacle n'avoit pas de quoi éblouir les yeux, rien n'étoit plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'Egliſe on avoit placé une chaire aſſez élevée ; j'y montai après l'évangile, & je prononçai un petit diſcours qui dura environ une demi-heure : il rouloit tout entier ſur le ſujet de l'aſſemblée ; toute autre matiere auroit été déplacée. C'étoit bien alors que je pouvois m'appliquer à moi-même ce que diſoit autrefois l'Apôtre ſaint Paul : nous prêchons la ſageſſe au milieu des parfaits. Il n'y avoit rien de recherché dans mon diſcours ; mais comme les eſprits étoient bien diſpoſés, on m'écouta avec bonté. Il eſt des circonſtances heureuſes, où l'on trouve paſſable dans la bouche d'un Orateur Chrétien, ce qu'en d'autres temps on ne daigneroit pas écouter. Mon Sermon ne mérite pas de vous être envoyé : mais comme il fait partie de la cérémonie, & que mon Supérieur exige de moi cette marque d'obéiſſance, je l'ai traduit en notre langue le plus littéralement que j'ai pu, & je l'ai tranſcrit pour vous, vous en ferez tel uſage qu'il vous plaira. Au reſte, je compte ſur votre indulgence, plus encore que ſur celle des Maronites, & j'en ai plus beſoin. Les François, quand il s'agit de Sermons, ſe piquent d'être plus délicats que les autres peuples : d'ailleurs, vous

trouverez dans cette piece beaucoup d'expreſſions figurées, des métaphores qui paroiſſent un peu outrées, des applications preſque continuelles de l'Ecriture. En France tout cela pourroit choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux, & j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder & au génie de la langue qu'on parle, & au goût des Auditeurs devant qui l'on parle.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in eâ.

C'eſt aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait; faiſons éclater notre joie & notre allégreſſe.

Ces paroles ſont tirées du Pſeaume CXVII.

VÉNÉRABLES Peres des Chrétiens, auguſtes Juges de la Foi, fermes & brillantes colonnes de l'Egliſe, dignes Chefs des armées du Seigneur, ſages conducteurs du peuple fidele..... ainſi parloit autrefois le ſaint Roi David dans un de ces divins tranſports que lui inſpiroit l'Eſprit Saint. La pierre qu'une aveugle Nation a rejettée, eſt devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui ſeule ſoutient un édifice myſtérieux; pierre contre laquelle viennent

ſe briſer les plus immenſes coloſſes. Quelle merveille, s'écrioit-il ! Le bras du Tout-puiſſant a pu ſeul opérer ce prodige, & lui imprimer cette inébranlable fermeté ! Béniſſons à jamais un ſi beau jour, c'eſt le jour que le Seigneur a fait, & s'il doit être marqué par nos larmes, que ce ſoient des larmes de joie, de tendreſſe, de reconnoiſſance ; ou plutôt, banniſſons les pleurs, & que l'Univers entier retentiſſe de Cantiques d'allégreſſe. *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus, & lætemur in eâ.*

Me trompai-je, Meſſeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles. La pierre angulaire c'eſt Jeſus-Chriſt, l'édifice myſterieux qu'elle ſoutient c'eſt l'Egliſe, les coloſſes qui viennent ſe briſer c'eſt l'erreur, le ſchiſme, l'héréſie ; & ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit ſignaler notre joie ; c'eſt celui où l'Epouſe de Jeſus-Chriſt va triompher par le courage & la fermeté de ſes défenſeurs aſſemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus, & lætemur in eâ.*

Ici, quel charmant ſpectacle n'offre-t-elle pas à mes regards ! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille : par l'ordre & ſous la direction du premier de tous

ſes chefs, ſe levent de braves & d'invincibles Capitaines, revêtus des armes ſpirituelles, le bouclier de la foi en main, le caſque de la ſageſſe en tête. Quel appareil menaçant ! tremblez Démons, tremblez pour votre empire, j'en vois les deſtructeurs ; ces héros ſont ſûrs de vaincre. Quand on combat au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire ? Ce n'eſt pas ſeulement un Ange qui conduit ces redoutables guerriers, c'eſt l'Eſprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui ſoutient leurs bras, & qui dirige leurs coups. Ils comptent ſur votre aſſiſtance, ô mon Dieu : vous leur avez promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre leurs forces réunies, & que tous les jours vous ſeriez avec eux juſqu'à la conſommation des ſiecles. C'eſt vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois & le ſignal & le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas ſe promettre de l'épée du Seigneur ?

Sous la protection de ces Anges tutélaires, ne craignez rien ; peuple Maronite, petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choiſi entre mille, ne craignez rien. Un Légat Apoſtolique détaché de

la Chaire de S. Pierre vient à vous : quelle diſtinction ! Depuis pluſieurs ſiecles, il n'eſt point de peuple dans l'Orient qui puiſſe ſe vanter d'en avoir eu de pareille. Envoyé par le Souverain Paſteur de tous les Chrétiens, il vient ſe joindre à vos Paſteurs, & les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Treſſaillez donc de joie dans ce beau jour, & béniſſez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, Révérendiſſimes Peres en Dieu, ſecondez les intentions du Saint Pere, & comblez l'eſpérance de ce peuple fidele. Malgré votre zèle, il s'eſt gliſſé des abus, c'eſt à vous à les réformer. Vôtre vigilance les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me ſoit donc permis d'exciter l'une & d'animer l'autre; c'eſt tout mon deſſein. Soutenez ma foible voix, Eſprit ſaint : vous allez décider par la bouche de ces paſteurs; daignez leur parler par la mienne.

PREMIERE PARTIE.

Meſſeigneurs..... que la providence de notre Dieu eſt admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la ſociété, & ſur-tout de la ſociété

chrétienne : elle a voulu que les poſtes les plus élevés fuſſent les plus difficiles à remplir, & les plus délicats pour la conſcience ; elle a voulu que le plaiſir flatteur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Elevés ſur la tête des autres, vous en êtes, dit l'Apôtre ſaint Jacques, reſponſables au ſouverain Maître ; vous devez veiller ſur eux, comme devant un jour lui rendre compte de leurs ames. Placés ſur le chandelier de l'Egliſe, écoutez la belle leçon que vous fait Jérémie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie : Prophete, Paſteur des peuples, je t'ai établi non pas afin que tu jouiſſes dans un tranquille repos des honneurs & des diſtinctions attachées à ta dignité ; mais afin que tu déracines, que tu détruiſes, que tu diſſipes, que tu plantes, que tu édifies : *Ecce ego conſtitui te ut evellas, & deſtruas, & diſſipes, & ædifices, & plantes.* Voilà les devoirs inſéparables de ton glorieux miniſtere ; dans mes deſſeins, c'eſt moins un honneur qu'un fardeau. C'eſt à vous, ſentinelles de la maiſon d'Iraël, que s'adreſſe cette inſtruction.

Figurez-vous donc, Meſſeigneurs, que le ſouverain Pontife vous dit aujourd'hui

par la bouche de ſon Légat apoſtolique ce que diſoit autrefois l'Epouſe du Cantique des Cantiques : *Manè ſurgamus ad vineas, videamus ſi floruit vinea, ſi flores fructus parturiunt.* Levons-nous du matin, viſitons les vignes, voyons ſi la nôtre a fleuri, & ſi ſes fleurs promettent des fruits. Je ne crains point de le dire, la vigne dont parle ici la vigilante Epouſe des Cantiques, eſt la figure de cette partie du domaine de l'Egliſe confiée à vos ſoins & à votre gouvernement ; levez-vous donc, & voyez en quel état elle ſe trouve : *Surgamus ad vineas.*

Graces au Dieu immortel, & qu'il en ſoit à jamais béni, vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie & privilégiée ces déſaſtres affreux qui déſolent les autres vignes des Egliſes d'Orient ; le Seigneur juſqu'ici, par une bonté ſpéciale & une aſſiſtance particuliere, l'a préſervée de ces funeſtes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le Prophete appelle *ſingularis ferus, aper de ſylvâ*, l'infâme animal des bois, la cruelle bête de l'héréſie ; depuis bien des ſiecles ces monſtres en ſont bannis ; mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le ſol pourroit produire d'excellens raiſins, & qui faute de culture ne produiſent

que du verjus, des herbes venimeuſes qui peuvent empoiſonner les fruits, des ronces & des épines qui en empêchent l'accroiſſement & la fertilité, des terreins vuides où l'on pourroit ſemer le grain de la parole de Dieu & de l'inſtruction chrétienne; peut-être enfin y trouverez-vous, ſelon l'expreſſion de la même Epouſe, de petits renards qui, ſans y faire des ravages marqués, la détruiroient inſenſiblement, ſi vous ne preniez ſoin de les détruire eux-mêmes: *Capite nobis vulpes parvulas quæ domoliuntur vineas.* Vous m'entendez aſſez, ſans que je m'explique davantage.

Gardiens fideles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jettez avec moi un coup d'œil ſur la portion de votre héritage, & vous découvrirez aiſément les dégats que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien n'échappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la Religion & qu'anime l'ardeur du zèle.

Illuſtres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat & les beautés de votre Egliſe, j'y retrouve preſque tous les traits qui diſtinguoient, qui caractériſoient l'Egliſe naiſſante de Jeſus-Chriſt, lorſque dans le ſein du judaïſme & de la gentilité on la vit, par le plus ſurprenant

de tous les miracles, ſortir des mains d'un Dieu ſon auteur.

Je la comparerois volontiers, cette Egliſe, à la toiſon myſtérieuſe de Gédéon, ſur laquelle la roſée du Ciel tomboit en abondance, tandis que tout ce qui l'environnoit étoit deſſéché, dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerois volontiers à cette nation chérie du Ciel que le Seigneur prenoit plaiſir à conduire lui-même à travers les déſerts, les rochers, les montagnes; tandis que ſes fiers ennemis marchoient au milieu des plus épaiſſes ténébres, une colonne brillante & lumineuſe diſſipoit les horreurs de la nuit, & guidoit ſes pas. Vous ne déſavouerez pas ces comparaiſons; elles ne ſont ni haſardées, ni déplacées.

Elle forme une bergerie ſéparée dont les brebis, toujours dociles à la voix du ſouverain Paſteur, ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers, & qui, par leur docilité, ſe mettent à l'abri de la fureur des loups; diſons mieux, & parlons ſans figure, elle forme au milieu même de l'infidélité un peuple entier de véritables adorateurs, que reſpecte le ſouffle contagieux & empeſté du ſchiſme & de l'héréſie, & l'on peut dire de vous

ce que disoit le texte sacré des premiers Fideles, que vous persévérez unanimement, constamment dans la doctrine des Apôtres: *Erant perseverantes in doctrinâ Apostolorum.* Puissiez-vous, hélas, la conserver à jamais cette foi si pure, & de génération en génération la transmettre à vos neveux jusqu'à la consommation des siecles.

Non contens de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus saints de la Religion & du Christianisme: comme les premiers Fideles vous vous assemblez souvent dans les Temples du Dieu vivant; vous y offrez assiduement le tribut de vos prieres. Là, réunis ensemble, vous chantez en l'honneur du Très-haut des cantiques de louanges & d'actions de graces, & la fraction du pain sacré fait vos plus cheres délices. *Erant perdurantes in Templo in communicatione fractionis panis, & orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers Fideles, devant le Dieu de Majesté, vous ne paroissez que comme des ombres anéanties; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans tous les cœurs, & rend respectable à tout un Peuple infi-

dele la Religion ſainte que vous profeſſez : *Gratiam habentes, ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous, ni de diviſions, ni de démêlés, ni de diſſenſions; la diſcorde n'oſe y préſenter les ſombres lueurs de ſon funeſte flambeau. Vous n'êtes ni à Apollo ni à Cephas, vous êtes tous à Pierre, & par Pierre à Jeſus-Chriſt. La charité de l'Eſprit Saint qui vous unit, forme entre vous comme entre les premiers Fideles une union parfaite, un concert charmant, qui de cette prodigieuſe multitude de croyans, ſemble ne faire qu'un cœur & qu'une ame : *Multitudinis autem credentium erat cor unum & anima una.*

Que de vertus ! mais quelques taches légeres n'en terniroient-elles point l'éclat, & n'en obſcurciroient-elles point la ſplendeur ?

On ne voit point parmi vous d'inceſtueux comme à Corinthe ; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des Vierges chrétiennes d'habiter preſque au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette dangereuſe & permanente proximité, ou ne ſoit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne faſſe naître dans les ames

foibles des soupçons injurieux à l'honneur du Sanctuaire, & porter des jugemens, qui, pour être faux, ne sont pas téméraires ? On n'est pas toujours obligé de croire que la vertu d'Etienne ait passé dans tous les cœurs, & que chaque jour ce prodige se renouvelle. Vous êtes les Anges du Seigneur, il est vrai, mais souvenez-vous que S. Paul veut, que forcées par la nécessité de se trouver à nos assemblées, les femmes ne paroissent devant vous que voilées ; & n'oubliez jamais la belle réflexion de S. Jérôme. Le Sauveur du monde, dit ce Pere, permit pendant sa vie mortelle à la calomnie de porter sur lui & sur ses Disciples une dent sacrilége ; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du Sabbat, de manger avec les pécheurs & les Publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition & à la révolte: mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie, & dans une matiere si délicate, les soupçons même les plus légers & les plus mal fondés lui parurent si injurieux aux Disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la plus maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que

des hommes déjà conſacrés aux Autels, déjà honorés du Sacerdoce, des hommes qui plus encore que les Chrétiens ordinaires, doivent par leur état & leur caractere être élevés au deſſus de la chair & des ſens, & dont la pureté, pour répondre à la ſainteté de leur miniſtere, doit égaler, approcher du moins de celle des intelligences céleſtes, pouſſés par une vicieuſe cupidité, ſe chargeaſſent de chaînes qui les attachent à la terre, & ſe formaſſent peut-être plus d'une fois des liens que la Religion bénit toujours dans de ſimples laïques, parce que ces liens ſont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les Lévites de la Loi nouvelle. Accuſez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale; tolérer de pareils déſordres, c'eſt s'en rendre complices.

On ne voit point parmi vous d'Ananies & de Saphyres, qui mentent au Saint-Eſprit, après avoir employé la rapine dans l'holocauſte; on n'y voit point de fideles mal inſtruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Eſprit-Saint & les richeſſes ſpirituelles de la grace: mais fixer un prix à la matiere de deux auguſtes Sacremens, mais rendre pour de l'argent la liberté des fonctions Eccléſiaſ-

tiques; mais pour de l'argent délier les consciences, quelle simonie ! Est-ce donc là, grand Dieu, donner gratuitement, ce que gratuitement on a reçu, comme le conseille, ou plutôt, comme l'ordonne le grand Apôtre ? Non, sans doute : mais, selon la pensée de saint Bernard, un des plus grands Docteurs de l'Eglise d'Occident, c'est faire & des choses saintes, & des plus sacrés ministeres un trafic honteux & un commerce indigne. Quel détestable abus! Si vous n'ôtiez ce scandale du milieu d'Israël, vous en seriez responsables devant Dieu, vous qui présidez à cette assemblée & qui jugez la terre.

Vous êtes les peres des pauvres: mais les pauvres sont-ils toujours secourus ? On ne sçauroit vous faire les reproches foudroyans que faisoit autrefois le Seigneur par la bouche du Prophete Ezéchiel aux Pasteurs d'Israël : Malheur à vous, leur disoit-il, Pasteurs avides & intéressés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau, qui vous nourrissez de son lait, qui vous habillez de sa laine, & qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras. *Væ Pastoribus Israël qui pascebant semetipsos,*

lac comedebatis, & lanis operiebamini, & quod craſſum erat occidebatis, gregem autem meum non paſcebatis. Vous ne portâtes jamais & l'injuſtice & la cruauté juſqu'à ces crians excès : mais l'indigence ne paroît-elle jamais devan vous ſans être ſoulagée, & puis-je conclure votre éloge comme le Texte ſacré concluoit celui des premiers fideles ? Quoiqu'ils n'euſſent, y eſt-il dit, qu'une fortune aſſez bornée, cependant par des libéralités bien placées, ils trouverent l'heureux ſecret d'empêcher que les pauvres qui ſe joignoient à eux, ne fuſſent jamais dans l'indigence ; *Nec quiſquam inter illos egens erat.* Nourrir les pauvres, c'eſt un devoir indiſpenſable pour vous, Paſteurs de Jeſus-Chriſt. Ecoutez cette déciſion, elle eſt hardie, mais elle n'eſt pas de moi, elle eſt de ſaint Chryſoſtome, une des plus brillantes lumieres de l'Egliſe d'Orient : Ne pas leur donner la nourriture, c'eſt leur donner la mort : *Si non paviſti, occidiſti.* Ce n'eſt donc point votre généroſité que j'implore, je réclame uniquement les droits de l'humanité.

Vous chantez aſſidument dans les Temples les louanges du Très-Haut : mais ſont-elles par-tout chantées unifor-

mément; mais contre l'ancien uſage, n'y emploie-t-on pas en certains endroits une langue que votre Egliſe proſcrit de l'enceinte de ſes murs, comme peu convenable & à la majeſté de ſes cérémonies, & à la dignité de ſon ſacrifice?

Vous êtes les diſpenſateurs des ſaints myſteres: mais la manne ſacrée dont ſe nourriſſent les fideles, mais le pain des forts qui doit les ſoutenir dans le paſſage redoutable du temps à l'éternité, réſident-ils toujours dans l'arche du Tabernacle; & dans ce moment déciſif, privées de ce ſecours ſalutaire, n'avez-vous pas quelquefois le chagrin de voir périr les ames confiées aux ſoins de vos ſubalternes, ou plutôt de vos coopérateurs?

Vos levres doivent être les dépoſitaires de l'inſtruction; & l'important miniſtere de la parole qui fut le partage des Apôtres, doit être le partage de leurs ſucceſſeurs. C'eſt par la prédication que s'eſt établie la Religion; c'eſt par la prédication qu'elle ſe perpétue: mais la doctrine chrétienne eſt-elle par-tout enſeignée; mais la parole eſt-elle par-tout annoncée, & n'eſt-il pas à craindre qu'une jeuneſſe groſſiere & mal

inſtruite, ſans lumieres & ſans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connoît pas, ou ne blaſphême des vérités qu'elle ignore ?

Vous vous proſternez au pied des autels : mais les ornez-vous ? mais les embelliſſez-vous ? mais les enrichiſſez-vous de vos préſens ? mais les couronnez-vous de vos dons, & tandis que les Dieux de la terre habitent au milieu de la ſplendeur & de la magnificence, le Dieu du ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans les Egliſes ruinées, négligées, ſans ornemens, ſans décoration ? Et n'eſt-il pas à craindre que juſtement ſcandaliſée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir ſa ſource que dans l'eſprit d'un vil & ſordide intérêt, l'infidélité ne s'écrie : Où eſt donc, où habite donc le Dieu des Chrétiens ? *Ubi eſt Deus eorum ?*

Mais où m'emporte mon zele ? Arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes guides & mes maîtres. Il eſt inutile de préſenter le flambeau à des Prélats ſi éclairés. Votre vigilance paſtorale, Meſſeigneurs, ſuffira ſeule pour découvrir juſqu'aux plus légers abus ; & votre courage pour exterminer juſqu'aux plus invétérés : daignez me

ſupporter encore un moment, je tâcherai de ne point abuſer de votre patience.

Seconde Partie.

S'il s'eſt gliſſé quelques abus dans l'Egliſe des Maronites, cette Egliſe ſi pure & ſi belle; peuples voiſins, peuples jaloux, n'en triomphez pas, ne nous inſultez pas. Il n'eſt point d'aſtre dans la nature, quelque brillant qu'il paroiſſe à nos yeux, qui n'ait ſes taches; & l'aſtre du jour lui-même, le flambeau même du monde n'en eſt pas exempt; mais avec cette différence cependant que les taches du ſoleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains, au lieu que celles qui partent du relâchement & de la corruption des hommes, ne ſont pas ineffaçables. Rien n'eſt impoſſible à l'ardeur du zele, Meſſeigneurs; le ſouffle de l'eſprit du Dieu qui vous inſpire, peut aiſément purifier toutes les ſouillures; & animés d'un courage tout divin, il n'eſt point de monſtre que vous ne ſoyez en état de faire tomber & expirer ſous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes

que de combats. Vous êtes les Princes des peuples; vous êtes les héros de la Religion; raſſemblés autour du Dieu d'Abraham, c'eſt ſous ſes étendards que vous marchez; c'eſt par ſes ordres que vous combattez: ne craignez rien; la juſtice de la cauſe que vous défendez, eſt pour vous un gage infaillible & de ſa protection, & de la victoire.

Inſéparablement attachés à la chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette chaire de vérité ſera pour vous cette tour myſtérieuſe de David, où étoient ſuſpendus mille & mille boucliers, dont les braves d'Iſrael avoient coutume de s'armer pour leur défenſe; elle vous armera du glaive de la ſévérité contre le relâchement, & elle vous fournira des armes victorieuſes pour triompher. Juſqu'ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler ſa conſtance, & c'eſt un oracle ſorti de la bouche de la vérité même, que jamais elles ne prévaudront contre ſa fermeté: vos intérêts ſont communs avec les ſiens; vous vaincrez avec elle; vous vaincrez par elle.

L'entrepriſe eſt difficile, il eſt vrai, & à Dieu ne plaiſe que j'en diſſimule ici la difficulté: ce ſont des maux invétérés auxquels il faut remédier; ce ſont d'an-

ciennes plaies qu'il faut fermer. Ah! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le Médecin qui doit les panſer! Il faudra y appliquer le ſel & le vinaigre, mais ſçavoir ſagement en adoucir l'acrimonie; il faudra y porter le fer & le feu, mais ſçavoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher juſqu'au vif, mais ſçavoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni regles ni loix à vous preſcrire; votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumieres de guides, & l'Eſprit-Saint conduira votre main. C'eſt tout dire; ſuivez ſa direction & ſes impreſſions.

L'entrepriſe eſt difficile, mais jamais les difficultés n'effrayerent les grands cœurs. Les obſtacles multipliés ne ſervent au contraire qu'à piquer leur valeur, & qu'à obſtiner leur courage; ce ſont les dangers du combat qui rehauſſent le prix, qui relevent l'éclat de la victoire; & jamais les honneurs d'un triomphe glorieux ne furent juſtement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en étoit cependant quelqu'un parmi vous que fît chanceler ſa propre foibleſſe, ou qu'allarmât l'incertitude du ſuccès; pour l'encourager & ſoutenir

ſa valeur chancelante, je lui adreſſerois volontiers les belles paroles qu'adreſſoit autrefois ſaint Bernard à un Prélat timide, qui, par une puſillanimité peu ſéante à ſon caractere, ſe croyoit trop foible pour remplir ſes devoirs, & pour porter le fardeau que l'Egliſe lui avoit impoſé. Pardons, Meſſeigneurs, pardon ſi dans ce diſcours abrégé, je cite une ſeconde fois ce grand homme: ſon inflexible droiture, ſon auſtere probité, ſes talens ſupérieurs, ſa vertu reconnue, & ſa fermeté vraiment apoſtolique, l'avoient mis en poſſeſſion de parler en Docteur & en maître, aux maîtres & aux Docteurs de l'univers chrétien.

Que craignez-vous, lui diſoit-il, Dieu ne vous demande rien d'impoſſible. Dans le poſte que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guériſſiez les malades; il exige ſeulement que vous preniez ſoin de leur guériſon: il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroiſſement; il exige ſeulement que vous plantiez avec Paul, que vous arroſiez avec Apollon: abandonnez le reſte à ſa bonté toute-puiſſante, à ſa providence paternelle, & conjurez-le de rendre vos efforts utiles & vos travaux profitables. Eſt-il rien en cela qui ſoit

au-deſſus de vos forces? Voudriez-vous donc, ajoutoit-il, reſſembler à ce fils lâche & pareſſeux, dont parle l'Evangile : envoyé par ſon pere pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces & d'épines, loin de le défricher, il s'aſſit à terre, & il refuſa d'y travailler, parce qu'il déſeſpéra d'y réuſſir. Ne perdez point courage ; avec l'aide & le ſecours du Ciel, tout devient poſſible à un Miniſtre laborieux & zélé, & l'impoſſibilité prétendue naît ordinairement de notre nonchalence & de notre mauvaiſe volonté.

On peut plus qu'on ne penſe. Bien différens des objets que nous préſente la perſpective, il eſt certains monſtres que l'éloignement groſſit à nos yeux, & que la proximité appétiſſe. A l'entrée de la terre promiſe, Iſraël revenu de ſes premieres frayeurs & de ſes terreurs paniques, extermina facilement des Géans qu'il avoit cru invincibles.

Reprenons, Meſſeigneurs, reprenons, & ſuivons les idées guerrieres. Juge & chef de ſon peuple, Gédéon ſe vit autrefois environné de formidables ennemis : leur nombre, dit l'Ecriture, égaloit celui des grains de ſable qui bordent la mer. Les Amalécites, les Madianites,

&

& toutes les plus fieres & les plus belliqueuſes nations de l'Orient armées contre lui, avoient conjuré ſa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avoit renvoyés chez eux, parce qu'il les croyoit trop foibles pour ſoutenir le choc & la mêlée, il ne lui reſtoit pour toute défenſe que trois cens braves qui l'accompagnoient. N'étoit-il pas naturel qu'il appréhendât d'être accablé par la multitude? Oui; ſans doute: mais jamais ces indignes frayeurs ne trouverent entrée dans ſon cœur: il n'oublia pas que ſa petite armée étoit l'armée du Seigneur; & bientôt ſon Dieu lui donna un préſage aſſuré de la victoire.

Dans un ſonge myſtérieux, j'ai vu, dit un ſoldat, comme un pain d'orge cuit ſous la cendre, j'ai vu ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du Général, la parcourir, la renverſer, & porter par-tout le déſordre: *Viſus eſt mihi, quaſi ſubcinericius panis volvi, & in media caſtra deſcendere, & cùm perveniſſet ad tabernaculum, percurrit illud, atque ſubvertit.* A ce récit: ce pain d'orge, s'écria d'un air prophétique le dépoſitaire de la confidence, ce pain d'orge ne peut être autre choſe que

l'épée victorieuse de Gédéon: *Non est hoc aliud, nisi gladius Gedeonis.*

Animé par ce présage favorable, Gédéon fait sonner la charge. Il rassemble ses guerriers, & pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles. Enfans, ce glaive vous tracera le chemin du combat; suivez-moi, & faites seulement ce que vous me verrez faire: *Quod me videritis facere, facite.* Il est obéi: on marche, on court, on vole à l'ennemi; tout cede, tout plie, & les nations liguées prennent l'épouvante & la fuite. Appliquons ce trait d'histoire à mon sujet.

Le Gédéon des Chrétiens, le chef de l'Eglise, c'est le souverain Pontife; ce glaive victorieux qui répand par-tout la terreur, ce sont ces clefs de puissance & de force, que le Sauveur du monde a promises & accordées à saint Pierre & à ses successeurs; ces nations de l'Orient ennemies du peuple de Dieu, ce sont les infideles, les hérétiques, les schismatiques qui vous environnent, & qui, ligués ensemble, conspirent contre vous. Ces braves choisis, qui forment & composent la petite armée du Seigneur, c'est la nation Maronite; ce sont ces illustres Prélats assemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, Meſſeigneurs, le Gédéon de la Loi nouvelle vous dit par la bouche de ſon Ablégat : Je compte moins ſur votre nombre que ſur votre courage ; il s'agit de ſauver un troupeau qui eſt le vôtre & le mien ; nos intérêts ſont communs ; réuniſſons nos armes, & faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille & mille fois les puiſſances infernales ont ſenti la peſanteur de mon bras : qu'elles ſentent aujourd'hui la peſanteur du vôtre ; armez-vous comme moi de la foudre, & oſez la lancer ; rien ne ſçauroit tenir contre nos coups réunis. Frémiſſe l'eſprit d'intérêt, périſſe la ſimonie : depuis long-temps l'Occident a exterminé ces monſtres, banniſſons-les de l'Orient ; vous êtes mes collegues & mes confreres dans l'Epiſcopat, entrez dans mes juſtes deſſeins, ſecondez mon ardeur & mon zele. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre Egliſe ; effaçons les taches légeres qui la défigurent, rendons-lui ſon ancien luſtre & ſa premiere beauté. Que ce premier Concile national faſſe refleurir la diſcipline parmi

vous ; qu'il remette les loix Eccléſiaſtiques dans toute leur vigueur ; qu'à jamais il puiſſe ſervir à vos ſucceſſeurs d'exemple & de modele, & qu'à jamais ce beau jour ſoit marqué dans vos faſtes en caracteres ineffaçables.

Quelles tendres, quelles preſſantes invitations, Meſſeigneurs ? Cette aimable voix eſt la voix du Pere commun de tous les fideles : c'eſt la voix du Paſteur des Paſteurs ; pourriez-vous la méconnoître, & refuſer de la ſuivre ? Non, je juge mieux de votre docilité, & de la droiture de vos intentions. Vous futes, Eſprit-Saint, l'auteur d'un ſi beau projet, ſoyez-en le conſommateur ; deſcendez du ciel : venez achever, couronner notre ouvrage, & faites briller ſur cette auguſte aſſemblée un rayon de votre divine lumiere. Vous êtes par eſſence, par excellence, l'Eſprit de force & de vérité ; éclairez la vigilance de ces dignes Paſteurs, & fortifiez leur courage : que votre ſouffle ſalutaire purifie tout ce qu'il y a de ſouillé ; qu'il guériſſe tout ce ce qu'il y a de malade ; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Inſpirez ces Prélats dociles qui ſont vos organes, & mettez dans leurs bouches fidelles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la

gloire, au ſalut de la nation Maronite. *Ainſi ſoit-il.*

Après cette courte exhortation on acheva la Meſſe, & dès qu'elle fut finie on publia l'ouverture du Synode avec les cérémonies accoutumées. Ainſi ſe termina la premiere ſéance. On indiqua la ſeconde pour l'après dinée ; ce fut dans cette ſeconde ſéance qu'on commença à entrer en matiere. On lut la lettre du Pape ; elle fut écoutée avec reſpect, & l'on convint des abus qu'il falloit réformer : on y travailla les trois jours ſuivans dans ſix ſéances différentes, de trois heures chacune ; & le 3 Octobre ſur le ſoir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitieme & derniere par les acclamations ordinaires, & par de ſolemnelles actions de graces. On chargea M. Aſſemanni de faire rédiger & les actes & les réglemens du Concile, de les envoyer à Sa Sainteté ; & chaque Prélat ſe retira dans ſon Dioceſe. Nous ne ſerons exactement & ſurement inſtruits des arrangemens de ce Synode, que quand le ſouverain Pontife l'aura approuvé & fait publier. Rappellez-vous, mon Révérend Pere, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer preſ-

qu'au commencement de cette Lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, & qui paroiſſoient les plus crians & les plus révoltans ; l'un regardoit l'habitation des Religieuſes auprès de l'appartement de l'Evêque, & dans l'enceinte des Monaſteres d'hommes ; l'autre regardoit la diſtribution des ſaintes Huiles pour de l'argent : nous ſçavons ſurement que ces deux abus ſont entierement abolis ; nous ſçavons encore que depuis le Synode les Maronites d'Alep on ceſſé de chanter dans leurs Egliſes en Arabe, & qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'Office, & de dire toutes les prieres en Syriaque ; nous ne ſçavons rien de certain ſur le reſte.

On ne s'eſt pas contenté dans le Concile de travailler à la réformation des mœurs, & au rétabliſſement de la diſcipline ; on y a formé des projets, & fait des réglemens, qui, dans la ſuite, ſeront fort utiles pour l'inſtruction des fideles, & la propagation de la foi. En voici deux entr'autres, dont je me ſouviens. Chaque Evêque aura auprès de lui, pour les beſoins de ſon Diocèſe, un ou deux Miſſionnaires, Prêtres ou Religieux, capables de cet emploi ; ils ſeront

choiſis parmi les naturels du pays, & on les enverra étudier à Rome où ils ſeront élevés dans un Séminaire, & formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux & important miniſtere.

Dans les principales Paroiſſes de chaque Diocèſe, ſur-tout dans les bourgades, & dans les gros villages, on établira des Maîtres d'Ecoles, qui gagés ou par l'Evêque, ou par les habitans, ou par des perſonnes charitables, enſeigneront la jeuneſſe *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre eſt ſi fort du goût de M. le Cardinal Zondondari, que ſon Eminence a déja promis de fournir à la dépenſe & à l'entretien de quatre ou cinq de ces Maîtres; & nous ne doutons pas qu'en Europe bien des âmes généreuſes & zélées, n'imitent bientôt un ſi bel exemple.

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que je puis vous mander du fameux Synode national des Maronites. Ç'a été un grand événement pour ce pays, & la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la Religion. Ce récit vous fera ſentir que la vigilance Paſtorale de Notre Saint-Pere le Pape s'étend ſur l'orient comme ſur l'occident, & que les

brebis les plus éloignées des yeux du Pasteur universel, ne sont pas les moins dociles, & les moins fidelles. Je me recommande à vos Saints Sacrifices, & j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

Le Pere Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce Synode, & il mourut le 10 Décembre 1740, âgé de 65 ans. Je me persuade que le Public reconnoissant, après avoir lu avec plaisir le Sermon du Prédicateur du Concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du Missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formoit son caractere propre & particulier. On le vit toujours égal à lui-même; toujours gai, toujours tranquille, malgré l'embarras des affaires, & les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevoit tout le monde, lui gagnoit tous les cœurs; & si la foiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettoient hors d'état de se prêter aux besoins de ceux qui s'adressoient à lui, il assaisonnoit son refus de tant de marques de bonté, que ceux même à qui

il ſe refuſoit, ſe retiroient toujours contens. Cette aimable vertu lui avoit attiré la confiance non-ſeulement des particuliers, mais du corps des différentes nations & des Evêques.

Au reſte ſa douceur étoit une douceur éclairée, & la ſupériorité de ſes lumieres, & la ſageſſe de ſes conſeils lui avoient acquis une ſi grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'oſoit rien entreprendre de conſidérable ſans le conſulter, & que ſon ſentiment l'emportoit ordinairement ſur celui de tous les autres.

Pendant le cours de ſa derniere maladie, jamais on ne remarqua en lui aucun mouvement indélibéré de trouble ou d'impatience. Attaché ſur le lit de douleurs, il conſerva toujours une égalité d'ame admirable ; & la douce ſérénité qui ſe répandoit juſques ſur ſon viſage, édifioit tous ceux qui le viſitoient, & qui venoient lui demander ſa bénédiction & ſe recommander à ſes prieres. On l'entendoit ſouvent s'écrier : Ah ! le bon Maître, que le Dieu que nous ſervons ! Touché d'un ſi conſolant ſpectacle, chacun diſoit en ſortant : *C'eſt un Saint.*

Dès qu'il eut expiré, il ſe fit chez nous un ſi grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une

chambre, & de faire venir des Janiſſaires pour écarter la foule, & empêcher le déſordre. Son enterrement eut plus l'air d'un triomphe, que d'une pompe funèbre. Tout ce qu'il y a de plus diſtingué parmi les Catholiques, eſt venu nous faire des complimens de condoléance, & mêler ſes larmes aux nôtres : nous perdons plus que vous, nous diſoient-ils obligeamment ; c'eſt un frere que vous perdez, & nous perdons un pere.

Le Pere Fromage avoit le talent d'élever les ames juſqu'à la plus haute perfection, & nous reconnoiſſons, parmi cent autres, les diſciples qu'il a formés de ſa main. Sa mémoire ſera long-tems en bénédiction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages François, qu'il a traduits en Arabe. Il a établi des catéchiſmes publics dans les trois Egliſes d'Alep ; il a appris aux Prêtres Maronites à prêcher ; il a érigé deux Congrégations, qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, & il a contribué plus que perſonne à l'érection d'un Monaſtere, qui ſera à jamais un aſyle pour l'innocence & la piété. Chargé de tant de mérites, & de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il eſt allé en recevoir la récompenſe des mains du ſouverain Rémunérateur.

RELATION

D'une Miſſion faite dans les environs du Mont Liban.

MON RÉVÉREND PERE,

Il y a quelques années que j'envoyai en France une petite relation de ce qui m'étoit arrivé dans les Miſſions du Mont-Liban ; on en parut content, & l'on me pria d'en envoyer de temps en temps de ſemblables, pour la conſolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, & pour animer le zèle de ceux qui s'y ſentent appellés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adreſſer aujourd'hui. Je crois devoir cette ſatisfaction à des perſonnes que je reſpecte, & dont les prieres ſont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions Apoſtoliques, je joins un détail ſuccinct de ce que j'ai remarqué de ſingulier dans les différens pays que j'ai parcourus. Ce mêlange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous ſçavez, mon Révérend Pere, que tous les Lecteurs ne ſont pas

du même goût. Chacun a ſon attrait particulier; tel ſe ſent affecté par un objet, tel ſe ſent affecté par un autre. J'eſpere que dans cette relation, & la piété fervente, & l'innocente curioſité, trouveront également de quoi ſe ſatisfaire.

Dès que je ſçus l'Arabe de façon à pouvoir me faire entendre & le parler aiſément, on m'envoya faire une Miſſion au nord de nos montagnes; & c'eſt cette Miſſion dont j'ai déja rendu un compte exact. L'année derniere j'en ai fait une autre vers le midi, &, graces au Ciel, j'y ai eu à travailler & à ſouffrir. Je n'étois accompagné que d'un de nos Freres: il pouvoit partager mes peines & non pas mes travaux. Si j'avois eu un Prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondans. Nous avons été long-temps dans la fauſſe perſuaſion que ſur ces montagnes, qui paroiſſent déſertes, le zèle trouveroit à peine de quoi s'exercer; mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous ſommes bien revenus de ces idées, & nous avons appris par notre expérience, qu'un Prêtre ſeul ne ſçauroit ſuffire à tout ce qu'il y a à faire dans ces Miſſions. Ce n'eſt point la moiſſon qui manque dans ce champ du Pere de famille, ce

ſont uniquement les ouvriers; & le défaut de Miſſionnaires eſt l'unique obſtacle qui arrête les progrès de la Religion, & l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au Ciel, & nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs ſueurs à celle de J. C. & nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arroſées de ſes larmes & de ſon ſang.

On s'imagine quelquefois en Europe qu'il faut des lumieres ſupérieures & des connoiſſances extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On ſe trompe ſouvent: qu'on vienne ſe joindre à nous; qu'on apporte ſeulement & de l'ardeur pour le travail, & de la bonne volonté; c'en eſt aſſez; Dieu ſuppléera au reſte. Vous connoiſſez mes talens, mon Révérend Pere, ils ſont fort médiocres, & cependant le Seigneur a daigné ſe ſervir de moi, tout indigne que j'en ſuis, pour répandre le tréſor de ſes graces, & faire éclater ſa bonté ſur des vaſes qu'il a choiſis dans le ſouvenir de ſes plus tendres miſéricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacheroit-il pas à des talens ſupérieurs! Mais encore une fois, cette ſupériorité de

talens n'eſt point néceſſaire, ſur-tout dans ces Miſſions de campagne. Nous n'y trouvons ni des ſçavans orgueilleux qu'il faille confondre, ni des ſchiſmatiques entêtés qu'il faille convaincre & perſuader. Nous n'avons à inſtruire que de bonnes gens, ignorans & groſſiers à la vérité, mais dociles & même avides de la ſainte parole. La terre eſt bien préparée; elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables & laborieuſes qui veulent bien y jetter la ſemence. Pardonnez à mon zèle cette petite digreſſion; il eſt difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moiſſons en danger de périr faute de moiſſonneurs.

Je partis avec mon compagnon; & le terme de ma Miſſion devoit être Beſcomta, bourgade ſituée dans le voiſinage du pays des Druſes. Avant d'entrer dans aucun détail, je puis vous proteſter avec vérité, que dans cette ſeule excurſion, qui a duré deux mois, j'ai eu la conſolation de confeſſer plus de mille perſonnes, qui toutes, depuis long-tems, avoient beſoin, & un très-grand beſoin de confeſſion.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui ſe trouva ſur notre route.

Je fus écouté avec une attention qui me charma, & je crus lire dans les yeux de mes Auditeurs les vives impreſſions que je faiſois ſur leurs cœurs. J'en ſortis ſans confeſſer ; mon deſſein étoit à mon paſſage de préparer ſeulement les voies du Seigneur, de laiſſer au grain de la parole le tems de germer, & j'étois réſolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette maniere eſt la meilleure, quand elle eſt pratiquable. La méthode de ceux, qui, en arrivant dans une Miſſion, confeſſent indifféremment tout ce qui ſe préſente, me paroît ſujette à bien des inconvéniens, & ſouvent la précipitation gâte l'ouvrage.

Je ne me trompois pas quand je m'imaginois qu'on avoit été touché de mes Sermons : j'en eus quatre heures après une preuve bien conſolante & bien ſenſible. A une petite lieue de cette bourgade, je rencontrai un de mes Auditeurs ſur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle eſt bâti un Couvent de Religieuſes de Saint-Antoine. Il crut que j'allois encore prêcher dans ce Monaſtere ; étonné, plutôt je penſe, de mes travaux, que touché de la véhémence de mes diſcours, il leva les yeux au Ciel, & s'écria d'un air pénétré : Ah ! Seigneur,

ſi nous avions dans notre pays deux ou trois Miſſionnaires comme celui-là, nous ſerions tous des Saints. Ce bon homme marquoit aſſez par-là, ce que la parole de Dieu avoit opéré dans ſon cœur, & la connoiſſance qu'il avoit du beſoin où nous ſommes de bons ouvriers, pour travailler avec ſuccès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudiſſemens, que la naïveté rendoit eſtimables, me flatterent moins qu'ils ne m'encouragerent, & je ne ſongeai plus qu'à me rendre digne des ſuccès dont le Ciel ſembloit vouloir couronner ma Miſſion.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre, dont je découvris dans la ſuite le myſtere, & où je vis briller un de ces traits ſinguliers de la Providence de notre Dieu ſur ces élus. Je trouvai ſur mon chemin un pere de famille, qui, me reconnoiſſant pour le Miſſionnaire de ce canton, m'aborda reſpectueuſement, & me pria, les larmes aux yeux, de vouloir bien me tranſporter dans ſon habitation, & de venir le confeſſer lui & toute ſa maiſon, qui étoit fort nombreuſe; je fus attendri & tenté de lui accorder ſur le champ ſa demande. Mon cher Pere, me dit-il, depuis long-temps nous ſouhaitons avec

ardeur de voir un Miſſionnaire, & j'ai un preſſentiment que vous nous viſiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, ſur la route de Beſcomta, & ſerai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en paſſant chez vous ? Il m'avoua ingénument que le détour ſeroit long, & qu'il habitoit dans des montagnes perdues & preſqu'entiérement ſéparées du commerce du reſte des humains. Le devoir l'emporta ſur la tendreſſe ; mais en refuſant de me rendre à ſes empreſſemens, je tâchai de le conſoler de mon mieux. Je lui fis même eſpérer que peut-être dans un autre temps je pourrois aller à lui. Il me baiſa la main, & me dit en ſe retirant : Vous y viendrez, plutôt que vous ne penſez ; nous prierons tant le bon Dieu, qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui ; il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la ſincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin ſans faire beaucoup d'attention à ces dernieres paroles. J'entrai dans le village, où je fis les mêmes fonctions, & où je ſuivis la même méthode que j'avois ſuivie dans la bourgade dont j'ai parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes diſpoſitions, & je puis dire avec vérité que Dieu

donna à mes travaux les mêmes succès.

Je me remis en route ; je parcourus divers villages qui se trouverent sur mon passage, & ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne songeois qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, & comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déserts, monter de montagnes en montagnes, passer par plusieurs abymes, côtoyer des précipices, & pour comble d'infortune, nous fûmes surpris d'une assez grosse pluie, au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors sur un rocher, où nous courions risque d'être dévorés par les tygres & par les ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger, il falloit chercher une retraite ; nous en découvrîmes une au clair de la lune. C'étoit une étable mal couverte, où il pleuvoit presque par-tout. La ressemblance de cette étable avec la crêche de Jesus-Christ nous fournit de consolantes réflexions, & nous en rendit les incommodités plus supportables.

Le lendemain à la pointe du jour, nous apperçûmes un Couvent qui couronnoit la tête d'une haute montagne,

que nous voyions d'aſſez loin. Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers ce Monaſtere: c'étoit le ſeul lieu habité qui ſe préſentât à nos regards. Pour y arriver, il falloit percer au haſard des buiſſons & des broſſailles, ſans aucun chemin frayé; nous nous y déterminâmes, & après bien des peines & des fatigues, nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En ſortant de cette petite forêt d'épines & d'arbriſſeaux, nous nous trouvâmes aſſez près d'une groſſe métairie qui étoit iſolée au milieu d'un déſert affreux; nous nous y préſentâmes: mais quel fut notre étonnement, lorſque nous reconnûmes dans le maître de la maiſon celui-là même qui, quelques jours auparavant, nous avoit fait tant d'inſtances pour nous engager à venir exercer chez lui nos miniſteres: il ne parut pas moins ſurpris que moi; tranſporté de joie, il me reçut comme un Ange deſcendu du Ciel pour le ſauver lui & toute ſa famille. Dès qu'il me vit il ſe proſterna à mes pieds. Je le relevai & l'embraſſai.

Que penſez-vous de cette aventure, mon Révérend Pere? le haſard ſeul y auroit-il part? je ne ſçaurois me le per-

ſuader. Pour moi je vous avoue bonnement qu'en rapprochant & ce qui m'avoit été dit, & ce que je voyois de mes yeux, cet événement me parut avoir quelque choſe d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, & je ne pûs m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu, qui, malgré mes refus obſtinés, m'avoit conduit comme par la main chez ces pauvres gens, à qui mon ſecours étoit ſi néceſſaire. Peut-être me taxera-t-on de ſimplicité, & m'accuſera-t-on de vouloir trouver par-tout du ſurnaturel. Je ne ſuis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois auſſi qu'il y auroit de l'obſtination & même de l'incrédulité à ne pas reconnoître certaines opérations ſurnaturelles, ſur-tout quand elles ſont marquées à des traits qui ſaiſiſſent & qui frappent tout eſprit raiſonnable.

Quoi qu'il en ſoit, mon hôte ne ſongea qu'à profiter de la grace que Dieu lui faiſoit, & du ſecours inattendu que lui préſentoit la Providence. Il raſſembla tout ſon monde ; il fit rappeller tous ceux qui étoient diſperſés à la campagne ; il ordonna d'interrompre tous les travaux, & les jours que je paſſai chez lui furent uniquement conſacrés

aux exercices de la Religion & de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, & fût occupé tout entier au ſoin de mettre ordre aux affaires de ſa conſcience. Mon arrivée leur fit verſer à tous des larmes de joie; mais bientôt elles ſe changerent en larmes que leur arrachoit ou la vivacité de la contrition, ou la tendreſſe de la dévotion. Là je crus devoir changer de ſyſtême; & comme je prévis bien que de long-tems je ne pourrois revoir ces Chrétiens, je prêchai & je confeſſai. Je n'avois point à craindre de bruſquer les choſes; la moiſſon étoit mûre, & l'eſpérance que le maître leur avoit donnée de voir bientôt un Miſſionnaire, les avoit engagés à rentrer ſérieuſement en eux-mêmes, & à ſe diſpoſer à la participation des Sacremens. Tous ſe confeſſerent & communierent. Dépoſitaire de leurs ſentimens, témoin de l'édification réciproque qu'ils ſe donnoient mutuellement, je m'écriois au fond de mon cœur : Béni ſoit à jamais le Pere des miſéricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la roſée du ciel ſur ces climats abandonnés. Que nos Catholiques d'Europe ne font-ils un auſſi bon uſage de ces ſecours, qu'ils ont chaque jour entre les mains!

Je ne vous dirai rien de la maniere dont on me traita pendant mon ſéjour: je n'eus pas à m'en plaindre, mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me faiſoit, des reſpects qu'on me rendoit, & des ſoins exceſſifs que me prodiguoit une pauvreté généreuſe. Avant de nous ſéparer, tous ſe mirent à genoux, & me demanderent ma derniere bénédiction. Je la leur donnai, & dans le moment, aux larmes qui recommencerent à couler, ſe joignirent les ſoupirs & les ſanglots. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, & je vous avoue que pour m'épargner l'embarras de cette touchante ſcene, ſi j'avois connu les chemins, je me ſerois dérobé ſans dire adieu à perſonne. Mais j'avois beſoin de guide dans ces routes détournées: tous s'offrirent à m'en ſervir, & je ne courois aucun riſque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je ne permis qu'au maître & à un de ſes domeſtiques de me faire compagnie. Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tariſſoient point ſur ſes louanges, & leur tendre reconnoiſſance ſe répandoit continuellement en actions de graces. Je les exhortai à profiter des moyens de ſalut que leur avoit ménagé une myſté-

rieuſe Providence. Mon chere Pere, me dirent-ils, nous ſerions les plus malheureux de tous les hommes ſi nous n'en profitions pas. C'eſt Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous; nous l'en bénirons à jamais, & à jamais nous chanterons ſes miſéricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vue de Beſcomta: ce fut là que je pris congé d'eux, & les renvoyai.

Beſcomta eſt une aſſez groſſe Bourgade, dont les habitans ſont partie Catholiques-Maronites, partie Catholiques du Rit Grec. Selon le conſeil du grand Apôtre, je me crus d'abord redevable aux domeſtiques de la Foi, & je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, & je ne les confeſſai que quand je m'apperçus que les conſciences étoient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode; & le fruit ſurpaſſa mon attente. Je ne me preſcrivis aucuns arrangemens particuliers, ſinon pour l'ordre des matieres. Je mélai toujours l'inſtructif & le pathétique, & je faiſois alternativement une Conférence & un ſermon. L'éclat que firent les exercices de la Miſſion chez les Maronites, piqua la curioſité des Grecs, & ils voulurent entendre le Miſſionnaire à leur

tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs Chefs, & m'envoyerent inviter à prêcher chez eux. J'y allai : ils avoient fait cette démarche ſans la permiſſion de leur Archevêque. Quand j'arrivai, le Prélat étoit à l'Égliſe, où il officioit. On m'annonça à lui : il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher ; cependant il ne voulut pas s'y oppoſer. Je me préparai donc à donner à ſon peuple la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit. J'étois embarraſſé ſur le choix du ſujet que je devois traiter. Je voulois un ſujet utile, & qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirerent d'embarras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnoit de grands abus dans l'adminiſtration du Sacrement de pénitence ; que les pénitens s'accuſoient tous enſemble de quelques péchés légers, & que le Miniſtre leur donnoit une abſolution générale ; que cette coutume accommodoit également & les Pénitens & les Confeſſeurs ; les Pénitens, parce qu'elle leur épargnoit la honte de déclarer certaines fautes honteuſes & grieves ; les Confeſſeurs, parce qu'elle leur épargnoit la peine d'entendre des Confeſſions entieres & ſéparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus ſi dangereux & ſi univerſel. Je ne l'attaquai

l'attaquai pas de front ; j'aurois appréhendé de révolter des eſprits déja aſſez prévenus contre les pratiques du rit Latin; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon Sermon, qui n'étoit proprement qu'une inſtruction, les qualités néceſſaires à une bonne confeſſion ; & j'inſiſtai particuliérement ſur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le Curé étoit au milieu de l'Auditoire. Je fus bien étonné de voir les applaudiſſemens qu'il me donnoit. Non content de m'applaudir, il parloit quelquefois auſſi haut que moi, & diſoit à ſes Paroiſſiens aſſemblés : *Hhadq*, ou *Hedq ;* c'eſt-à-dire, cela eſt vrai, nous le croyons. A l'exemple du Paſteur ſur qui tout le troupeau avoit les yeux fixés, on parut goûter tout ce que je diſois : mais en fut-on touché. Je ne ſçaurois vous l'aſſurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton ſont tous fort grands Comédiens, & il n'eſt pas aiſé de démêler s'ils reſſentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étoient pour moi, & je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le Sermon, la plupart ne daignoient pas me regarder, & lorſque j'eus prêché, les plus conſidérables d'entr'eux ſortirent de l'Egliſe &

vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étois assez disposé, parce que je croyois pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance ; mais mes chers Maronites chez qui je logeois, ne voulurent jamais le souffrir ; & je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours & d'appareil, & j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les environs de Bescomta sont souvent infectés de Sauterelles ; il est des années où il en vient des légions entieres qui ravagent tout, & rien n'échape à la voracité de ces Insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivieres du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : je ne conçois pas, leur disois-je, comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premieres Sauterelles qui se présentent sur la rive, se rapprochent & se serrent les unes contre les autres, & formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau ; de leurs corps elles font une espece de pont, sur

lequel, celles qui les ſuivent paſſent à l'autre bord, & y vont porter la déſolation. Ce trait me parut ſingulier; j'avois peine à le croire, mais il me fut atteſté par pluſieurs témoins oculaires, qui n'avoient aucun intérêt à m'en impoſer.

Le Curé m'ajouta que dans ſes terres il avoit vû ſur la pointe d'une montagne un ſerpent d'une groſſeur extraordinaire, qui attendoit les ſauterelles au paſſage, & qui mangeoit toutes celles qui s'approchoient de lui; qu'il en entra une quantité prodigieuſe dans ſa gueule béante, mais qu'auſſi-tôt que ces ſauterelles, qu'il avaloit toutes vivantes eurent pénétré dans ſes entrailles, elles le dévorent à ſon tour, & le rongerent de façon, que bientôt il n'en reſta plus que les épines & les arêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paroiſſe, n'eſt pas deſtitué de toute vraiſemblance.

Je comptois terminer là mes courſes Apoſtoliques, & je ſongeois à revenir promptement ſur mes pas par la même route, pour pouvoir recueillir ce que j'avois ſemé en paſſant; mais je ne pus me refuſer aux empreſſemens des habitans de Metain, j'y trouvai 200 Chrétiens Maronites, à qui j'annonçai les

vérités du ſalut, & à qui j'adminiſtrai les Sacremens de Pénitence & de l'Euchariſtie. J'admirai l'innocence de mœurs qui régnoit parmi ces Catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs qui ſont en plus grand nombre qu'eux dans cette Bourgade, & il ſemble que l'infidélité qui les environne, ne ſerve qu'à entretenir & leur fermeté dans la pureté de la foi, & leur ferveur dans les pratiques du Chriſtianiſme.

Le Curé m'édifia plus encore que les Paroiſſiens. C'eſt un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante: il ne manque à rien de ce qu'il doit à ſon troupeau; ſa vigilance ſe ſoutient, & il porte avec allégreſſe tout le poids du miniſtere. Il eſt cependant d'un âge fort avancé, & tous m'ont aſſuré qu'il a plus de cent dix ans. Ce bon vieillard me raconta avec un air ſimple & naïf, une choſe ſurprenante, qui lui étoit arrivée il y a quelques mois, & qu'il regarde avec raiſon, comme une eſpece de miracle, du moins comme une marque viſible de la protection de Dieu ſur lui.

L'Eté paſſé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes & preſque continuelles. Un ſoir qu'elles redoublerent extraor-

dinairement, je me couchai à terre ſur ma natte, à la façon du pays, & ſelon ma coutume, je m'endormis tranquillement. La fontaine que vous voyez derriere ma maiſon s'enfla tout-à-coup; les eaux percerent la muraille en pluſieurs endroits, & ſe firent plus d'un paſſage. Comme l'appartement eſt au rez-de-chauſſée, bientôt toute la ſalle fut inondée. Mon Neveu & ma Niece qui avoient leurs lits ſéparés, & qui étoient couchés à terre comme moi, ſe ſentant pénétrés des eaux qui les environnoient de toutes parts, ſe leverent promptement pour remédier à ce déſordre, dont ils ignoroient la cauſe; ils approcherent de mon lit, pour ſçavoir ſi les eaux ne m'avoient ni gagné, ni étouffé. Quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'à la lueur de la lampe qui étoit encore allumée, ils s'apperçurent que l'innondation m'avoit reſpecté, & que les eaux qui environnoient mon lit de tous côtés, avoient formé une eſpece de rempart. Elles demeuroient comme ſuſpendues & croiſſoient ſans ſe répandre; ils me réveillerent, & j'échappai à ce petit déluge: les voilà préſens, ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je

me rappellai le prodige que Dieu avoit autrefois opéré en faveur d'Iſraël, au paſſage de la mer rouge. Mon premier ſoin fut de remercier le Seigneur de cette grace ſinguliere, & de chanter en ſon honneur comme les Iſraëlites, des Cantiques de bénédictions & d'actions de graces. En vérité, mon Révérend Pere, pourſuivit-il, avec un air touché & pénétré, en vérité il faut que Dieu ſoit bien bon, pour prodiguer ſa protection & ſes merveilles à un pécheur comme moi, & à un homme décrépit qui eſt preſque hors d'état de rien faire déſormais pour ſon ſervice & pour ſa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux ſentimens de ce reſpectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux, il ſe pourroit bien faire que les tendres allarmes du Neveu & de la Niece, pour la vie d'un Oncle qui leur eſt cher, & la frayeur du bon Curé aient un peu groſſi les objets; mais la maniere affectueuſe dont il s'exprimoit, ne ſçauroit être une marque équivoque de ſa foi & de ſa reconnoiſſance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce Prêtre Maronite; ces exemples ne ſont pas

rares dans ce pays. J'y en ai vû de plus âgés que lui : j'ai parlé à un Frere Religieux de S. Antoine, qui avoit près de ſix-vingts ans. Quoique ſelon la coutume des moines d'Orient, il n'eut jamais mangé de viande depuis qu'il étoit entré dans le Monaſtere ; il ſe portoit encore aſſez bien ; cent ans d'abſtinence ne l'avoient preſque point affoibli ; & à en juger par ſon viſage & par ſa démarche, on ne lui auroit pas donné plus de 70 ans. J'en ai vu un autre plus de vingt fois ; il eſt à peu près de même âge, & encore plus vigoureux. Il m'a pluſieurs fois aſſuré qu'il lui renaiſſoit des dents à la place de celles qui lui avoient été arrachées il y a 5 ou 6 mois ; & à une ſurdité près, il ne ſe reſſent preſque point des incommodités de la vieilleſſe. Comparez cela à ce que nous admirons en France. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton, c'eſt qu'ils ſont plus robuſtes que nous, & vivent pour l'ordinaire plus long-temps qu'on ne vit en Europe. Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils ſont moins délicats que nous. La maniere dure dont ils ſont élevés dès l'enfance, & la miſere qui les accompagne dans tous les âges, leur ôte

preſque tout ſentiment de douleur.

Métain m'approchoit du pays des Druſes, & comme j'avois déja franchi les bornes de ma premiere deſtination, je ne voulus pas laiſſer ſans quelques ſecours paſſagers des villages circonvoiſins, qui depuis long-temps ſe trouvoient abandonnés & ſans Paſteurs. L'état pitoyable où étoit la Religion dans ces Bourgades, me perça le cœur, & me rendit preſque inſenſible aux tranſports de joie que témoignerent les habitans à la vue d'un Miſſionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voiſinage des Infideles expoſe les pauvres Chrétiens à la contagion, & je fus ſi touché de leur ſituation, que j'aurois volontiers conſacré à leur inſtruction le reſte de mes jours, ſi l'obéiſſance l'avoit permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excurſion, pour les prémunir contre la ſéduction qu'ils ont à craindre des Druſes leurs voiſins, ou plutôt leurs maîtres; car ils ſont preſque tous Fermiers de ces demi-Turcs, & ils en dépendent abſolument. J'eus la conſolation de retrancher certains déſordres, & d'abolir certains abus qu'y avoit introduit le commerce avec les Infideles. Les Révérends Peres Capucins ont autrefois pénétré avant nous dans

ces quartiers ; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, & ils l'ont fait avec un ſuccès égal à leur zele.

Les Druſes ſont une nation, dont l'origine & la Religion ſont aſſez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'inſtruire exactement de l'une & de l'autre ; & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous faſſe part de mes découvertes. Je puis compter ſur les éclairciſſemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris ſur les lieux, ſe trouve conforme à ce que m'avoit raconté Monſeigneur le Patriarche des Maronites, dans un entretien que nous avions eu enſemble ſur ce ſujet. Une Colonie Françoiſe, établie depuis pluſieurs ſiecles en Aſie, m'a paru devoir piquer la curioſité d'un François. Il eſt naturel de s'intéreſſer particuliérement à ce qui regarde ſes compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a pluſieurs ſiecles que les Chrétiens Francs vinrent dans la Paleſtine avec une armée formidable ; tout plia ſous les efforts de leurs armes victorieuſes, & bientôt Jéruſalem devint leur conquête. Ils y établirent un Roi de leur Nation. Les Sarraſins chaſſés revinrent à la charge ; mais ce Prince belliqueux

& ſes ſucceſſeurs ſoutinrent pendant bien des années les aſſauts qu'on leur livra, & les repouſſerent. Cependant le nouvel Etat qu'on avoit formé s'affoibliſſoit inſenſiblement, & comme les Francs occupés des guerres qu'ils ſe faiſoient les uns les autres, négligerent d'envoyer des ſecours dans la Terre-Sainte ; elle redevint ſous la domination de ſes anciens maîtres. Les affaires des Chrétiens en Orient ſe trouverent ainſi délabrées ; les chefs ne ſongerent qu'à repaſſer en Europe, & à y conduire le peu de troupes qui leur reſtoient. Dans cette retraite forcée, un Seigneur de la Maiſon de Dreux, faiſoit l'arriere garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légeres des ennemis, il ne put ſuivre les autres. Abandonné de ſes Compatriotes, il ſentit bien que tôt ou tard il ſeroit accablé par le nombre. Pour ſe dérober à la fureur des Infideles, qui ne faiſoient aucun quartier, il ſe retira ſur des montagnes. Les ennemis s'attacherent à pourſuivre le gros de l'armée, & perdirent inſenſiblement de vue cette petite troupe fugitive, que la ſituation des lieux ne permettoit guere d'attaquer q 'avec beaucoup de déſavantage, Les Chrétiens ſe fortifierent dans

ces déſerts ; ils ſe marierent à des filles des Bourgades voiſines. Ainſi vit-on naître au milieu de l'Infidélité un peuple nouveau, d'adorateurs fideles ; & du nom de Dreux que portoit leur Commandant, s'eſt formé par corruption le nom de *Druſes*, qui leur eſt reſté.

Les Sarrazins auroient mépriſé cette poignée de gens reſſerrés dans les gorges de montagnes, mais ces implacables ennemis du nom Chrétien, voyant qu'ils abjuraſſent la Religion ; & ... is que les fugitifs la conſerveroient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre, que tant de ſang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencerent leurs pourſuites, & perſuadés que la Religion s'entretient par les Miniſtres ; les Prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement, & qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les Paſteurs, & le troupeau ſans conducteur, ne fut pas long-temps ſans s'égarer. On ceſſa de prêcher la Religion, & bientôt on commença à l'ignorer ; on en oublia les principes, & bientôt les pratiques en furent négligées : la Foi affoiblie leur devint moins chere, & ils la ſacrifierent vo-

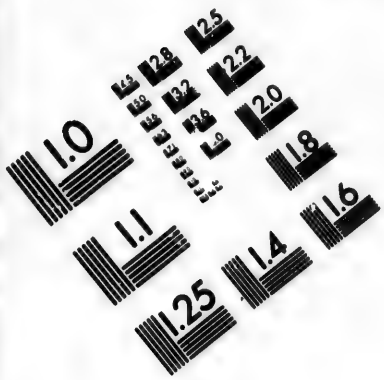
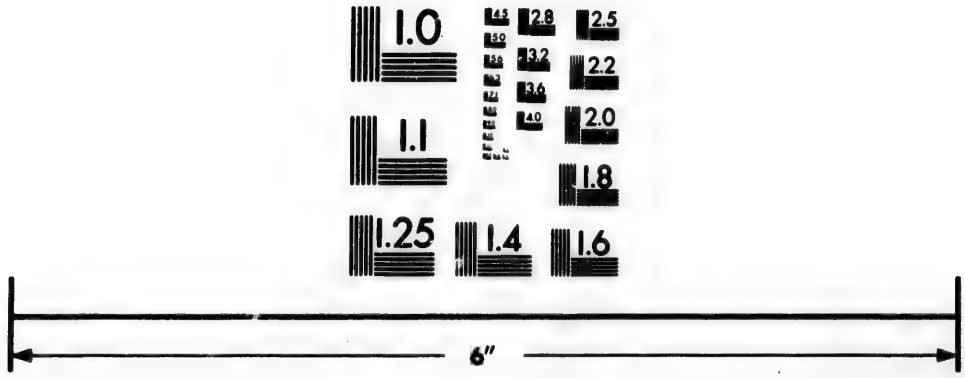
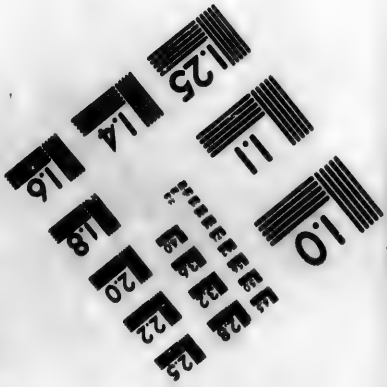


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

lontiers pour ſauver leur vie. Ce fut alors qu'ils ceſſerent d'être Chrétiens, ſans cependant devenir tout-à-fait Turcs; & entre eux & les Mahométans, toujours il y a eu, & il y a encore aujourd'hui une différence eſſentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet; ils rejettent les principaux points de ſa Loi; ils n'admettent point la pluralité des femmes; ils ne reçoivent point le grand Ramadan ou le Carême des Turcs; ils boivent du vin; ils liſent l'Evangile avec un reſpect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *Vkkal*, c'eſt-à-dire, les Spirituels, qui font profeſſion d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; & l'on peut dire que malgré l'oppreſſion où les retiennent leurs durs & orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'ame Chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou ſix fois à un des Chefs des plus diſtingués de cette Nation. Il y eſt extrêmement reſpecté, & on le regarde comme un Seigneur de la premiere qualité. Il eſt bien fait; il a un extérieur fort prévenant, le viſage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manieres populaires; & il aime fort les François. Il me fit mille politeſſes, & j'oubliois preſque en ce moment, que j'étois au

milieu de la Barbarie. Il ſe dit de la maiſon de Guiſe. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire, le *Duc Cavalier*. Il eſt parent du Prince le plus conſidérable qui gouverne ſur ces montagnes, & à qui obéiſſent les Chrétiens & les Druſes. Ce Prince ſe dit de la maiſon des Ducs de Florence; il veut dire apparemment de la maiſon de quelques-uns des Seigneurs qui, au onzieme ſiécle, avoient la principale autorité dans la Toſcane. Les Turcs, à qui ſa puiſſance bornée ne porte aucun ombrage, le laiſſent régner aſſez en repos, moyennant les deux tiers de ſon revenu, qu'il eſt obligé de donner tous les ans au Bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ni même de le voir. J'en avois cependant bien envie, & j'avois deſſein, dans cette courſe apoſtolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui préſenter mes reſpects; mais jamais je ne pus arriver juſqu'à la bourgade où il tient ſa petite Cour.

Je viſitai preſque tous les autres villages où il y avoit des Chrétiens, & je me rendis à Choüifat, qui eſt aſſez près de Baruth. On voit dans ce village pluſieurs grands mauſolées, tous de même ſtructure, & d'une ſeule pierre creuſée,

& couverte d'une autre pierre assez bien travaillée : ils étoient tous vuides, & les Chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres & des médailles.

Assez près de là paroissent les restes d'un Château, qui a dû être autrefois extrêmement fort : mais ce n'est plus maintenant qu'un amas de pierres entassées les unes sur les autres, & toutes d'une épaisseur & d'une longueur surprenante. Elles avoient été taillées au bas de la montagne, dans un rocher dur ; & cependant il semble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre grasse. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, & chacune étoit de 18 à 20 pieds de haut, & de 5 ou 6 pieds de diametre. J'examinai curieusement cet ouvrage, & je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de si surprenant. Je répondis que je ne concev pas avec quelle machine on avoit trouvé le secret de transporter sur la pointe d'une montagne si escarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrein plat & uni. Cette réponse ferma la bouche à ceux

qui m'avoient fait la queſtion, mais je n'en fus pas plus inſtruit. Au reſte, ſur ces montagnes, on voit aſſez ſouvent dans les anciens bâtimens de ces ſortes de pierres d'une groſſeur énorme. Elles ont quelquefois près de vingt pieds de longueur, & autant de largeur : elles ſont ſi polies & ſi bien unies les unes aux autres, que la liaiſon en eſt preſque imperceptible. De Choüifat, nous deſcendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos Miſſions. Il étoit temps : nous étions épuiſés de forces, & ſi le courage n'eût ſoutenu la nature, nous euſſions ſuccombé. Les chaleurs commençoient à ſe faire ſentir : nous avions couru tout le Carême ſur les montagnes, où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas conſiſtoit pour l'ordinaire en un peu de pain & de bled bouilli ; quelquefois un peu de lentilles : c'étoit le régal des grands jours. La chere ne fut pas plus délicieuſe après Pâques : la viande & le vin ſont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous couchions à terre ſur un ſimple tapis de poil de chevre. Malgré ces incommodités, je prêchois deux ou trois fois le jour, & je confeſſois juſqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues; mais la Providence nous réſervoit encore une petite épreuve qui devoit couronner notre patience. En ſortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes je ne ſçai comment, dans un chemin étroit & peu frayé, qui ſembloit devoir nous y conduire. Nous nous trompions; il ne nous conduiſit que juſqu'à un petit ruiſſeau, au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques ſentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions ſur le point de nous égarer. Nous ne pouvions nous réſoudre à revenir ſur nos pas, & nous aimâmes mieux marcher au haſard au milieu des rochers & des buiſſons. La montagne où nous étions alors étoit ſi eſcarpée, & les brouſſailles dont elle étoit couverte ſi épaiſſes, que nous courions riſque d'être obligés d'y paſſer la nuit. En grimpant, nous nous attachions aux pierres, qui quelquefois ſe détachoient & nous entraînoient avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buiſſon & à gagner le haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arriere & de deſcendre quelques pas pour aller chercher

une partie de nos habits & les ornemens d'Autel qui s'étoient accrochés aux épines à travers deſquelles nous avions paſſé. Nous fîmes ce manége pendant pluſieurs heures ; mais après avoir bien roulé, bien rétrogradé, Dieu bénit nos efforts : nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit, & là nous reprîmes un chemin qui nous conduiſit droit au village que nous cherchions. Les Chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité ; ils s'empreſſerent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hoſpitalité ; & le récit que le bon frere leur fit de nos aventures, les engagea à redoubler leurs attentions & leurs ſoins. Nous répondîmes à l'excès de leur généroſité par l'ardeur de notre zele, & nous fîmes pour ces hôtes charitables, tout ce qu'ils pouvoient exiger de notre miniſtere & attendre de notre reconnoiſſance. Comme le nombre de ces Chrétiens étoient fort petit, notre ſéjour ne fut pas long. Nous regagnâmes Beſcomta ; & ſans nous y arrêter, nous marchâmes vers ces premiers villages, où je vous ai dit que je m'étois contenté d'annoncer la parole de Dieu ſans y confeſſer.

J'y trouvai les eſprits & les cœurs

dans des dispositions admirables. Les semences de pénitence que j'y avois jettées en passant, avoient germé & fructifié au centuple. Les impressions subsistoient dans toute leur vivacité. Je recueillis aisément & promptement une moisson si belle & si mûre; & comblé des bénédictions que le ciel avoit répandues sur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avois laissé deux esclaves qui s'y étoient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à la foi, & ils avoient fait profession du Mahométisme, tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faisant passer dans un pays catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le sein de l'Eglise, & de professer librement leur ancienne religion. Ils se disoient tous deux Polonois, mais le nom de Chrétien qu'ils avoient porté, suffisoit seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut & à leur délivrance; & à mon retour, j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jetta sur ces pauvres misérables un regard de compassion; il seconda ma bonne volonté, & me présenta un moyen facile de les sauver. Des vaisseaux Vénitiens mouillerent

à la rade voiſine; les Officiers vinrent chez nous par occaſion, nous leur propoſâmes de les recevoir ſur leur bord, ils accepterent la propoſition, & les tranſporterent en Italie. Depuis que je ſuis à Antoura, Dieu m'avoit déja fait la grace de ſe ſervir de moi pour procurer la liberté à ſept ou huit autres eſclaves de différentes nations.

Nos Peres trouvoient autrefois de grandes facilités, quand il s'agiſſoit d'exercer ces œuvres de charité; ils avoient une reſſource aſſurée dans la généroſité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abunaufel. C'étoit le Tobie de ces cantons: ſon nom gravé par les mains même de la reconnoiſſance, dans tous les cœurs de ſes concitoyens, ne mourra jamais, & toujours ſa mémoire ſera en bénédiction dans ce pays. Il eſt juſte de faire connoître à l'Occident ce Chrétien incomparable, dont l'Orient a ſi long-temps admiré les vertus, & dont après pluſieurs années il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme étoit le plus riche & le plus conſidérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des ſentimens dignes du Thrône; il étoit noble dans ſes

façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, & une magnificence ſans faſte le diſtinguoit de tous les autres grands. Il paſſoit dans tout le pays pour un fort grand génie. C'étoit effectivement un homme de très-bon ſens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, & qui ſçavoit également & l'art de ſe faire craindre, & l'art de ſe faire aimer. Les Vénitiens qui connoiſſoient ſes talens, lui rendirent juſtice, & le prierent d'être leur Conſul. Ce témoignage d'eſtime & de confiance que lui donnoient des étrangers, ne le rendirent point ſuſpect à ſon maître. Au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore & plus précieux. Le Prince des Druſes, malgré la différence de religion, l'honoroit comme ſon pere, & il le conſultoit comme ſon oracle : il lui laiſſoit le ſoin de lever ſes deniers ſur les Chrétiens, & d'exercer ſur eux la juſtice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup ſur celles de l'eſprit. Etabli par le choix du Souverain, Juge de ſon peuple, il en étoit le pere par ſa bonté. Elevé au-deſſus des autres par ſes emplois, il s'en rapprochoit par ſa tendreſſe & ſon affabilité ; il avoit le ſecret de faire reſpecter l'autorité ſans la rendre

odieuſe, & de rendre même aimable le joug qu'il faiſoit porter. Une tendre compaſſion pour les malheureux faiſoit ſon caractere propre & particulier ; elle ſembloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte, non-ſeulement pour les perſonnes les plus diſtinguées du canton, mais pour tous les paſſans, & il exerçoit envers eux une généreuſe hoſpitalité. Les pauvres même n'en étoient pas exclus, il les regardoit comme ſes plus chers enfans ; il ne pouvoit ſe refuſer à leurs beſoins ; ſa vigilance les découvroit, ſa libéralité les ſoulageoit, & la bonté de ſon cœur le rendoit infiniment ſenſible à toutes leurs miſeres. Son zèle pour tout ce qui intéreſſoit la Religion étoit inexprimable, & il ſuffiſoit d'être Chrétien, pour avoir un droit acquis ſur ſa tendreſſe. Il ne pouvoit entendre parler des perſécutions que les Mahométans ſuſcitoient aux Catholiques, ſans gémir & ſans verſer des larmes ; & quand on lui reprochoit cet excès de tendreſſe comme une eſpece de foibleſſe : tous les Chrétiens ſont mes freres, diſoit-il, n'eſt-il pas naturel que je partage leurs peines ? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur ; & dans ma maiſon, je reſſens malgré l'éloignement des lieux, tous les

coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Conſtantinople.

Les Jéſuites n'ont jamais eu d'ami plus ſincere : ſon amitié étoit fondée ſur l'eſtime ſinguliere qu'il faiſoit de notre Compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au reſpect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, & pour les Miſſionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractere & de cette autorité, étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il deſcendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaiſir de converſer avec nos Peres, & de ſe mettre au fait de l'état & des progrès de la Religion. Il nous auroit honorés plus ſouvent de ſes viſites, s'il eût ſuivi ſon inclination ; mais il n'oſoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui ſont ordinairement les plus forts dans les villes, & qui ſçachant qu'il étoit le protecteur du Chriſtianiſme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentiſſoit du nom du grand Abunaufel, un Turc puiſſant qui demeuroit dans le voiſinage des Druſes, eut envie de voir cet homme ſi

célebre parmi les Chrétiens ; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuſer cette ſatisfaction, & de ſe trouver à un rendez-vous qu'il lui aſſignoit. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendît un piege ; il étoit trop ſur ſes gardes pour y tomber : en homme d'eſprit, il ſe défendit avec politeſſe de cette entrevue, & il chargea l'envoyé de la lettre ſuivante. La beauté de ſon génie, & l'amabilité de ſon caractere s'y développent parfaitement.

« Seigneur, vous pouvez avoir envie » de me voir, parce que vous ne me » connoiſſez pas : mais moi, parce que » je me connois, je ne dois point avoir » envie d'être vu ; & je vous proteſte » que je ne mérite pas l'honneur que » vous voulez me faire. Je ſuis cepen- » dant ſi flatté du deſir empreſſé que » vous me témoignez, que ne pouvant » contenter entiérement votre curio- » ſité, je veux du moins la contenter en » partie : ſi vous ne me voyez pas en » réalité, vous aurez du moins la ſatis- » faction de me voir en peinture. Voici » donc au naturel le portrait du per- » ſonnage qu'on vous a tant vanté. Ma » taille eſt un peu au-deſſus de la mé-

» diocre ; j'ai la tête groſſe & le col fort
» court. Mon regard eſt fier ; j'ai les yeux
» un peu plus qu'à fleur de tête, le front
» large, la barbe épaiſſe, les couleurs
» vives, le nez court & gros, mais il ne
» ſied pas mal à mon viſage. Ceux qui
» veulent un peu me flatter, diſent que
» j'ai dans l'air & dans le port quelque
» choſe de grand, & que je ſuis aſſez
» vénérable. Ce que je puis dire avec
» vérité, c'eſt que mon viſage tient
» beaucoup de ces médailles antiques
» que les Romains nous ont laiſſées ſur
» nos montagnes, & reſſemble fort à
» ces vieux Rois qu'il me ſouvient d'a-
» voir vus peints ſur les tapiſſeries. Me
» voilà trait pour trait tel que je ſuis.
» Jugez maintenant, Seigneur, ſi l'on
» peut avoir la curioſité de voir un
» homme bâti de la ſorte, & s'il doit
» avoir lui-même la paſſion de ſe mon-
» trer. Je crois vous ſervir en vous épar-
» gnant la peine de faire un voyage
» pour voir un pareil objet ; nous y per-
» drions vous & moi ».

Ce fut ainſi que le ſage Abunaufel éluda la propoſition. On voit par cette lettre, qu'à la ſolidité de l'eſprit, il joignoit l'enjouement. Un homme de ce caractere

caractere ne pouvoit vivre trop long-temps pour le bonheur de ſon peuple: il mourut dans un âge fort avancé, & il mourut en Héros chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuſe: c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens il ranima toute la vivacité de ſa foi, toute la ferveur de ſa piété: il reçut les Sacremens de l'Egliſe avec une préſence d'eſprit admirable, & ſans aucun ſymptome violent, il rendit ſa grande ame entre les mains de ſon Dieu, & s'endormit doucement du ſommeil des Juſtes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ſes mérites pendant ſa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes ſouffrances.

Tandis qu'il vivoit, les ſentimens de reconnoiſſance ne ſe renfermerent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit ſecourus & obligés: mais quand il mourut ils furent plus vifs, & ſe manifeſterent avec plus d'effuſion. Le deuil fut univerſel, & jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus ſinceres. Si l'on en croit la tradition du pays, ſa mort fut annoncée par certains événemens ex-

traordinaires : mais ſes vertus & ſa religion ſont mieux ſon éloge que ces prognoſtics douteux & incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eut expiré, ſes domeſtiques & ſes parens jetterent de grands cris, qu'ils redoublerent pluſieurs fois au-dedans & au-dehors de la maiſon, ſelon la coutume du pays. Ils envoyerent des exprès dans toutes les Bourgades d'alentour, pour inviter aux funérailles. Chacun ſe fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illuſtre mort, d'arroſer ſon tombeau de ſes larmes. Plus de mille perſonnes des villages circonvoiſins aſſiſterent à ſes obſeques ; & pas un ſeul des Eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes, & dès qu'ils étoient près de la maiſon du défunt, ils s'annonçoient par de grands cris, & des gémiſſemens lamentables : la famille qui étoit à la porte pour les recevoir, leur répondoit par des cris & des gémiſſemens ſemblables. Cette lugubre ſcene ſe renouvella juſqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne ſçai quoi de frappant, & réveille dans le cœur certains ſentimens d'horreur & de tendreſſe dont on a peine à ſe défendre. Les pauvres gens

de la campagne qui avoient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paroiſſoient conſternés, & la douleur étoit peinte ſur leur viſage.

Le troiſieme, le ſeptieme & le trentieme jour les prieres recommencerent, & l'aſſemblée fut preſque auſſi nombreuſe. Ces peuples croyoient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur reconnoiſſance, & pour procurer dans le Ciel un bonheur éternel à un homme, qui, pendant toute ſa vie, n'avoit travaillé qu'à faire leur félicité ſur la terre. On juge aſſez par ce ſeul trait, que les Orientaux penſent bien différemment de nos Proteſtans ſur l'efficacité de la priere pour les morts, & ſur la vertu de l'auguſte & divin Sacrifice de la Meſſe, pour le ſoulagement & la délivrance des ames du Purgatoire. Les Maronites ſur-tout ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois juſqu'à de pieux excès, & j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur reſtoit, afin d'être en état de faire prier & dire des Meſſes pour leurs parens. Que Meſſieurs de la Religion Prétendue Réformée ne nous accuſent point d'avoir introduit cette coutume dans le Levant ; nous l'y avons trouvée établie de temps

immémorial, & nous n'avons eu qu'à entretenir une ſi louable & ſi charitable pratique. Au reſte, il n'y a rien en tout cela qui ne ſoit conforme à nos uſages; mais quand le mort eſt illuſtre & de la premiere qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous eſt inconnue en Europe. Lorſque les perſonnes qui viennent faire leurs complimens de condoléance n'ont pu aſſiſter à l'enterrement, l'écuyer fait venir le courſier que montoit ordinairement ſon maître, & étendant la veſte du défunt ſur la ſelle & ſur la croupe de ce cheval, il le promene au milieu de toute l'aſſemblée : à ce ſpectacle, les aſſiſtans pouſſent de grands gémiſſemens; à ces cris redoublés ſuccede un triſte & morne ſilence, & chacun ſe retire pour pleurer & pour prier. Je finis en vous aſſurant du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Chabert, Miſſionnaire au Levant, ſur l'empriſonnement des Miſſionnaires à Damas.

MON RÉVÉREND PERE,

P. X.

Ceſſez de nous plaindre & félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au calice de notre divin Maître. Qu'il eſt flateur, qu'il eſt glorieux pour des hommes qui ſe ſont dévoués aux travaux du miniſtere Apoſtolique, d'eſſuyer les ſouffrances & les tribulations qui en ſont l'apanage ; d'avoir des traits de reſſemblance avec leurs premiers modeles; & de trouver, en étendant l'empire de l'Egliſe, les perſécutions qui l'ont établie! Vous demandez une relation exacte de cet événement; je ſuis en état de la faire, puiſque j'ai eu le bonheur d'être un des priſonniers.

La ville de Damas, extrêmement grande & peuplée, offre aux Miſſion-

naires un champ vaſte & pénible à cultiver. Dès la naiſſance du Chriſtianiſme, ſaint Paul y trouva des perſécuteurs, & ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721, nos Miſſionnaires eurent recours à Monſieur le Marquis de Bonac, alors Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, & ils le prierent d'obtenir de la Porte un *Ferman*, ou Commandement qui les mît à couvert des inſultes & des violences auxquelles ils étoient expoſés. Ce Seigneur zélé pour le progrès de la Religion & pour la ſûreté des ſujets du Roi, obtint ce qu'il déſiroit. Vous ſerez peut-être bien aiſe de ſçavoir en quelle forme s'expédient les ordres du Grand-Seigneur.

« Reſpectable Viſir, grand Conſeiller » qui gouverne les affaires par la pé- » nétration de ſon eſprit, très-puiſſant » & noble Bacha de Damas, Chef de » la caravane de la Mecque, mon Viſir; » le Bacha que Dieu faſſe proſpérer » le plus juſte des Juges Mahométans, » le vertueux & preux dépoſitaire de » la ſcience des Apôtres & des Prophe- » tes, que Dieu ſeconde & augmente » ſes vertus.

» A l'arrivée de ce Commandement,

» vous ſçaurez que le Marquis de Bonac, » Ambaſſadeur du Roi de France à notre » ſublime Porte, & le modele des » Seigneurs de la nation Chrétienne, » a envoyé à notre Trône de félicité, » une requête, afin que tous les Evê- » ques & Religieux dépendans de Fran- » ce, de quelque Ordre qu'ils ſoient, » ſe tenant dans les bornes de leur pro- » feſſion, ne ſoient empêchés d'exercer » leur Religion dans toute l'étendue de » notre Empire, où ils ſont juſqu'à pré- » ſent leur réſidence, conformément » aux capitulations; & ayant appris que » le chef des Janiſſaires & autres Offi- » ciers, avoient inquiété les Religieux » François habitans à Damas & empê- » ché de lire l'Evangile, & d'exercer » les fonctions de leur rit, en leur faiſant » des avanies contre les Capitulations, » nous avons donné le préſent Comman- » dement pour empêcher que perſonne » ne contrevienne aux Capitulations » ſuſdites; ainſi à l'arrivée de ce noble » Commandement, vous ne ſouffrirez » pas qu'on inſulte leſdits Religieux. Fait » à Conſtantinople la bien gardée, au » commencement du mois d'Iemetvel, » (Mai), l'an mil cent trente-trois », ce qui, ſelon notre façon de compter, revient à l'année 1721.

Munis d'un pareil Commandement, nous nous croyons en ſûreté; mais le calme dura peu; nous cherchâmes encore des protections auprès du Bacha de Damas. Monſieur le Marquis de Villeneuve, plus reſpecté pour ſes qualités que pour ſon caractere d'Ambaſſadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au Gouverneur par ſon Capi-Kaïkié, c'eſt-à-dire, ſon Agent à la Porte; l'autre étoit du grand Mufti, elle étoit adreſſée à Ali Effendi, Defterdar, c'eſt-à-dire, Intendant ou Receveur des deniers du Grand-Seigneur.

La Miſſion eſt partagée entre les Cordeliers de Jéruſalem, les Capucins & les Jéſuites. Les Supérieurs de ces trois Ordres ſe diſpoſoient à rendre ces lettres, & nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos allarmes, & nous plongea dans l'état que je vais vous d'écrire.

Le Frere David fut frappé en pleine rue par un ſoldat, ſans avoir donné occaſion à cette brutalité: cet Infidele, après pluſieurs ſoufflets, lui déchargea ſur la tête nue, un coup du plat de ſon coutelas, & le coup fut ſi violent,

que le coutelas en demeura recourbé, & que la bleſſure fut conſidérable. Cette action détermina les trois Supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au Bacha, & afin de trouver occaſion de faire en même-temps leurs plaintes; ils conduiſirent avec eux le Frere au Palais du Gouverneur.

Le Defterdar, à qui ils s'adreſſerent d'abord, les reçut avec bonté; il ouvrit avec reſpect la lettre que le Chef de la Religion Muſulmane lui écrivoit, il nous témoigna ſon chagrin ſur la maniere indigne dont le Frere avoit été traité: remettez, ajouta-t'il, au Bacha la Lettre qui lui eſt adreſſée; je vous rends celle du grand Mufti; il eſt à propos que le Bacha la liſe auſſi. Ces deux recommandations jointes enſemble auront plus de force; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. Il appella un *Toukadar*, c'eſt le nom qu'on donne aux domeſtiques des Grands.

Les Supérieurs Miſſionnaires, pénétrés de reconnoiſſance, marcherent quelque temps avec leur guide; celui-ci les quitta enſuite bruſquement, en leur diſant qu'il ne ſçavoit pas l'Arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, &

l'on ne ſçut que long-temps après, qu'il demandoit une récompenſe.

Abandonnés de leur guide, les quatre Religieux reſterent dans un grand embarras. Les lettres adreſſées au Bacha doivent ſe remettre d'abord au *Kaïkié*, c'eſt-à-dire, à ſon Lieutenant qui a ſoin de les lui préſenter. Une foule de peuple rempliſſoit toutes les avenues qui conduiſent à ſon appartement; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *Sarafi*, c'eſt le Changeur du Bacha: ſur le ſoir ils ſe préſenterent à la porte du *Kaïkié*, ils en furent deux fois repouſſés avec violence. Ils réſolurent alors de paſſer par deſſus les regles ordinaires, & d'aller droit au Bacha.

L'Aga qui étoit en fonction à ſa porte, prit les lettres, & lui en fit la lecture; les Miſſionnaires furent appellés; le Bacha leur reprocha qu'ils engageoient les Chrétiens du pays à ſe faire Francs; je ſçaurai bien, dit-il, remédier à ce déſordre, & je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui ſe fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, & vous n'y ſerez plus longtemps: les Religieux vouloient ſe juſtifier, mais ils furent à peine écoutés, & ſe retirerent.

Le lendemain matin un *Toukadar* vint les chercher. Le Religieux de la Terre-Sainte avoit diſparu, le Supérieur des Capucins, le Pere de Lerne, notre Supérieur, & le Frere David furent ſaiſis : on les conduiſit devant le *Kaïkié*; il étoit d'autant plus irrité contre nous, que le Bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laiſſé les chrétiens Francs pénétrer juſques dans ſon Palais. Quelques-uns de nos amis nous ont aſſuré depuis, qu'un motif d'intérêt, & l'eſpoir de tirer de nous quelque ſomme conſidérable, l'engagerent à la violence dont il uſa.

Quelles que fuſſent ſes vues, il fit mettre en priſon les trois Religieux, je fus ſubſtitué à la place du quatrieme qui manquoit; on nous chargea des chaînes les plus peſantes, & on y joignit un double colier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevoit qu'un faux-jour par une eſpece de lucarne pratiquée dans le toît. Le Pere de Lerne que ſon grand âge & ſes infirmités avoient rendu trop foible pour ſoutenir ces incommodités, y fut pris d'une fievre violente qui le mit pendant pluſieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes

ne diminuoit point; & ces cœurs plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés ne s'ouvroient à aucun ſentiment de compaſſion & d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre empriſonnement; Monſieur Martin, Conſul de cette Echelle écrivit une lettre très-forte au Defterdar; il connoiſſoit notre innocence, & de ſon propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du *Kaïkié* : il porta la lettre du Conſul au Bacha, & lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté, ſi le *Kaïkié* y conſentoit: celui-ci exigea une rençon conſidérable, que nous n'étions point en état de payer; & tout ce que notre protecteur put lui dire ſur notre pauvreté, ſur les riſques qu'il couroit d'offenſer notre Ambaſſadeur, & le Grand-Seigneur lui-même, n'appaiſa point une colere que l'avarice animoit.

Monſieur l'Ambaſſadeur nous avoit recommandés *au Bazerghan Bachi*, c'eſt-à-dire, au Marchand qui fournit au Bacha des étoffes; il vint nous voir dans notre priſon : je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pieces de drap ſeront

le prix de votre libeté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépenſe ; on y ſuppléera : ce n'eſt point en votre nom, c'eſt ſous le mien que cette rançon ſera payée. Nous ne ſommes point coupables, répondîmes-nous auſſi-tôt, & nous ne pouvons accepter un ſervice qui demande une reconnoiſſance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter ; d'ailleurs Monſieur l'Ambaſſadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il étoit déjà ſorti, & deux heures après la priſon nous fut ouverte.

Nous croyons être redevables à ſa libéralité ; mais elle n'étoit point gratuite, & nous fûmes obligés dans la ſuite de nous retrancher ce qui nous étoit le plus néceſſaire, pour lui payer cent cinquante piaſtres qu'il nous dit avoir diſtribuées pour nous.

Nous ſommes actuellement un peu plus tranquilles ; le calme durera-t-il longtemps ? Nous n'oſons nous en flatter : Dieu eſt le Maître, & ceux qui prêchent la croix de Jeſus-Chriſt doivent être diſpoſés à porter celles qu'il leur envoye, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos ſaints Sacrifices le courage qui nous

eſt néceſſaire pour être conſtamment les modeles de la loi Sainte dont nous avons l'honneur d'être les Interprêtes. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

A Seyde, le 25 de Juin 1742.

HISTOIRE

Des différentes perſécutions exercées contre les Catholiques d'Alep & de Damas.

SYLVESTRE, auteur de ces perſécutions, étoit un de ces hommes remuans & audacieux, que l'intérêt & l'ambition conduiſent, que l'honneur & la probité n'arrêtent point; qui ne regarde que ce qui leur eſt utile dans ce qui leur eſt propoſé, & le ſaiſiſſent toujours au préjudice de ce qui eſt légitime. Schiſmatique furieux & opiniâtre, mais ſouple & intrigant, il ſe propoſoit d'éteindre la Foi à Damas & dans la Syrie. Pour y réuſſir il falloit être élu Patriarche d'Antioche. Athanaſe ſon ennemi l'étoit: il plia ſa haine à ſon ambition, ſçut gagner ſes bonnes graces, & ſe fit nommer par lui-même ſon ſucceſſeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur; ils connoiſſoient le caractere violent & emporté de Sylveſtre : & ils chercherent à le prevenir par un choix plus conforme aux canons, & plus avantageux à la ville. Ils choiſirent pour Patriarche Cyrille : on l'ordonna : il fut introniſé à Damas avant que Sylveſtre le fût à Conſtantinople, où il s'étoit tranſporté. Cette ordination imprévue l'étonna; il en fut allarmé; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte, l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le Patriarche de Jéruſalem, & celui de Conſtantinople. Il s'appuya du crédit de quelques Seigneurs Ottomans, & obtint de la Porte un Commandement qui en l'établiſſant Patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler ſon concurrent, & tous ceux qui ſuivoient ſon parti.

Son ambition étoit ſatisfaite, il croyoit ſa puiſſance aſſurée, & il ne s'occupa plus que des moyens d'aſſouvir ſa fureur. Les Miſſionnaires François en furent le premier objet : comme ils étoient le premier obſtacle à ſes prétentions, il conféra avec les deux Patriarches ſes amis

du moyen de les éloigner ; & ils obtinrent le Ferman ou l'ordre qu'ils demandoient de nous exiler & de nous bannir entiérement.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à la vigilance de M. le Comte d'Andrezel, alors notre Ambaſſadeur à la Porte ; par ce Ferman les Miſſionnaires étoient chaſſés de tous les endroits *où il n'y auroit pas de Conſul ou de nation Françoiſe.* On voit aſſez que cet ordre ne regardoit que la Miſſion de Damas. Monſieur l'Ambaſſadeur en porta ſes plaintes au Grand Viſir ; il repréſenta à ce Miniſtre combien cette démarche étoit contraire aux capitulations ; on en ſuſpendit l'exécution ; on travailloit à l'annuller, lorſque la mort nous enleva cet Ambaſſadeur, ſi digne de la confiance du Roi, & des regrets de la Miſſion.

A la premiere nouvelle de ces ordres dont Sylveſtre étoit porteur, ſon compétiteur Cyrille ſe retira dans les montagnes. L'uſurpateur partit de Conſtantinople avec cet air de triomphe par lequel la paſſion ſatisfaite croit ſe donner du luſtre, & couvrir la honte de ſes démarches ; il ſe diſoit chargé de lettres qui l'autoriſoient à mettre dans les fers quiconque ſe refuſeroit à ſes Loix. Il étoit

accompagné d'un Religieux, ſon Procureur ou ſon Agent, auſſi furieux & plus fourbe que lui, & d'un Chavich qui devoit être l'exécuteur de ſes ordres, & le miniſtre de ſes cruautés.

Il entra dans Alep; ſon commandement fut ſignifié, on ſomma tous les Chrétiens de le reconnoître pour Patriarche; l'Evêque Géraſimos fut arrêté & envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux, il propoſa deux formules ou profeſſions de foi qu'il avoit lui-même dreſſées; l'une étoit pour les Prêtres catholiques, & contenoit une malédiction contre la religion des Francs, & contre tous les dogmes qu'ils croyent; contre le Pape, & contre le huitieme Concile, c'eſt-à-dire, ſelon les Grecs, contre le ſaint Concile de Florence; cette profeſſion devoit être lue publiquement; l'autre étoit pour les Laïques, qui conſiſtoit dans la maniere de ſouſcrire à la premiere, & dans une proteſtation de n'avoir jamais de commerce avec les Prêtres Francs, ni de croyance dans ce qui eſt enſeigné par le Pape.

Ces formules révolterent beaucoup de Catholiques; ils regarderent cette ſouſcription comme une eſpece d'apoſtaſie. Le grand nombre des Prêtres la reçut;

ceux qui refuſerent allerent dans les montagnes ſe joindre au Patriarche Cyrille : l'Egliſe des Peres Francs n'en fut pas moins fréquentée ; Sylveſtre envoya le jour de la fête du Saint-Sacrement, ſon Chavich avec des hommes armés, pour ſe ſaiſir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le Conſul y étoit, il fut témoin de cette violence, & il envoya faire des plaintes au Gouverneur. On arrêta le Chavich, ſon eſcorte, & quelques hérétiques qui favoriſoient la manœuvre. Sylveſtre fut cité, il lui en coûta douze bourſes pour éviter la priſon. L'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des Catholiques & des diſpoſitions du Bacha, fit impreſſion ſur lui, & ſuſpendit au moins ſes fureurs. On crut même quelque temps ſon caractere changé ; il paſſa de la plus impérieuſe arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Conſtantinople, & que le Grand Seigneur dont il avoit paſſé les ordres, ne le regardât comme un eſprit brouillon & digne des punitions qu'il avoit ſollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laiſſa entrevoir, inſpira de la hardieſſe à ceux qu'il perſécutoit : on le menaça, il diſparut, & s'embarqua pour la capitale de l'Empire,

chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la Religion. Les Catholiques préſenterent au Cady une longue Requête, où étoient expoſés leurs griefs contre ce faux Patriarche; il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commiſſion : l'objet & la concluſion de la Requête étoit la dépoſition de Sylveſtre; elle fut obtenue. La victoire étoit entiere; deux députés vinrent l'annoncer, par malheur le troiſieme reſta à Conſtantinople, il ſe nommoit *Cherveri Bitar.* Sylveſtre entreprit de le gagner, & il y réuſſit. Ce député flatté de ſe voir recherché, voulut bien ſe prêter à un accommodement; on convint que Sylveſtre reſteroit Patriarche d'Antioche, mais qu'Alep ſeroit ſous la juriſdiction de Conſtantinople, & qu'on enverroit aux habitans de cette ville tel Evêque qu'ils demanderoient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord ſe nommoit Grégoire : peu attaché à la Religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître; mais il ſe démentit bientôt, les Catholiques ſe ſéparerent de lui, ils demanderent au Cady la permiſſion de ſe choiſir un Evêque qui fût de leur pays, & indépendant de tout Patriarche;

il y consentit : ils nommerent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs & dans sa foi, d'un caractere liant & propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople. Géraſimos étoit exilé, mais non pas dépoſé ; ſa démiſſion étoit néceſſaire pour que l'élection de l'autre fût légitime. Il la donna ſans peine, & ce vertueux Prélat conſacra lui-même celui qui étoit élu à ſa place.

Plus ſûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Géraſimos, Maxime ſe fit un plan de gouvernement qui accrédita la Religion & charma tous ſes Diocéſains. Les Prêtres qui s'étoient laiſſés tromper par Sylveſtre, vinrent ſe jetter entre les bras de ce Paſteur charitable, qui les reçut avec bonté ; & après une réparation proportionnée au ſcandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les égliſes & les écoles des Miſſionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme qui dura quelques années, rappella dans la Syrie les beaux jours du Chriſtianiſme naiſſant.

Sylveſtre reſta quelque temps obſcur & preſque inconnu dans Conſtantinople. Mais l'inaction & l'obſcurité ſont un état bien violent pour un eſprit inquiet &

ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva ſon ancien protecteur, le Prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier Interprête du Grand Seigneur. Il lui fit une peinture vive & touchante de ſes malheurs, ſurprit la compaſſion de ce Prince, & parvint juſqu'à s'en aſſurer la protection. Il le renvoya à Conſtantinople muni des recommandations les plus preſſantes : là il recommença ſes manéges ; il demanda la réviſion de ſon procès : la protection du Prince fit admettre ſa Requête ; le Grand Seigneur lui donna même un commandement par lequel anéantiſſant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétabliſſoit dans tous les droits de ſon Patriarchat, ſoumettoit de nouveau Alep à ſa juriſdiction, l'autoriſoit à y nommer un Evêque, & à ſe faire rembourſer de toutes les ſommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les ſept années de ſon exil.

Le Patriarche rétabli ſe hâta de notifier cet ordre du Grand Seigneur. Il vint à Tripoly & à Damas, & cette derniere ville fut choiſie de préférence pour être le théâtre de la perſécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitans d'Alep, & ſe contenta de leur envoyer ſon commandement par ſon Chavich & par

un Religieux ſon Procureur. Cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuſe. On dreſſa un acte ſigné de plus de ſix cens perſonnes, où l'on repréſentoit au Grand Seigneur ce même Sylveſtre qui l'avoit trompé, comme un méchant homme, dont la puiſſance ne s'établiſſoit que ſur les vexations les plus tyranniques & les perſécutions les plus odieuſes; l'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme ſans paſſions, & dont le zèle conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, & avoit le talent de la maintenir. Ce contraſte produiſit enfin l'effet deſiré.

Les Religieux François ſur-tout, étoient les victimes de choix ſur leſquelles Sylveſtre aimoit à exercer ſa fureur. Il fit défendre aux Catholiques, ſous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfans à l'égliſe ou à l'école des Miſſionnaires. Il fit préſenter par ſon Procureur, une Requête contre eux, au grand Juge; mais on n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Conſtantinople; on le craignit. Le Pere Seguiran, Miſſionnaire Jéſuite, fut chargé d'écrire à M. le Marquis de Villeneuve, Ambaſſadeur à la Porte, au nom de tous les autres Miſſionnaires; il le fit; la lettre

fut accompagnée d'un mémoire des habitans de Damas, qui contenoit cinq articles principaux; ils l'accuſoient:

1°. D'avoir dit au Bacha que les Catholiques ne refuſoient de communiquer avec lui, que parce que c'étoit le Grand Seigneur qui l'avoit fait Patriarche. C'eſt une impoſture.

2°. D'avoir défendu aux peres & meres, ſous peine de la vie, d'envoyer leurs enfans à l'école des Miſſionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans.

3°. D'avoir ſuſcité aux Miſſionnaires François des procès injuſtes, & de leur avoir cauſé des inſultes ſans nombre.

4°. D'avoir parlé en public contre le nom François, & contre les Miniſtres du Roi.

5°. D'avoir mis le trouble & le déſordre dans Alep, par les lettres qu'il avoit écrites au Bacha contre les Chrétiens & les Religieux François.

Ces griefs, envoyés à Conſtantinople, y firent une grande impreſſion, ſur-tout le quatrième parut d'une conſéquence digne de toute l'attention. On ſçait combien le Roi de France eſt reſpecté à la Cour Ottomane, & la préférence éclatante que l'on y donne à nos Ambaſſa-

deurs sur tous les autres. M. le Marquis de Villeneuve eut toute la satisfaction qu'il demanda; & l'on expédia, en faveur des Missionnaires, un commandement qui assura leur repos; du moins, je n'ai lu dans aucun des Mémoires de nos Missions que celle de Damas ait été inquiétée jusqu'en 1744.

La persécution qu'elle essuya sur la fin de cette année, se trouve décrite dans une lettre que M. de Lane, Consul de Seyde, écrivit le 2 Janvier 1745, à M. le Comte de Castellane, Ambassadeur du Roi à la Porte.

MONSEIGNEUR,

« Je dois rendre compte à votre Ex» cellence d'une persécution que vien» nent d'essuyer les Missionnaires de la » Compagnie de Jesus, à Damas, sans » y avoir donné occasion. Le Meut» Sallem de Damas, qui gouverne en » l'absence du Bacha, étant chargé d'un » billet, par lequel le sieur Caire, Né» gociant à Seyde, promettoit de payer » 900 piastres pour le loyer du Kan, ou » bâtiment qu'il occupe en cette ville, » m'écrivit, le terme échu, de porter » ce François à le satisfaire. Celui-ci me

» fit

» fit entendre qu'il alloit à Damas, lever
» l'argent de ſes débiteurs, & ſatisfaire
» le Meut-Sallem, à qui je mandai cette
» réponſe. Il partit en effet ; mais au
» lieu d'aller à Damas, il s'arrêta dans
» un village qui eſt à moitié chemin. Le
» Meut-Sallem s'ennuya de ce délai, & il
» voulut rendre les Jéſuites reſponſables
» de la dette. Il envoya chercher leur
» Supérieur, lui préſenta le billet, &
» lui demanda la ſomme énoncée. Le
» Miſſionnaire lui repréſenta l'injuſtice
» du procédé ; le Meut-Sallem l'exi-
» gea, & ne lui accorda que cinq jours
» de délai. Il ſe repentit enſuite de l'avoir
» accordé, & il ordonna qu'on le mît
» aux fers. On le conduiſoit en priſon,
» lorſqu'un nommé Ronzouma, Procu-
» reur des Grecs ſchiſmatiques de Da-
» mas, & dont la haîne contre les Ca-
» tholiques eſt connue, pria qu'on le
» remît en liberté, & s'offrit pour être
» ſa caution. On le relâcha. Mais le
» lendemain, le Meut-Sallem exigea des
» Jéſuites cent vingt-ſix piaſtres. Ces
» Peres me le manderent : je chargeai
» le ſieur Fornetti, ſecond Drogman de
» cette Echelle, d'aller à Damas pour
» avoir ſatisfaction de cette affaire ; je
» lui commandai de paſſer par le village

» où je ſçavois que le ſieur Caire s'étoit » arrêté, & de lui ordonner de ma part » d'acquitter ſa dette. J'écrivis en même- » temps au Meut-Sallem, une lettre po- » lie, mais ferme. Il y eut égard, & » pour me le témoigner, il fit revêtir les » Jéſuites d'une *Abe*, en public; c'eſt la » réparation la plus grande qu'un homme » de ce rang puiſſe faire. Le ſieur Caire » fut obligé de lui payer ce qu'il avoit » demandé à ces Peres en pure avanie.

» Cinq jours après que le Drogman » fut parti de Damas, la perſécution » recommença. Une troupe d'enfans ſe » raſſembla ſur le ſoir devant la porte » des Jéſuites, dirent contre eux toute » eſpece d'injures, & y jetterent une » grêle de pierres. Le Supérieur, qui » revenoit des fonctions de ſa Miſſion, » fut maltraité. Le lendemain, dans le » temps que l'un des deux Peres qui » ſont à Damas, venoit de finir ſa Meſſe, » ils furent ſaiſis tous les deux par les » gens du Meut-Sallem, & conduits dans » la maiſon de Ronzouma. On les accabla » d'injures; on inventa les calomnies les » plus atroces & les plus ridicules: de-là » on les conduiſit au Palais du Meut- » Sallem, où pluſieurs faux témoins dé- » poſerent contre eux tout ce qu'on leur » avoit ſuggéré.

» On rappella toutes les accuſations » intentées anciennement & récemment » contre tous les Miſſionnaires ; on en » imagina de nouvelles. Ils furent ren- » fermés dans un cachot affreux, où on » les chargea de chaînes. L'affaire devint » ſi ſérieuſe, que les Chrétiens de leurs » amis leur conſeilloient de s'accommo- » der. Le Meut-Sallem leur demanda dix » bourſes, (15000 livres) enſuite, on » leur promit qu'il ſe contenteroit de » deux, à condition qu'ils ne porteroient » pas leurs plaintes au Conſul de Seyde. » Les Peres répondirent que j'étois peut- » être déjà inſtruit, ou que, quand même » ils ſe tairoient, je le ſerois bien-tôt. » On les retint deux jours en priſon ; ils » n'en ſortirent que pour être traînés au » Palais du Meut-Sallem, qui commanda » qu'on leur donnât la baſtonade. Ils » avoient déjà les entraves aux pieds, » & le bras étoit levé pour les frapper, » lorſque des gens apoſtés, ſans doute, » demanderent grace pour eux. Le pre- » mier des interceſſeurs fut Ronzouma, » qui paſſe bien encore pour avoir été » le premier auteur de la perſécution. » Ils étoient occupés à chercher auprès » de leurs amis l'argent qu'on leur avoit » demandé, lorſqu'on les avertit que les

» gens du Gouverneur étoient à leur » pourſuite ; ils ſe cacherent : on ſaiſit » le Frere qui gardoit leur maiſon. Le » Cadi s'étoit plaint de ce qu'on les avoit » élargis ſans ſa participation. Enfin, » les Jéſuites furent obligés de payer » près de trois bourſes, & à ce prix le » Frere leur fut rendu. Ces violences ſe » ſont faites dans l'abſence du Bacha qui » a été chargé de conduire la caravane » de la Mecque. J'attends ſon retour pour » en avoir ſatisfaction ; s'il me la refuſe, » j'aurai recours à votre Excellence ; ſon » crédit répond du ſuccès ».

M. le Comte de Maurepas fut inſtruit de cette affaire avant les Jéſuites de France : il prit l'ordre du Roi, & demanda, en ſon nom, à la Porte, une juſtice éclatante contre l'Officier Turc qui avoit maltraité les Miſſionnaires. Le ſieur Caire fut rappellé en France, & perdit ſon établiſſement. Les Miſſionnaires avoient cependant écrit ; leurs lettres n'arriverent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais ſur l'avis qu'il en avoit eu du Bureau de la Marine, le Pere Roger, Procureur des Miſſions du Levant, avoit chargé d'un placet le Pere Peruſſault, qui étoit à l'armée de Flandres, à la

ſuite de Sa Majeſté, & qui le préſenta au Miniſtre des affaires étrangeres. M. le Marquis d'Argenſon écrivit à M. le Comte de Caſtellane deux lettres très-preſſantes, l'une par la voie de Marſeille, l'autre par celle de Veniſe. Elles eurent leur effet. On fit rendre les ſix bourſes extorquées aux Jéſuites de Damas, avec la derniere violence ; on leur donna un Diplome ou ſauvegarde, pour les mettre déſormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation, le Patriarche Sylveſtre recommença ſes brigandages. Il ordonna des Evêques, il les diſtribua dans toutes les villes du Patriarchat. Ces hommes ſans foi, & pleins de rage contre les Catholiques, exercerent contre eux toutes les fureurs de leur chef.

M. de Lane, témoin de ces déſordres, manda à M. le Comte de Caſtellane, que le moyen le plus ſûr pour couper juſqu'à la racine du mal, étoit de ſolliciter vivement auprès du Grand Seigneur la dépoſition de Sylveſtre. Elle fut demandée & accordée ſur le champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres qui portoient en même-temps la dépoſition de Sylveſtre, & le rétabliſſement de Cyrille ſur le Siége Patriarchal d'Antio-

che. Ce double événement a porté un coup mortel au ſchiſme. Nos Egliſes ſont fréquentées, & les Catholiques, à qui nous ne laiſſons pas ignorer qu'ils ne ſont redevables de ces changemens heureux qu'au zèle du Roi, font ſans ceſſe des vœux au ciel pour la conſervation de ſa perſonne ſacrée, pour la gloire de ſon regne, & pour la proſpérité de la Famille royale.

La joie de ces ſuccès a été troublée par la perte que la Miſſion a faite du Pere Yves de Lerne, Jéſuite de la Province de France, mort à Tripoli, au mois de Juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la Religion dans ces pays éloignés, pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les Miſſions toutes les qualités qui annoncent les hommes Apoſtoliques; & il mit tous ſes ſoins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer ſon zèle, ou d'ébranler ſon courage. On ne l'entendit jamais ſe plaindre ni des travaux dont il étoit accablé, ni des perſécutions qu'il avoit à ſoutenir. Il fut jetté pluſieurs fois dans d'horribles priſons; plus d'une fois il a été frappé de la peſte, en ſecourant ceux qui en étoient atteints. Aux fatigues inſéparables des Miſſions, il joignit des jeûnes fré-

quens, des veilles extraordinaires, des auſtérités exceſſives. Il étoit révéré comme un Saint, & ſa vie entiere s'eſt paſſée dans les exercices de la ſainteté. La grandeur de ſon ame ſe développa toute entiere aux approches de la mort : il l'avoit trop ſouvent affrontée pour la craindre, & il l'enviſageoit avec joie, comme l'entrée dans une éternité glorieuſe, où il poſſéderoit ſon Dieu. C'eſt dans ces ſentimens, que muni des Sacremens de l'Egliſe, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo ſpiritum meum.*

M. le Conſul, & toute la nation Françoiſe, l'ont honoré de leurs regrets ; le Curé & les Paroiſſiens de Sgorta, Bourgade à deux lieues de Tripoli, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur Egliſe ; nous avons accordé à leurs inſtances ce précieux dépôt. A ſes obſeques, tous verſoient des larmes : les regrets ſe ſont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur pere, & ils le réverent preſque comme leur Apôtre.

DESCRIPTION

De la ville de Salonique, par le Pere Jean-Baptiſte Souciet, de la Compagnie de Jeſus, Miſſionnaire au Levant.

THESSALONIQUE, ou Salonique, étoit regardée dans les premiers ſiecles de la Religion chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine. Elle eſt ſituée à quarante dégrés, trente-ſix minutes de latitude, preſque à l'extrémité d'un grand golphe auquel elle donne ſon nom, & où ſe décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autrefois *Axius*. Elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne & très-ſûre, qui s'étend du ſud-eſt au nord-oueſt, environ deux ou trois lieues.

Les Grecs & les Italiens appellent aujourd'hui cette ville Salonichi. Les Turcs la nomment Selanik; ſon premier nom fut *Halis*. Celui de Theſſalonique lui fut donné par Philippe, pere d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée aſſez près de là, ſur les Theſſaliens. D'autres pré-

tendent qu'elle ne fut ainſi nommée que pour honorer la ſœur d'Alexandre qui portoit ce nom. Le premier ſentiment me paroît le plus raiſonnable. Saint Paul y prêcha l'Evangile ; beaucoup d'infideles furent convertis par ſes diſcours. Il y envoya ſon diſciple Timothée, pour les confirmer dans la foi. Deux Epîtres magnifiques de ce grand Apôtre nous atteſtent combien ce troupeau lui étoit cher. L'Egliſe de Theſſalonique fut très-floriſſante dès la naiſſance du Chriſtianiſme ; elle compte dans ſes faſtes un grand nombre de héros Chrétiens, qui ont verſé leur ſang pour la Religion. Le plus illuſtre eſt Saint Démétrius, qu'elle a choiſi pour Patron. Il étoit Proconſul ; à peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'Apôtre, & mérita d'en être le Martyr ſous l'Empereur Maximien. Les Archevêques de cette ville ont toujours eu un rang diſtingué parmi les Métropolitains de la Grece ; ils y ſont regardés comme de petits Patriarches ; leur autorité s'eſt étendue dans toutes les provinces compriſes autrefois ſous le nom d'Illyrie ; ils y avoient la qualité de Vicaires ou de Légats du Saint-Siége. Le Pape Saint Damaſe honora de ce titre Aſcholius, Archevêque

de Theſſalonique; il le chargea de faire ordonner un Evêque de Conſtantinople à la place de Maxime, Philoſophe Cynique, & uſurpateur de ce Siége. Syrice, ſucceſſeur de Damaſe, veut qu'aucun Evêque ne ſoit ordonné dans le diſtrict de Theſſalonique, ſans l'aveu & le conſentement d'Anyſius, ſucceſſeur d'Aſcholius. Innocent premier lui écrivit: Rufus ſuccéda à Anyſius, & le même Pontife, en le félicitant, s'exprime ainſi: *Je confie à votre prudence & à votre ſageſſe, le ſoin & la diſcuſſion des cauſes qui peuvent naître dans les Egliſes d'Achaïe, de Theſſalie, de l'ancien & du nouvel Epire, des deux Dacies, de la Mœſie, de la Dardanie, &c. Je ne fais qu'imiter en cela les Souverains Pontifes mes prédéceſſeurs, qui donnerent la même charge aux bienheureux Aſcholius & Anyſius, &c.* Boniface premier marque au même Rufus, qu'il eſt prouvé, par les Mémoires & les monumens des Pontifes Romains, que la ſollicitude de toutes les Egliſes de Macédoine & d'Achaïe, doit être confiée aux Archevêques de Theſſalonique. Ils conſerverent pendant quelques ſiecles cette qualité de Légats du Saint Siége dans l'Illyrie. Cette correſpondance avec l'Egliſe de Rome les préſerva long-temps des ſchiſ-

mes divers qui s'éleverent dans l'Egliſe de Conſtantinople. Ils n'eurent aucune part à celui de Photius : l'exemple des autres Prélats Grecs les entraîna dans la ſuite. Quelques-uns ſe ſignalerent dans les ſchiſmes qui ſuivirent ; Simeon dans le douzieme ſiecle, & dans le quatorzieme ſiecle, Nicolas Cabaſilas, & le fameux Grégoire Palamas, ſe diſtinguerent entre les autres. Pour Euſtathius, dont nous avons les commentaires ſur Homere, il ſe mêla plus de belles-lettres & d'hiſtoire profane, que de théologie & de ſcience eccléſiaſtique. Ce Simeon, dont je viens de parler, compoſa un gros ouvrage contre les Latins ; il ſoutient qu'ils ne ſont pas Chrétiens, & prétend le prouver par cet argument qu'il croit invincible : *Nous ſommes*, dit-il, *appellés Chrétiens du Saint Chrême, qui eſt la matiere du Sacrement de Confirmation ; or, les Latins ne reçoivent pas la Confirmation incontinent après le Baptême ; donc ils ne ſont pas Chrétiens.* Son livre eſt pleir de pareils raiſonnemens.

Au reſte, ſi Theſſalonique donna au ſchiſme de zélés défenſeurs, la Religion trouva dans un Prélat originaire de cette ville, un héros dont on ne ſçauroit aſſez louer l'attachement à la foi. Il ſe nom-

moit Isidore ; il étoit Archevêque Grec à Kiovie, & Primat de Russie. Au Concile de Florence, il travailla avec ardeur à la réunion de l'Eglise Grecque & de l'Eglise Latine. Le Pape Eugene l'honora de la dignité de Cardinal, avec Bessarion, ce sçavant & vertueux Archevêque de Nicée. Isidore rendit encore d'autres services importans : on sçait que les Grecs renoncerent bientôt à l'union dans Constantinople : le Pape l'envoya aussi-tôt dans cette Capitale de leur Empire. Il la purgea du schisme une seconde fois. Après cette victoire, il se rendit à sa Métropole de Kiovie, & comme il y prêchoit publiquement la soumission à l'Eglise Romaine, les Schismatiques lui firent souffrir les plus indignes traitemens. Il trouva moyen de sortir de prison, & se réfugia à Constantinople, où il fut fait esclave, lorsque cette ville fut prise par les Infideles ; il se racheta & se retira à Rome, où il termina sa carriere. Il y mourut saintement l'an 1463. Tel fut à peu près l'état de la religion à Thessalonique, jusqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Thessalonique n'a pas été moins florissante dans le civil & le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macé-

doine en province, cette ville en devint la Capitale ; le Proconſul y fit ſa réſidence ; elle fut honorée plus d'une fois du ſéjour & de la préſence des Empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns, & des Alains, le grand Théodoſe y vint paſſer l'hyver ; il y tomba malade : c'eſt là qu'il fit appeller le ſaint Evêque Aſcholius, & que s'étant aſſuré de la pureté de ſa foi, il reçut le baptême de ſa main (1). Guéri preſque ſubitement, & par une eſpece de miracle, ce Prince reconnoiſſant, par un Edit daté de cette ville, proſcrivit l'Arianiſme de tout ſon Empire. Théodoſe revint à Theſſalonique en 387, pour s'aboucher avec le jeune Valentinien, qui, ſuivant aveuglément les conſeils de Juſtine ſa mere, favoriſoit l'héréſie, il le perſuada & l'attacha pour toujours à la foi catholique. Ce ſecond voyage fut encore marqué par de nouveaux Edits contre la ſecte Arienne. Il falloit que du temps de Théodoſe, Theſſalonique fut une ville diſtinguée, puiſque dans la révolte qui couta la vie à 7000 hommes de ſes habitans, on parle de cirque & de courſes de chariots ; d'ailleurs, une

(1) L'an 380.

populace, quelqu'insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand Empereur, & à répandre le sang du Général des armées de l'Empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée & saccagée par les Barbares : ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la force, tantôt par la trahison de ses Commandans ; soumise ensuite aux Empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, Roi de Sicile, la conquit ; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413 Andronic Paleologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent ; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions & de désastres elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les beaux siecles de l'Empire Romain ; elle est même fort différente de ce qu'on lit de son dernier état, dans le Dictionnaire de Morery : cet Auteur a été trompé par de fausses relations ; mais quoiqu'elle gémisse, comme le reste de la Grece, sous le

joug de la tyrannie Ottomane, elle eſt encore aujourd'hui une ville conſidérable. Sept ans de ſéjour que nous y avons fait, nous ont donné tout le temps de la bien reconnoître, & nous ont mis en état d'en faire une deſcription exacte.

Salonique, ainſi qu'on la nomme à préſent, a environ deux lieues de tour. Il ne paroît pas que ſon enceinte ait jamais été beaucoup plus grande; on voit ſeulement du côté le plus élevé de la ville les reſtes d'un ancien mur dont la longueur eſt d'environ un mille; il n'y a que quelques pas de diſtance entre ce mur & celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reſte aucun veſtige qui puiſſe faire conjecturer qu'elle ait eu des fauxbourgs, & des maiſons de plaiſance. Elle eſt fermée d'un ſimple mur flanqué d'eſpace en eſpace par de méchantes tours quarrées; elle s'étend du ſud-eſt au nord-oueſt environ deux milles en ligne droite; & de ce côté-là la mer baigne preſque par-tout ſes murs. Du couchant au ſeptentrion, ſon enceinte qui s'éleve ſur des collines eſt fort irréguliere.

Au plus haut de cette enceinte on voit un château qu'on appelle les Sept-

Tours ; ce château a toujours été peu de choſe, & maintenant il tombe en ruine : il eſt cependant garni de bonnes pieces de canon. A côté & au piéd de ce château on trouve une eſpece de fauxbourg ou de petite ville, ſéparée du reſte de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'eſt habité que par des Turcs. L'air y eſt pur & la vue fort étendue, puiſque de-là on découvre aiſément les montagnes d'Epire & celles de Theſſalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts : le premier eſt à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient & le midi ; il ne conſiſte qu'en deux groſſes tours, l'une ancienne & quarrée, l'autre récente & ronde, qui n'eſt ſéparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent conſtruire cette tour il y a environ cent ans. Le Pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, & il obligea tous les habitans à y travailler, ſans en excepter l'Archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une eſcadre Vénitienne parut devant Salonique ; celui qui la commandoit fit ſommer le Pacha

de lui donner quarante mille ſequins (1), & le menaça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner; le Gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de ſequins à ſon ordre; mais qu'il y avoit quarante mille boulets de canon à ſon ſervice. Les Vénitiens jetterent des bombes: on leur répondit de ce fort avec de groſſes pieces d'artillerie qui endommagerent quelques-uns de leurs vaiſſeaux, & les obligerent de ſe retirer.

Le ſecond fort eſt à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, & à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'eſt qu'une groſſe & ancienne tour exagone; ce fort eſt ſitué peu loin de la porte de la Marine en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troiſieme eſt placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le ſeptentrion; il paroît n'avoir gueres que deux cens ans: il conſiſte en quatre petits donjons qui renferment un aſſez grand eſpace; chacun de ces forts ou châteaux eſt muni de groſſes pieces de

(1) Le ſequin Vénitien vaut une piſtole.

canons de bronze, braquées contre la mer : chacun a ſon Aga ou Commandant particulier, avec quelques Canoniers. Une groſſe tour ronde & ſolidement bâtie à l'endroit où les murs commencent à deſcendre des Sept-Tours, ſert d'arcenal & de magaſin à poudre. Ce ſont-là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, & quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'eſt-à-dire, fortereſſe, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'eſt rien moins qu'une ville forte : elle n'a ni ouvrage extérieur ni foſſés ; ſes murailles foibles en beaucoup d'endroits ne ſont terraſſées nulle part : d'ailleurs elle eſt dominée du côté du nord-eſt par des hauteurs voiſines ; elle a, au reſte, une eſpece de garniſon de ſept à huit cents Janiſſaires, la plupart mariés & peu aguerris : leurs exploits ſe bornent à quelques inſultes qu'ils font aux pauvres ſujets du Grand-Seigneur, & quelquefois aux Francs : ils entendent bien cette eſpece de petite guerre, & c'eſt la ſeule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cents Turcs marchands, qui ont le titre de Janiſſaires, mais ſans en recevoir la paye ; ceux-ci ſont aſſez tranquilles & ne font de mal à perſonne.

Du côté des Sept-Tours & du fauxbourg qui tient à cette fortereſſe, la deſcente eſt roide, ſcabreuſe, & ſemée de petits rochers qui s'élevent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville de grands jardins occupent preſqu'un tiers du terrein; les deux autres ſont occupés par des maiſons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs ſon bâtis pour l'agrément: ils n'ont point de ſolidité; les murs ne ſont que de terre graſſe détrempée & couverte d'un enduit de mortier. On les ſoutient par deux longues pieces de bois ou ſolives minces jointes enſemble par des traverſes, engagées horiſontalement dans la maçonnerie, & diſtantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre; cette eſpece de charpente dirige les Maçons pour élever à plomb leurs murailles; mais ces pieces de bois qui ſouvent paroiſſent à l'extérieur, venant à pourir, ces murailles s'écroulent.

La partie haute de la ville a des Serrails ou Hôtels aſſez beaux pour le pays: leurs principales pieces ſont la cour, des galeries fort larges qui ont vue ſur la mer, & de belles ſalles bien plafonnées, avec des eſtrades ou ſophas ſur leſquels

les Turcs reçoivent les visites, donnent audience, & rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, & dans les rues où il n'y a gueres qu'eux. Les plus riches & les plus qualifiés qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties & disposées à la Turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habitée ; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, & le long des murs du côté de la mer. Quelques riches Marchands de cette nation sont bien logés, d'autres le sont passablement, mais le plus grand nombre est si pauvre, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés, & sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement malpropre, ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques, & même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites & couvertes en partie de sophas, qui de chaque maison sortent en dehors; elles sont mal pavées & fort mal-propres dans la basse ville. Vers le milieu

où ſont les Marchés, les rues ſont couvertes de planches, ce qui les rend obſcures, mais fraîches en été.

On voit là un édifice aſſez ſolide & aſſez beau; il conſiſte en ſix petits domes à deux rangs, ſoutenus & ſéparés par des pilaſtres joints les uns aux autres par des arcades; c'eſt ce qu'on appelle le Bezeſtan, & c'eſt le lieu où les Marchands d'étoffes, de ſoie, de mouſſelines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant ſept ou huit piaſtres qu'ils payent par an. Vers le quartier de la Marine, il y a beaucoup de magaſins, dont quelques-uns, nouvellement bâtis, ſont aſſez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq *Kans* principaux; ce ſont des bâtimens à pluſieurs aîles, ou corps de logis partagés en petites chambres; chacun peut y loger pour ſon argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Theſſalonique étoit embellie, il n'y en a plus que deux dont il reſte des veſtiges. Le premier eſt un vaſte portail ou arc de triomphe de cinquante pieds de haut, ſur trente ou trente-cinq de large; il eſt placé au milieu d'une rue, aſſez près de la porte nommée *Calamaria;* il eſt ſoutenu par

deux gros pilaſtres ou maſſifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux & d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, & qui ſemblent repréſenter une bataille. Ces figures qui ſont bien conſervées ne paroiſſent pas fort délicates, elles ſont ſurmontées d'une architrave & d'une corniche ſimple, d'où naît l'arcade faite de briques, & fort gâtée, elle ſert de retraite aux cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilaſtres, le bas eſt couvert par des boutiques, l'autre eſt environné de maiſons qu'on y a adoſſées; ainſi je n'ai pu ſçavoir s'ils contenoient des inſcriptions : ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins conſidérables, de l'un deſquels on voit encore le bas du ceintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurele, après une grande victoire qu'il remporta ſur des peuples barbares.

L'autre reſte d'antiquité eſt à-peu-près au milieu de la ville à l'entrée d'une maiſon des Juifs : ce ſont ſix groſſes colonnes de marbre blanc, d'un ordre ſimple dont le pied eſt enterré; elles ſont poſées de ſuite en ligne droite, & elles ont leur architrave, leur

frise & leur corniche ; au-dessous sont des pilastres de marbre, séparés les uns des autres par une espace vuide. A ces pilastres, qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossés des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle ; d'un des côtés une de ces figures a des aîles ; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté l'une de ces figures tient un cigne sur sa poitrine, & les autres ont à la main quelques instrumens de musique. Ce monument qui paroît être d'un siecle où florissoient les beaux arts, n'est apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans il y a une place longue d'environ deux cents pas, & large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue & plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez recentes : on croit que c'étoit autrefois l'Hipodrome & le lieu des spectacles. Dans les murs, sur-tout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades,

que quelques-uns disent avoir été des Chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les ames de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, & pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues Chapelles étoient ce que les Romains appelloient *Caveæ*, & que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux & les animaux qui servoient aux spectacles; & ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit de pareils monumens à Besiers & à Nismes, dans ce qui reste d'anciens Cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville & hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit & de jaspe, des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, & d'autres pierres bien travaillées; mais dégradées maintenant & fort défigurées; je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aye pu lire, ou qui méritent d'être rapportées; & pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que

que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphire maçonné au bas d'un minaret de Moſquée; il faut cependant rendre une juſtice à ces peuples; ils ont grand ſoin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes & dans les bourgades. Ils bâtiſſent des fontaines près les Moſquées & aux environs même des villes, & des repos de promenades, qu'ils appellent Kioſques.

Ces Kioſques ne conſiſtent qu'en une eſpece de grand cabinet ou belveder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, & couvert d'un ſimple toît, & auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour ſervir de cuiſine à ceux qui vont s'y réjouir Le Kioſque eſt ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, & même y manger, lorſque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il ſe trouve de pieux Muſulmans qui, pour le ſalut de leur ame, & la commodité du public, font faire des Kioſques & des fontaines juſques ſur les grands chemins: cette dévotion eſt fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans (1) qu'on trouva les ossemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire; on dit que le crâne contenoit un boisseau de bled: la chose est probable, à en juger par quelques-unes de ses vertébres qu'on avoit attachées à la porte de la Marine.

On trouva aussi, vers le même temps, dans la muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matiere couvertes d'un vernis verdâtre; elles avoient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes, les visages paroissoient être d'hommes ou de femmes, & avoir un air triste; elles étoient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent & de cuivre y étoient autrefois assez communes, & un Marchand François m'a dit qu'il en avoit une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à sa sincérité, on pourroit, je crois, en sureté de conscience, en rabattre quelque chose; il ajouta qu'il les avoit revendues à un Chaudronnier: c'étoit

(1) Le Pere Souciet écrivoit en 1734.

dommage ; il pouvoit, il devoit même y en avoir de curieuſes. Les médailles ſont aujourd'hui extrêmement rares : depuis ſept ans on n'a découvert que quelques médailles conſulaires, & celles de quelques Rois de Macédoine, ou de quelques Empereurs Romains ; mais preſque toutes aſſez communes : on n'y trouve plus même ces pierres précieuſes gravées qu'on y trouvoit autrefois. Un Chancelier François de cette Echelle en avoit de fort belles qu'il a emportées en France ; j'en ai retenu des empreintes en cire d'Eſpagne & en cire commune.

Les Moſquées ſont preſque les ſeuls édifices ſolides & conſidérables de la Turquie ; on en compte ici juſqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui ſont peu fréquentées : les Turcs en ont bâti quatre ou cinq ; les autres ſont d'anciennes Egliſes dont ils ſe ſont emparés. Les plus célebres étoient celles de Sainte-Sophie, de Notre-Dame, de Saint-Demetrius & des Saints Apôtres.

Sainte Sophie Αγία Σοφία, comme on l'appelle encore aujourd'hui, eſt conſtruite, comme beaucoup d'Egliſes Grecques, ſur le modele de Sainte-Sophie de

Conſtantinople, mais en petit. C'eſt un édifice quarré, couronné d'un dôme aſſez plat, tout couvert de plomb; le veſtibule eſt ſoutenu par de belles colonnes de marbre, & il y a au dedans un ſiége de porphire mal travaillé.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'Egliſe de Notre-Dame a été changée en Moſquée. On eſtime l'architecture de l'édifice & la hardieſſe de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaſpé dont les chapiteaux ſont ſurmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées; c'eſt à préſent la principale moſquée de la ville.

Celle de Saint-Démétrius eſt un grand vaiſſeau qui a une nef & deux aîles de chaque côté, ſéparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui ſe répondent bien l'un à l'autre; il y a, outre cela, ſix belles colonnes de jaſpe d'une grande hauteur, qui ſoutiennent la tribune: cette Egliſe étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique; elle n'a point de voûte. Il y a ſix ou ſept ans qu'elle ſe trouva en mauvais état, le plafond étoit crevé & l'édifice menaçoit ruine. Pour le réparer on vendit

le plomb de la couverture, & on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaſte ſouterrain qui ſubſiſte encore, & dans ce ſouterrain un puits, que les Grecs diſent être miraculeux. L'Egliſe des Apôtres dont on a auſſi fait une Moſquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle eſt d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre Moſquée, qui eſt tout proche des murs vers l'orient, & qui autrefois étoit une Egliſe, on montre un grand ſiége de marbre aſſez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que S. Paul a prêché; & dans un enfoncement de la Moſquée on conſerve une grande quantité de biſcuits que les Vénitiens y avoient ramaſſé lorſqu'Amurat ſecond aſſiégea la ville (1), il y a plus de trois cens ans. Il paroît certain que l'attaque ſe fit de ce côté-là; & l'on voit encore à la diſtance d'une demi-lieue une hauteur conſidérable, qui paroît manifeſtement avoir été faite en partie de mains d'hommes, ſur laquelle étoit dreſſée la tente du Sultan; c'eſt la coutume de ces Princes de camper ſur de pareilles élévations que leur

(1) Amurath II enleva Theſſalonique aux Vénitiens en 1429.

fait l'armée : on dit auſſi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres ſur l'endroit où a été le pavillon Impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de ſon ſéjour & de ſa préſence, ne ſoit pas foulée par d'autres pieds. L'un & l'autre peut être véritable.

Au reſte les Moſquées ſont toutes nues ; & à cela près que le pavé eſt couvert, du moins en partie, de tapis & de nattes, pluſieurs ſont mal-propres : elles n'ont en dedans pour ornemens qu'une tribune, d'où les Imans liſent au peuple l'Alcoran ; & en dehors une tourelle ou minaret très-élevé & d'une conſtruction hardie, du haut duquel on annonce cinq fois par jour les heures de la priere.

Salonique n'a que deux maiſons de Religieux Turcs, l'une dans la ville, l'autre ſur une colline hors des murs ; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans chacune de ces maiſons huit ou dix Freres ; (c'eſt le nom qu'ils ſe donnent), gouvernés par un Supérieur perpétuel. A certains jours ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur Moſquée. Ils peuvent ſe marier ; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monaſtere.

Les Egliſes Grecques ſont au nombre,

non pas de trente, (comme dit Moréry), mais de douze ou treize ſeulement; elles ſont placées, non pas ſur les rues, les Turcs ne le ſouffriroient pas, mais dans des enfoncemens, derriere des maiſons. La Cathédrale, dédiée ſous le nom de Saint Démétrius, eſt aſſez proprement bâtie; c'eſt un grand vaiſſeau, partagé en une nef, deux aîles & le ſanctuaire, ſans parler du veſtibule: elle n'eſt que plafonnée; deux ou trois rangs de ſiéges regnent tout autour: ſur une des aîles eſt une gallerie pour les femmes, qui, ſelon la louable coutume de l'Egliſe d'Orient, ſont toujours ſéparées des hommes. Le ſanctuaire eſt fermé par une haute cloiſon de bois ſculpté, & ornée de peintures qui repréſentent N. S. & la Sainte Vierge, des Saints de l'ancienne & de la nouvelle loi, & quelques Peres Grecs. Ces peintures n'ont rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'Egliſe aucunes ſtatues; les Grecs ſe font mal-à-propos un ſcrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un ſeul autel, & ſur cet autel, ſans ornemens, eſt un petit tabernacle où eſt le ſaint Sacrement; au fond du ſanctuaire ſont des ſiéges en demi-cercle pour les Prêtres & pour l'Evêque qui ſe place au milieu

de ſon Clergé. Tel eſt dans la Grece l'uſage de toutes les Cathédrales.

On garde dans celle de Salonique le corps de Grégoire Palamas ; on y honore ce Prélat comme un Saint, ſur-tout un des Dimanches de Carême, où l'on ne célebre la Liturgie que dans cette Egliſe : à la vérité l'Office ne fait point mention de ce prétendu Saint ; mais chacun vient ſe proſterner devant la Relique, qu'on expoſe à la vénération publique : ce corps eſt tout deſſéché, comme les Grecs croient que deviennent tous les corps de ceux qui ſont morts excommuniés, & quelques-uns n'ont pas de foi à la ſainteté de Palamas. Il y en a même qui s'abſentent de cette cérémonie : un des derniers Archevêques prêchant ce jour-là, ne dit pas un mot de l'objet du culte ; ſon exemple a été ſuivi.

Les autres principales Egliſes de Salonique ſont les paroiſſes de Saint Athanaſe, de Saint Nicolas, de Saint Mennas, de Saint Conſtantin & de la bienheureuſe Vierge : cette derniere paroiſſe fut brûlée il y a quarante ans ; il en coûta quinze cens piaſtres pour obtenir la permiſſion de la rebâtir ; on s'y porta avec un zele admirable ; les uns fournirent de

l'argent; les autres des matériaux; ceux-ci leur l'ouvrage; ceux-là leurs ſoins, & en peu de temps leur travail fut achevé: elle eſt ſolidement bâtie, très-propre en dedans & très-réguliere.

Il n'y a qu'un Monaſtere, qu'on appelle en Turc *Chiaoux Monaſtir*, Monaſtere de l'Huiſſier: j'ignore l'origine de cette dénomination; je ſçais ſeulement qu'il avoit autrefois pluſieurs privileges auſſi utiles que peu glorieux; les Mahométans les avoient accordés aux Moines, parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville: mais comme la reconnoiſſance s'affoiblit, ſur-tout quand elle eſt onéreuſe, ces privileges ont été reſtreints; ces Religieux, qui ne ſont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroiſſent doux & d'un fort bon commerce entre eux.

Il n'y a point de Religieuſes, mais ſeulement quelques vieilles filles ou veuves, habillées de noir, qui font profeſſion d'avoir renoncé au monde. Les Juifs ont pour le moins trente Synagogues, quelques-unes aſſez grandes, toutes aſſez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, & toutes enſemble font environ quarante mille ames, dix mille

Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, & dix-huit à vingt mille Juifs. La ville eſt gouvernée par un Pacha & un Molla. Ce Pacha eſt comme le Gouverneur de la Province, & ſon autorité s'étend ſur tout le Militaire. Le Molla juge définitivement des cauſes civiles & criminelles, & n'eſt préſidé par le Pacha, que quand celui-ci eſt Pacha à trois queues. Il y a auſſi un Janiſſaire Aga qui commande les Janiſſaires de la ville, & protege les Juifs. Ces Officiers changent ordinairement tous les ans, & quand leurs ſucceſſeurs entrent par une porte, ils ſortent par une autre. Les Imans qui préſident à chaque Moſquée dépendent du Mufti, qui eſt le Chef de la Religion.

Les Grecs, quoique ſoumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs Archontes; ces Archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui ſe font ſur la Communauté: ils ſont gouvernés pour le ſpirituel par l'Archevêque, aidé des principaux Papas, comme le grand Œconome, le Proto-ſyncelle, &c. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme & enfans, non-ſeulement avoit ſoin du revenu de l'Archevêché, mais étoit même une eſ-

pece de grand Vicaire : il donnoit aux Papas les permiſſions de célébrer & de confeſſer ; il les interdiſoit comme bon lui ſembloit : je ne ſçais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce déſordre. Les Evêques ſuffragans de la Métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la Fête de S. Démétrius, qui ſe célebre avec grande ſolemnité le 6 de Novembre. On ne ſera peut-être pas fâché de voir la deſcription de cette cérémonie, à laquelle j'ai aſſiſté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'Office : ſur les ſix heures & demie du matin on revêtit de ſes habits pontificaux l'Archevêque, qui étoit ſur un ſiége élevé tout au bas de l'Egliſe ; il avoit une eſpece d'aube d'une étoffe de ſoie à fleurs d'or, & par-deſſus une robe à manches courtes, mais larges : elle étoit d'un damas rouge à grandes fleurs d'or & de ſoie ; cette robe répond à notre chaſuble : il lui pendoit ſous le bras droit une piece quarrée comme une bourſe de Calice, où étoit repréſentée en broderie très-fine la Transfiguration de Notre Seigneur. Son pallium étoit fort large, & d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de ſe-

mence de perles. Une autre piece brodée en argent, & à-peu-près quarrée, lui couvroit la poitrine; enfin il portoit ſur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles & de diamans de peu de prix, & ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept Evêques s'habilloient dans le Sanctuaire : au lieu d'aubes ils prirent des tuniques d'étoffe de ſoie rouge à fleurs d'or, & une eſpece de chappes qui n'avoient d'ouverture que pour paſſer la tête : ces chappes étoient de différentes couleurs ; leurs étoles étoient larges de ſix ou ſept pouces & bien brodées, & au lieu de mitre, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les dignités de la Cathédrale & les Curés de la ville étoient auſſi vêtus d'ornemens magnifiques, & les Evêques n'étoient diſtingués d'eux que par leur large étole. Les Diacres n'avoient qu'une tunique & l'étole en travers. Evêques, Prêtres, Diacres, tous portoient ſur les extrêmités des manches de petites pieces d'étoffe qui leur ſervoient de manipules, au bas des manches & des vêtemens de

l'Archevêque étoient attachées des clochettes, telles qu'en portoit le Pontife des Juifs.

L'autel étoit couvert d'une étoffe de ſoie rouge à fleurs d'or, qui deſcendoit juſqu'à terre de tous côtés. L'Archevêque y vint précédé des Diacres, des Prêtres & des Evêques. On portoit ſa croſſe, qui eſt comme un bâton de Saint Antoine, croiſé par le haut d'un morceau d'ivoire. Il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'uniſſoient par le haut, & avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en formant le ſigne de la croix. Il en donnoit auſſi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos Evêques; enſuite il fit pluſieurs encenſemens.

On commença la Liturgie par une Hymne en l'honneur de Saint Démétrius; enſuite le Prélat récita quelques prieres, fit ſur ſoi quelques ſignes de croix, & s'aſſit ſur ſon trône derriere l'autel, ayant à ſes côtés les Evêques & les Prêtres ſur des bancs. On chanta l'Evangile du haut d'une tribune; on pria pour le Patriarche de Conſtantinople, & pour l'Officiant. L'Archevêque & ſes aſſiſtans allerent à un des côtés du Sanc-

tuaire prendre les oblations de pain & de vin, devant leſquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis ſur une patene & le vin dans un calice. Suivirent diverſes bénédictions & oraiſons, pendant leſquelles les Prélats eurent preſque toujours la tête couverte. Ils ſe découvrirent un peu avant la conſécration, dont l'Officiant prononça les paroles aſſez haut. Pendant la conſécration les Evéques & les Prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucunes génuflexions, mais ſeulement des inclinations, ſuivant leur uſage. Après la conſécration un Diacre remuoit ſans ceſſe une palle autour du calice, qui demeura découvert. Après quelques prieres un Prêtre chanta de la tribune l'Oraiſon dominicale.

Les Evêques réciterent l'un après l'autre une formule de ſoumiſſion à leur Archevêque. Après quelques Oraiſons vint la communion. Le Célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'eſpece du pain, puis le ſang précieux où l'on avoit mêlé une goute d'eau chaude depuis la conſécration, outre celle qu'on avoit miſe auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui ſortit avec le ſang du côté ouvert de

Notre Seigneur, ou, ſelon d'autres, le déſir ardent qu'il avoit de ſa paſſion. Enſuite l'Officiant donna à chacun des Evêques & des Prêtres, un petit morceau de pain conſacré qu'ils reçurent dans leurs mains, & qu'ils conſumerent autour de l'autel; puis ils vinrent prendre un peu de ſang de Notre Seigneur à trois repriſes. L'Archevêque préſentoit le calice aux Evêques, & un des Evêques aux Prêtres. Avant la Communion les Prêtres & les Evêques approcherent du calice quelques morceaux de pain, qu'ils rendirent aux laïcs qui les avoient offerts; c'eſt une eſpece de pain béni qu'ils appellent *eulogie*.

La Liturgie étant achevée, l'Archevêque, aſſis ſur un ſiege élevé au milieu de la nef, & tenant ſa croſſe de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint. Son diſcours me parut fort raiſonnable. Après le Sermon, il diſtribua du pain béni aux plus diſtingués de l'aſſemblée, & en le recevant, on mettoit quelques pieces d'argent dans un baſſin qui étoit tout proche. Toute la cérémonie dura plus de deux heures. Les Evêques & les Prêtres me firent politeſſe, juſqu'à ſe retirer quelquefois pour me laiſſer voir plus commodément.

L'Archevêque même, avant que de commencer ſon diſcours, me fit placer honorablement, & après le Sermon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la Meſſe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire viſite avec le Pere Supérieur ; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, & parla fort obligeamment des Latins, & en particulier des Jéſuites : il en avoit parlé de même le jour de la Fête à ſes Evêques & à ſes Papas. Nous le vîmes une ſeconde fois ; mais comme il avoit des ménagemens à garder, il ſe contenta de nous envoyer ſon Proto-ſyncelle, un Prêtre & ſon Diacre, pour nous rendre la viſite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroiſſent peu aliénés des François & du rit Latin : quelques-uns même des plus honnêtes-gens & des plus capables ſont de nos amis ; nous n'en connoiſſons qu'un qui dogmatiſe contre nous. Un des plus grands maux de l'Egliſe Grecque eſt l'ignorance craſſe des peuples & d'un grand nombre de Paſteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un Papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un Papas de la

ville la queſtion ſuivante : *Eſt-il vrai que Jeſus-Chriſt eſt Dieu ?* » Il me ſemble l'a-» voir ſouvent entendu dire ainſi ; d'un » autre côté, on dit qu'il eſt homme : » comment accorder ces deux choſes » enſemble ; s'il eſt Dieu, comment » peut-il être homme, & s'il eſt homme, » comment peut-il être Dieu ? » Le Papas de la ville mieux inſtruit, fit le catéchiſme au Papas de village, qui acquieſça à tout : il ne falloit pas être grand Théologien pour réſoudre la queſtion. Quelle inſtruction un peuple groſſier peut-il attendre de pareils Docteurs ?

Les Juifs ſont preſque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne ſe trouve apparemment en nulle autre ville du monde ; auſſi y ont-ils plus de liberté & de privileges que par-tout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorſqu'ils furent chaſſés d'Eſpagne ; & avant que de s'y établir, ils envoyerent des députés à Conſtantinople pour obtenir des conditions avantageuſes. Ils ne ſont pas exempts du tribut général ; mais on leur fait quelque grace, parce qu'ils ſe ſont chargés de fournir de groſſes étoffes pour habiller les Janiſſaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puiſſe en vendre à aucun

autre. Ce privilege leur rapporte un profit considérable : ils forment une espece de petite république : ils ont entr'eux une sorte de gouvernement & de juriſdiction, dont le chef est celui de leur Religion. Ils l'appellent le grand Kakan. Ce Juge a ses Assesseurs ou Conseillers choisis entre les principaux de la Nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, & ils taxent chacun selon ses facultés : pour se mettre en état de payer ces tributs & de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande & le vin qu'ils achetent ; ensorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux Chrétiens : enfin ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait & pour fournir aux autres dépenses de la Nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, & de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables ; en un mot, ils se gouvernent assez bien, & se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux, le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un Espagnol corrompu & mal prononcé ; la plûpart des

hommes entendent l'Italien, & quelques-uns le Provençal ; ils portent tous la barbe longue & un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles : les femmes renferment leurs cheveux dans une eſpece de longue queue plate qui leur pend derriere la tête, & attachent au bout un bouton de cuivre. Ils ſont fort laborieux, & ils ſe mêlent de toutes ſortes de métiers : les uns ſont commerçans ; les autres artiſans : ceux-ci ſont courtiers des marchands ; ceux-là vendent en détail : pluſieurs ſont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, porte-faix : ces derniers ſont fort miſérables ; ils ne vivent preſque que de chataignes pendant l'hyver ; & pendant l'été que d'herbages, de concombres, de melons d'eau qu'on nomme *carpouz*. Cette mauvaiſe nourriture leur cauſe pluſieurs maladies.

Ils ſont communément trompeurs ; mépriſés également des Chrétiens & des Turcs ; mais ils n'en ſont pas moins attachés à leur religion & à beaucoup de ſuperſtitions, dans leſquelles leurs Kakans les entretiennent. Ils obſervent religieuſement le Sabbat ; & ſi ce jour-là ils ont beſoin de feu, ils prient quelques Chrétiens de leur en allumer : cependant

il arrive de temps en temps que quelques-uns ſe font Turcs par la crainte de la mort ou de la baſtonnade. Les nouveaux Muſulmans, originairement Juifs, ſont peu eſtimés des anciens Mahométans : ils conſervent toujours de pere en fils une inclination ſecrete pour le Judaïſme, juſqu'à réciter leurs anciennes prieres au lieu de celles de l'Alcoran.

Il y a environ ſoixante ans qu'ils ſe perſuaderent que le Meſſie alloit enfin paroître. Pour ſe préparer à ſon arrivée, & le recevoir plus dignement, ils cabalerent enſemble, & voulurent ſe rendre maîtres de la ville. Les Commandans Turcs en furent avertis ; on fit arrêter les chefs de la révolte, & à force de menaces on les obligea d'embraſſer la religion Mahométanne, après leur avoir fait avouer que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie ; c'eſt un aveu que les Mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue converſion.

Outre pluſieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége ſeulement, où ils enſeignent leur Philoſophie, leur Droit, & je penſe auſſi leur Théologie ; les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libérale-

ment donnés, ſe réduiſent à quelques centaines, tous, ou preſque tous de la ville même, & non pas de tout l'Empire Ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége ait jamais été plus floriſſant : les étudians y ſoutiennent des thèſes imprimées comme leurs autres livres, en caracteres hébraïques ; mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salonique des Juifs ſçavans en Hébreu, & l'on n'y parle d'aucun Rabin de réputation ; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur Religion. Leurs Synagogues ſont ſituées & ouvertes ſur les rues, privilege que n'ont pas les Chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, & leur chant eſt très-déſagréable : le convoi eſt ſouvent nombreux, mais les femmes n'en ſont point ; elles ſe contentent de pleurer à la maiſon, & elles ont une certaine formule de lamentations & de gémiſſemens. Les cimetieres de cette Nation occupent un fort grand terrein, hors d'une des portes de la ville ; parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tour-

nent à l'entour, & le Kakan paroît parler au mort ; on remplit enſuite la foſſe ſur laquelle on accumule de petites pierres, de ſorte que leur ſépulture s'éleve toujours de terre ; on met ſur la plupart une tombe communément de marbre, ſur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques, avec des ornemens de fleurs & de diverſes figures. Il n'y a que les pauvres qui n'aient point de tombe, ou qui n'aient qu'une pierre plate ſans épitaphe.

Outre les Juifs anciens habitans de Salonique, il y en eſt arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie, d'Eſpagne & de Portugal ; ces nouveaux venus ſont vêtus comme les Francs, ils ne portent point la barbe, mais ſeulement une mouſtache ; ils ne ſe font pas même ſcrupule de manger avec les Chrétiens : auſſi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, & preſque comme des déſerteurs de la Loi. Il y a parmi eux de gros marchands, qui, à la Religion près, ſont honnêtes gens : ils ont des Médecins aſſez habiles, qui ſont pour la plupart ſous la protection de la France.

C'eſt le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a gueres que quatre-vingts ans que les négocians des

divers pays de l'Europe y trafiquent : les François ont commencé les premiers, & il y a plus de ſoixante-dix ans qu'ils y ont un Conſul ; cependant leur commerce & celui des autres étoit fort peu de choſe. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut conſidérablement augmenté par la traite des bleds que le Grand Seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandiſes. Chacune des huit années que dura cette permiſſion, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, & juſqu'à cent quatre-vingt bâtimens François ; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce eſt fort diminué, & jamais il ne ſera floriſſant, tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit aſſez peu d'autres choſes dont les étrangers veuillent ſe charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer, c'eſt-là à-peu-près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le tranſport du fer eſt défendu ; les Juifs ſe ſaiſiſſent de preſque toutes les laines ; le coton n'eſt pas beau, la cire & l'alun manquent, & l'on trouve ailleurs du tabac & des cuirs à meilleur compte ;

ce n'eſt proprement que ſur les bleds qu'on peut faire de gros profits, & c'eſt pendant cette traite des grains que les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens & les ſujets de l'Empereur voulurent avoir leur Conſul à Salonique. L'indigo, le papier, la quinquaillerie, & ſur-tout les draps, ſont les principales marchandiſes qu'y apportent nos François; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il ſe débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant: enfin ce commerce y eſt ſi fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens & de ceux des autres nations ſont réduits à faire la caravanne, c'eſt-à-dire, à ſe louer à des gens du pays pour des voyages à Smirne, à Conſtantinople, en Egypte, en Syrie, en Candie.

Si les Turcs étoient & plus induſtrieux & plus laborieux, s'ils faiſoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce ſeroit plus avantageux, & pour eux & pour les étrangers; mais l'agriculture eſt preſqu'abandonnée, & les payſans découragés, parce que les gens en place leur enlevent de force les bleds à vil prix, & les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il

il ſeroit à propos d'inſérer quelques articles contre les monopoles, ſur-tout par rapport aux François & à leur commerce, & de demander des Réglemens qui miſſent nos Marchands & nos Marins à l'abri des vexations, & des avanies qu'ils ont à eſſuyer dans les conteſtations qui s'élevent entr'eux & les Turcs.

Tel eſt le pays & la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu & du ſalut des ames, d'établir une Miſſion de notre Compagnie.

RELATION

De l'établiſſement & des progrès de la Miſſion de Theſſalonique, extraite des Mémoires du Pere Braconnier, par le Pere Souciet.

LE Pere François Braconnier, Auteur de ces Mémoires, & Fondateur de la Miſſion de Salonique, étoit un homme d'un mérite bien au-deſſus du commun. Il avoit l'ame grande & généreuſe, l'inclination bienfaiſante, & un courage à toute épreuve. Comme il ſçavoit l'Allemand, quand il vint dans ces Miſſions,

il fut d'abord d'un grand ſecours aux eſclaves de cette nation qui ſe trouvoient alors à Conſtantinople ; ce furent-là ſes premieres occupations & les eſſais de ſon zele : devenu Supérieur général des Miſſions de Grece, il s'attira l'eſtime & la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnoit des rapports. Il ſçut ſi bien gagner le fameux Comte Tékély, qu'il l'engagea à faire entre ſes mains abjuration du Luthéraniſme. Cependant il ne pouvoit oublier ſes chers eſclaves ; & quand il s'agiſſoit du ſervice des pauvres, ou du ſalut des ames, le riſque de la contagion, celui des mauvais traitemens ne pouvoient l'arrêter. Il y penſa perdre la vie ; ſa ſanté en fut beaucoup altérée ; cependant il ſoutint ſes travaux & ſes maladies avec une patience infatigable.

C'eſt de ce ſaint homme que Dieu s'eſt ſervi pour fonder la Miſſion de Salonique : voici comme il en raconte lui-même l'établiſſement. (Le Pere Braconnier ignoroit qu'en 1690, on avoit fait une Miſſion en Macédoine ; elle fut courte, & ne ſe fit qu'en paſſant. C'eſt ce que nous apprenons par nos Mémoires de ce temps-là). Il eſt aſſez ſurprenant, dit-il, que les Miſſionnaires de notre

Compagnie, & des autres Ordres Religieux, n'euſſent point encore pénétré en Macédoine au commencement de ce ſiecle pour y faire Miſſion, tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les Echelles du Levant, & que toute l'Aſie ſembloit ne pas ſuffire à leurs travaux apoſtoliques. Je ne penſois pas moi-même à venir dans ces pays, je n'avois en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce & les Provinces voiſines, pour travailler auprès des Arméniens Catholiques ou Schiſmatiques, lorſqu'un Marchand François, qui étoit venu de Salonique à Conſtantinople, ayant appris mon deſſein, me conſeilla de tourner mes vues plutôt ſur la Macédoine.

Il me fit entendre que la Capitale de cette Province & les Iſles voiſines offriroient un plus vaſte théâtre à mon zele, & que j'y ferois plus de fruit dans les ames. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes des Apôtres, j'étois tombé ſur le ſixieme Chapitre, où il eſt rapporté que Saint Paul étant dans l'Aſie mineure vit pendant la nuit, dans un ſonge miraculeux, un Macédonien qui lui faiſoit cette priere: *Paſſez en Macédoine & ſecourez-*

nous. Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, & de l'entretien que j'eus l'après-dîner avec le Marchand, me parut comme un avertiſſement du Ciel, & je ne penſois plus qu'à ſuivre, s'il étoit poſſible, la route que l'Apôtre m'avoit tracée.

M. notre Ambaſſadeur à la Porte (1), auſſi zélé pour l'avancement de la Religion, que pour l'honneur du Roi & du nom François, favoriſa mon entrepriſe, & me gratifia même de cent piaſtres (2), pour fournir aux premieres dépenſes néceſſaires ; je m'embarquai à Conſtantinople (3), & j'arrivai à Salonique. M. le Conſul de France me reçut avec bonté, & je réglai avec lui que je prêcherois dans ſa Chapelle les Dimanches, les Mercredis & les Vendredis aux Chrétiens du Rit Latin, de quelque nation qu'ils fuſſent ; la foule fut grande, & les Arméniens qui n'ont à Salonique, ni Egliſe, ni Prêtre, l'augmenterent. Préparés pendant le carême, tous, au temps de Pâques firent à l'envi de dignes fruits

(1) Le Marquis de Feriol.

(2) La piaſtre turque vaut un écu de trois livres monnoie de France

(3) Le 29 Janvier 1706.

de pénitence. J'eus même des conférences ſur la Religion avec quelques Grecs Schiſmatiques, qui ne me parurent pas éloignés du Royaume de Dieu.

On me ſollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année ; & en particulier le Deſſervant de la Chapelle conſulaire, qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en preſſoit fort. On m'apportoit pour raiſon que bien des gens, ſur-tout les Arméniens & les Grecs, n'entendoient pas la langue françoiſe, & qu'il falloit un Miſſionnaire qui en parlât pluſieurs. Ces juſtes repréſentations m'ébranlerent ; je jugeai cependant plus à propos de ſuivre mon premier projet, & de faire miſſion en pluſieurs endroits. J'employai le reſte de l'année à parcourir les régions que je ſavois être encore plus deſtituées de ſecours que cette Capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques iſles voiſines du continent de Theſſalie à l'orient du Mont-Pelion ; & le troiſieme jour j'abordai à Scopoli qui eſt la principale de ces iſles, que les anciens & même les nouveaux Géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli eſt à la vérité une petite iſle

qui n'a pas plus trente-ſix milles de tour; mais elle eſt fort bien cultivée, & l'on y compte huit à dix mille habitans, dont la plupart ſont raſſemblés dans une ville aſſez jolie, qui n'a point de nom particulier. On dit que cette iſle ſe trouvant déſerte, il y a deux cens ans, le chef de cuiſine du Grand Seigneur, ou, ſelon d'autres, le chef des Boulangers de Conſtantinople l'obtint du Prince, & la repeupla en y faiſant venir des Grecs des environs.

Les Scopolites ont des privileges qui ne ſont pas même connus ailleurs ſous la domination des Ottomans; aucun de ces Infideles ne demeure parmi eux; ils ont la liberté de ſonner des cloches, & de planter des croix ſur les chemins & ſur les collines. Si, pour terminer leurs procès, ils ſont obligés d'appeller quelques Juges Turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne ſont tenus de lui fournir la ſubſiſtance que durant trois jours. Ils ont un Evêque Grec, qui l'eſt auſſi de l'Egliſe de Schiatto. Scopoli a peu de bleds, mais en récompenſe on y fait beaucoup de vin; c'eſt preſque par-tout un gros vin rouge, foncé & fort coulant, mais qui flatte peu le goût; parce que, pour le conſerver, on en-

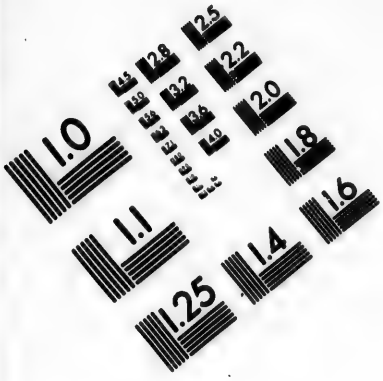
duit de poix-réſine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans leſquels on le met: ce qui donne à ce vin un goût de réſine qui n'eſt point agréable. Lorſque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée, on y débitoit beaucoup de ce vin, & nos François ont conſidérablement gagné à ce commerce. On en porte encore à Corfou, & ſur-tout à Salonique; on fait auſſi à Scopoli un peu de vin blanc qui eſt fort bon, auſſi-bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de ſon marc. On voit dans cette iſle de fort belles eaux; elle eſt abondante en cedres, en orangers, en citronniers & en autres arbres dont les fruits ſont excellens.

Elle me parut propre par ſa ſituation à en faire le centre de mes excurſions; mais comme j'étois alors preſſé, après y avoir employé huit jours à inſtruire & à exhorter ce qui s'y trouva de François, je fis voile vers Négrepont, c'eſt ainſi qu'on appelle la principale ville de l'iſle du même nom, qui eſt l'Eubée des anciens: cette iſle eſt fameuſe par l'Euripe qui la ſépare de la terre ferme, & par le flux & reflux qui ſe fait aſſez régulierement chaque jour, & dont on a juſqu'ici ignoré la cauſe. Il eſt probable cependant, que ce flux & re-

flux vient de la variété alternative & reglée des vents, qui en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne sous le petit pont de bois, qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'isle. Je crois, pour moi, que c'est-là tout le mystere. Le Consul me vit avec joie, & me reçut d'autant plus volontiers, que quoique nommé par la Cour, il n'avoit point de Chapelain; je séjournai quinze jours tant dans la ville que dans quelques villages voisins où je fus appellé.

L'isle de Négrepont s'étend le long de la côte orientale de la Grece, a environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois fortereſſes, près de deux cens villages, quarante-mille Chrétiens, & à-peu-près autant de Turcs; elle abonde en bled, en huile, & en troupeaux; mais l'air y est mal sain, sur-tout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une Mission, que le massacre de quelques-uns de nos Missionnaires, & plus encore l'intempérie de l'air, & les maladies contagieuses, nous ont obli-

gés d'abandonner. Dans le peu de ſéjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moiſſon croître entre mes mains ; mais j'avois donné parole aux habitans de Scopoli, & je revins à eux un peu avant la fête de l'Aſſomption : je paſſai les mois de Mai & de Juin dans les fonctions & les exercices de mon zele. Je voulois me tranſporter dans le continent voiſin, mais comme la peſte faiſoit bien du ravage en Theſſalie, mes amis me déterminerent à entreprendre le voyage du Mont Athos : j'en parcourus tous les Monaſteres ; & à parler en général, ces Moines me parurent de bonnes gens, ſimples & fort ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins : « Avons-nous ſi grand » tort, me répondirent quelques-uns » d'entre eux ; il n'y a que quelques » ſiecles qu'un Pape paſſa exprès de » Rome à Conſtantinople pour obtenir » de l'Empereur Grec la permiſſion de » ruiner nos Monaſteres ; de quel œil » devons-nous regarder des gens qui » ont ainſi conſpiré notre perte » ? Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir & entretenir le ſchiſme ; je leur démontrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun Pape n'étoit



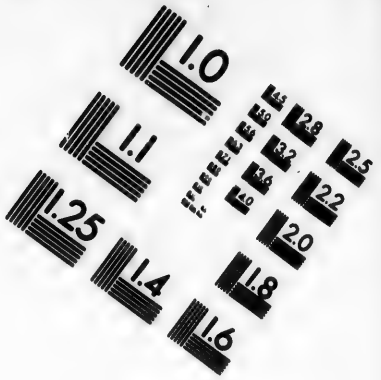
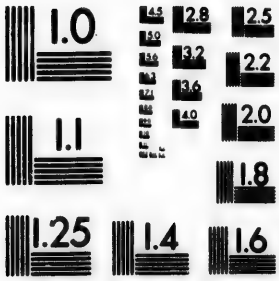
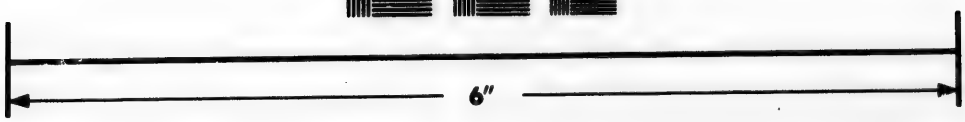
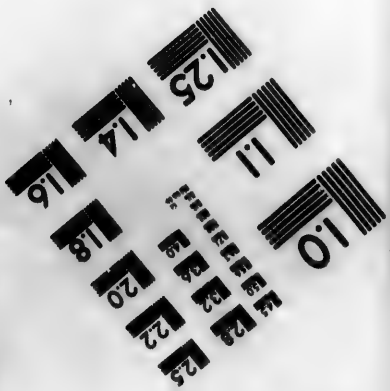


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

venu au Levant, & qu'on n'avoit jamais penſé à les détruire.

Je m'étois propoſé de ne point parler de Religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher; mais il ne me fut pas poſſible de garder cette réſolution. Le premier Monaſtere où j'abordai fut celui des quarante Martyrs: on me demanda dans une aſſemblée nombreuſe ce que je penſois de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs confreres, & enſuite Archevêque de Theſſalonique; au lieu de répondre à cette queſtion, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontoient leurs propres Hiſtoriens de ce Grégoire. Le Moine qui s'étoit chargé de diſputer avec moi, ſentit bien la force de mon interrogation; il me répondit auſſi-tôt, que quoique Palamas eût été un ſaint homme, il avoit eu même dans l'Egliſe d'Orient des contradicteurs & des adverſaires. Eh quoi donc, repliquai-je, appellez-vous Saint, un homme qui au jugement non-ſeulement de l'Empereur Andronic, mais même du Patriarche de Conſtantinople & de ſon Concile, a eu des opinions erronées & extravagantes ſur des points de foi, & qui a été publiquement excommunié! la droiture de mon adverſaire l'empêcha de

nier le fait ; c'étoit me donner un grand avantage ; il ſe contenta d'excuſer Grégoire, mais il n'y réuſſit pas, & tous convinrent qu'on ne devoit pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnoiſſoient pas pour Saint. On s'en tint-là, & la diſpute n'alla pas plus loin.

On renoua la partie à *Carguès*, petite ville où réſide l'Évêque de ces Moines ; ce Prélat avouoit que le Souverain Pontife eſt le légitime ſucceſſeur de S. Pierre, mais il refuſoit à ce chef des Apôtres la primauté, il me donnoit beau jeu, & il me fut aiſé d'aſſurer cette prérogative par les paroles mêmes de Jeſus-Chriſt au chapitre 16 de ſaint Matthieu & au 20e. de ſaint Jean, par l'autorité des Conciles, par les témoignages & les exemples de ſaint Athanaſe, de ſaint Baſile, de ſaint Chryſoſtome, & des autres Saints de l'Egliſe Orientale, qui ont reconnu les Papes juges dans les cauſes majeures. Battu par ſes propres armes, il ne rendit point de combat, & la conteſtation finit non par des querelles & des criailleries, comme il arrive aſſez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me preſſa même de faire un plus long ſéjour ; je me contentai de promettre que je tâcherois de revenir. Je

Je retournai à Scopoli ; j'y reçus le brevet du Roi, par lequel Sa Majesté rétablissoit les Jésuites Chapelains de son Consul à Salonique : c'étoit pour moi une raison pressante de me rendre dans cette Capitale. Dès le lendemain de mon arrivée le brevet du Roi fut lu dans l'assemblée des Négocians chez M. le Consul, & il fut reçu avec un applaudissement général.

Le Pere Mathieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'Avril, nous nous abouchâmes ensemble, & il fut réglé qu'il y auroit toujours un Missionnaire à Salonique, & que l'autre continueroit les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me conformer à cet arrangement, je partis incontinent après Pâques, & je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on sera peut-être bien aise de sçavoir ce que je remarquai dans ce voyage

Je trouvai presque par-tout le terrein assez semblable à celui de nos meilleures Provinces de France ; il produit un vin délicat, & toutes sortes de grains, du froment, du seigle, de l'orge, du millet, & même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir

eſt moins fertile ; on y voit beaucoup de rochers, & des pierres ſemblables à l'ardoiſe, ce qui fait croire qu'il y en a des carrieres ; mais les gens du pays ne ſe ſont pas encore aviſés d'y fouiller : on y voit auſſi le long du chemin un banc de rocher élevé & aſſez égal, qui a bien une lieue de long, & qu'on dit être de la pierre de chaux.

Ce Pays eſt fort agréable par la variété des objets qu'il préſente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivieres & deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, & l'autre ſix lieues de longueur ſur une demi lieue de largeur. Ils ne ſont ſéparés que par des plaines très-fertiles : la pêche de ces étangs eſt affermée au nom du Grand Seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une groſſeur monſtrueuſe, & d'autres poiſſons que nous ne connoiſſons point. Sur ces lacs & ſur ces étangs, on trouve diverſes ſortes d'oiſeaux aquatiques, des hérons, des cygnes, des canards, des oyes ſauvages, & une eſpece de pélican ; c'eſt le nom que je crois devoir donner à un oiſeau plus gros que le cygne, &

d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, & plus gros à proportion qu'il n'eſt long. Il eſt large de trois ou quatre doigts à la racine, & diminuant proportionneliement, il ſe termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs, on voit un groupe de rochers fort approchés les uns des autres; ils ne ſont pas fort gros pour leur hauteur, qui eſt de dix à douze pieds. Comme je les conſidérois attentivement pour voir ſi ce n'étoit pas les ruines de quelque Château, le Janiſſaire qui me conduiſoit m'apoſtropha ainſi : cet amas de pierres vous étonne, me dit-il, vous en ignorez ſans doute l'hiſtoire; je vais vous l'apprendre. C'eſt une noce : comment une noce, m'écriai-je ? Oui, une noce. Vous ſçaurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ſes parens, ſa mere lui donna ſa malédiction; & au moment même, non-ſeulement l'épouſe & l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. Il lut mon étonnement dans mes yeux & dans ma contenance. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une ſi grande merveille ? Mais les vôtres en diſent-ils quelque choſe, répondis-je ?

Et qu'eſt-il beſoin de livres, me dit-il, quand on voit les choſes de ſes yeux, & que les pierres, pour ainſi parler, nous inſtruiſent ? Ni lui, ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper ; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la ſoumiſſion & du reſpect dus aux peres & aux meres, & des rigoureux châtimens qu'exerce la juſtice divine ſur ceux qui ſont infideles à ces devoirs : comme je m'apperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention reſpectueuſe, je paſſai à nos obligations envers Dieu : je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raiſon, nous étions obligés de ſervir le Pere céleſte à qui nous devons tout ce que nous avons, & tout ce que nous ſommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de Conteſſa, & celles de l'ancienne Rhédine que les Provençaux nomment Rondine. Ces deux fortereſſes donnoient leur nom au Golfe qui eſt entre celui de la Cavalle & de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent Golfe de Conteſſa. Les Cartes marines de Provence l'appellent Golfe de Rondine, & les gens

du Pays ne le connoiſſent que ſous le nom d'Orfano.

Le pas de Rondine eſt fameux dans le canton par les vols & les meurtres qui s'y ſont commis autrefois, & il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce ſujet une avanture fort plaiſante, & qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs ; la haine & le mépris qu'on a pour cette nation perfide, a perpétué la tradition du conte ou de l'hiſtoire. Amurat, dit la chronique, étant occupé au ſiége de Bagdad, & ayant beſoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils ſortirent de la ville au nombre de ſept à huit mille, armés de toutes pieces pour ſe rendre à Conſtantinople, & de-là en Aſie. Ils marcherent fierement en ordre de bataille ; mais ſur le bruit qu'il y avoit des voleurs au pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte ; on aſſemble le conſeil de guerre, on délibere, & l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une eſcorte de Janiſſaires pour ſe défendre contre les voleurs. Le Pacha homme d'eſprit & qui ſçavoit qu'on ne

guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur de pareilles troupes, licentia cette brave Milice, & leur ordonna de retourner chacun chez ſoi. Il leur fit grand plaiſir; ils préfererent le repos à la gloire, & ils acheterent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront: le Sultan informé de l'avanture, en rit de bon cœur, & depuis plus de deux ſiecles elle eſt encore célebre dans le pays.

Previſta, qui n'eſt qu'à quatre lieues de la Cavalle, eſt encore un aſſez gros bourg, où il paroît qu'il y a des forges de fer, il eſt ſitué dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines, & ſemées de villages. La campagne eſt ſi bien cultivée, que dans une étendue immenſe, elle préſente des moiſſons de toutes parts. Elle eſt arroſée par une petite riviere, qui ſerpente & roule doucement ſes eaux. On les ménage pour arroſer les terres où l'on ſeme le ris. Le fleuve Strymon coupe auſſi cette plaine, & il eſt encore d'un plus grand ſecours pour cette ſorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure

étoit à peu-près ronde, & il y avoit presqu'une lieue d'une porte à l'autre : on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine ; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, & nomment Philippes sans restriction, *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'Empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle. Un reste de Château paroît sur une colline au Septentrion : mais je crois cet ouvrage plus moderne, la structure en étoit mauvaise, & bien différente de celle d'une espece de Temple ou de Palais dont on voit encore de beaux restes, presque au milieu de l'enceinte de cette ville : ces ruines consistent en quatre colonnes d'une belle pierre de taille, hautes de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquelles regne un entablement riche en ornemens, & de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit corridor, où cinq pieds au-dessous, une petite frise d'environ huit pouces de haut regnoit sur des pilastres qui ont tous été enlevés, & dont il n'est resté que les chapiteaux ; chaque pilier a deux de ces chapiteaux au-dessus desquels on

voit des naiſſances d'une voûte qui devoit être de briques, ou d'une pierre fort légere. De ſorte qu'il ſemble que cet édifice étoit à deux étages : il renfermoit encore d'autres colonnes, puiſque les quatre qui ſubſiſtent ont des pierres de communication en largeur & en longueur.

On trouve auſſi du côté de l'occident un reſte de veſtibule & une porte d'une maçonnerie de briques, épaiſſe de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune inſcription, & dans ce qui y paroît d'ornemens, on ne voit aucunes figures. On remarque ſeulement dans les chapiteaux quelques feuillages qui reſſemblent à celui d'un plane. Comme on a creuſé en cet endroit, on a déterré une eſpece de tombeau d'un marbre blanc fort tendre, avec une inſcription Grecque en neuf lignes, dont aucune n'eſt entiere, & dont le caractere eſt mauvais : je la crois cependant du temps des Païens. Comme on ne peut en tirer aucun ſens ; je ne me donnai pas la peine de la tranſcrire : pour ce qui eſt des colonnes & du portique, il n'y paroît aucuns caracteres gravés.

On trouve une grande quantité d'inſcriptions au pied de la colline dont j'ai

parlé. Comme le roc y eſt fort maſſif, on l'a taillé en forme de plaque, & on y a tracé diverſes figures en bas-relief; mais ces figures ſont mal conſervées, & ne paroiſſent pas de bonne main. On y voit auſſi une inſcription Grecque, d'un aſſez mauvais caractere, & déjà tout effacé; les Latines au contraire ſont d'un beau caractere, & bien conſervées. On reconnoîtra ſans doute en les liſant, que toutes ces inſcriptions ne ſont que des liſtes des noms de ceux qui s'aſſocioient pour le culte de l'Idole que les Romains nommoient *Sylvanus* ou *Sylbanus*, ce qui fait conjecturer qu'elles ſont du temps des Conſuls. Outre les noms des Aſſociés, on voit par l'inſcription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les préſens qu'ils ont faits à la divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtiſſe ou à l'ornement du Temple (1).

(1) *Inſcriptions trouvées près de Philippes, telles qu'elles ont été copiées par le Pere Braconnier. Gruter, tom. I. pag. cxxix, nomb. 10, n'en avoit rapporté que les cinq premieres lignes, & d'une maniere fort imparfaite.*

Premiere Colonne.

P. HOSTILIVS P. TIL. PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT

Je crois qu'on doit auſſi rapporter au temps de la République Romaine ou des

---

TITVLVM FECIT VBI
NOMINA CVLTOR. SCRIPSIT SAC
VRBANOS. P.
I. VOLATTIVS VRBANVS SAC.
I NVTRIVS VALENS IVG
HERMEROS METRODORI
C. PACCIVS MERCVRIALIS
P. VEITIVS VICTOR
C. ABELLIVS ANTIROS
ORINVS COLONIÆ
M. PVBLICIVS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIVS PVDENS
M. VARINVS CHRESIMVS
M. MINVTIVS JANVARIVS
P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
L. HEPENNIVS VENVSTVS.

Et neuf autres lignes que le Pere Braconnier n'a pas copiées, ſans doute parce qu'elles ne contenoient que des noms.

Seconde Colonne.

M. HERENNIVS HILENVS
CATILIVS FVSCVS
CATILIVS NIGER
THARSA COLONIÆ
PHŒBVS COLONIÆ
CL. ÆLIVS FELIX
M. PLOTIVS GELOS
P. TROSIVS GEMINVS.
M. PLOTIVS VALENS.

Conſuls, une fameuſe pierre qu'on voit à l'orient de la ville, environ à cinq

---

M. PLOTIVS PLOTIANVS F.
M. PLOTIVS VALENS F.
I. ATRAPIVS SVCCESSVS
C. LICINIVS VALENS
C. VELLEIVS RIVA.

Et neuf autres lignes également omiſes.

Troiſieme Colonne.

HOSTILIVS NATALES
C. PACCIVS MERCVRIALES
M. ALPINVS SACERDOS
C. VALERIVS FIRMVS
VELLEIVS PAIBES
VELLEIVS ONESIMVS
PHOIBVS COLON
C. FLAVIVS PVDENS
L. VOLVTIVS FIRMVS
M. PVBLICIVS CASSIVS
C. ABELLIVS SECVNDVS
ATILIVS FVSCVS
L. DOMITIVS VENERIANVS
L. VOLATIVS VRBANVS
C. JVLIVS PHILIPPVS
L. DOMITIVS ICARIOS
CAMELLIVS CRESCENS
L. ATIARIVS MOSCHAS

Et quatre autres lignes omiſes.

Inſcription la plus élevée à droite.

CVLTORES,.... I. SILBANI S. D.
Q. SACERDOTEM AC.. IOBICTORE

cens pas de diſtance. Elle eſt creuſée en forme de vaſe, elle a quinze pieds de

Q. SEDIVS PROCLVS PA ER VAR DIO-
NYSI
SEDIVS VALENS II. PROCVLVS
C. NAGAPETV HERACLI FI.
P. SVLIS QVINTVS
S. MARTIALES FR.
V. RTIVS SILBANVS.

Inſcription dont la place n'eſt pas marquée.

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
OB HONOREM ÆDILIT. TITVLVM
POLIVIT DE SVO
ET NOMINA SODAL. INSCRIPSIT
EORVM QVI MVNERA POSVERVNT
DOMITIVS PRIMIGENIVS STATVAM
ÆREAM SILVANI CVM ÆDE
C. OVATIVS SABINVS AT. TEMPLVM
TEGENDO TEGVLAS CCCC TECTAS
NVTRIVS VALENS SIGILLA MARMORIA
DVA HERCVLEM ET MERCVRIVM
PACCIVS MERCVRIALES OPVS CEMEN-
TIC.....
CCL ET TABVLA PVTA OLYMPVM, &c.

Cinq autres lignes omiſes.

Seconde Colonne de la derniere Inſcription.

ALFENVS ASPASIVS SACERDOS
SIGNVM ÆREVM SILVANI CVM BASI
ITEM VIVVS XI MORTIS CAVSA E SVI
REMISIT
HOSTILIVS PHILADELPHVS INSC INI
DENTIBVS IN TEMPLO PETRAM EX-
CIDIT.

haut & huit de large. Elle eſt de couleur grisâtre comme le roc dont j'ai parlé; elle eſt unie & ſans autre ornement qu'un cordon ou eſpece de couronne de feuilles de laurier qui regne ſur les bords. On voit une inſcription gravée ſur les deux côtés de cette pierre; cette inſcription qui eſt la même ſur l'un & l'autre côté, contient neuf lignes en caracteres latins. Les cinq dernieres ne peuvent plus ſe lire, on ne lit même la quatrieme qu'en devinant un peu. Les lettres de la premiere ligne ſont au nombre de neuf; elles ſont ſi groſſes & tellement ſéparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un eſpace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxieme, de la troiſieme & de la quatrieme vont toujours en diminuant proportionnellement, ce qui fait qu'elles contiennent plus de lettres. Voici l'inſcription qui s'y lit en lettres initiales.

C. VIBIVS. C. F.
COR QVARTVS.
MILLEGVN MACEDONIE
DECVR. ALAES CVI VIOR.

Ce grand vaſe eſt poſé ſur une eſpece de baſe de deux pierres mal aſſemblées l'une avec l'autre, je crois que c'eſt une urne

urne qui a ſervi à renfermer les cendres de deux Romains dont le nom y eſt marqué, & peut-être celles de quelques autres de leur famille ; on croit dans le pays qu'elle eſt du temps des Rois de Macédoine, mais cette opinion me paroît mal fondée. Cependant on pourroit conjecturer que cette urne a ſervi pour le même uſage aux Macédoniens ; que les Romains conquérans & maîtres de ce pays ſe la ſont appropriée, & qu'ils y ont fait graver les noms que l'on y lit encore. Le haut de ce vaſe eſt bien conſervé, mais le bas eſt beaucoup endommagé ; il étoit apparemment couvert, mais le couvercle n'y eſt plus.

A quelques lieues au nord eſt la Cavalle, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une ſimple enceinte de murailles flanquées de tours ; elle eſt ſituée ſur un rocher qui s'avance & fait cap à l'iſle de Thaſſe, qui n'en eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues. Ce rocher a quelque reſſemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, & préſente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il eſt attaché par un Iſthme aſſez bas, qu'il ne ſeroit pas difficile de couper. C'eſt par cet Iſthme que viennent dans la ville la plu-

part des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre, élevés l'un de vingt pieds, l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un Château escarpé; mais malgré ce Château la Place n'est pas forte, & l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultieme guerre, à la premiere volée de canon le Commandant envoya offrir le tribut au Capitaine général de la flotte.

Quelques Géographes disent que cette ville étoit autrefois appellée *Calyba* & *Bucephala*, ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale, & son nouveau nom de Cavalle reviendroit assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit, elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois, ni des Vénitiens qui l'ont possédée les uns après les autres ; mais elle subsistoit du temps de l'Empire Romain, du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions ; les caracteres en sont encore fort bien marqués & très-lisibles.

Premiere Tombe au-deſſous de l'acqueduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC DIVÆ AVG

A la ſeconde ligne.

ANNO XXXV H S E

Seconde Tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ
MATER ANNO LX H S E

Troiſieme Tombe auprès d'une Moſquée.

P. CORNELIVS ASPER. ATIARIVS.
MONTANVS
EQVO PVBLICO HONORATVS
ITEM ORNAMENTIS DECVRIONATVS
ET VIRATVS PONTIFEX FLAMEN DIVI
CLAVDI
PHILIPPIS ANNO XXIII H S E

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; & ſur cette inſcription latine, quelques gens ont penſé que cette ville s'étoit appellée Philippes, & que les Romains lui avoient donné ce nom pour éterniſer la mémoire de l'ancienne Philippes qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces ſépulcres

ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, & dans la ſuite des temps tranſportés à la Cavalle, qui n'en eſt qu'à trois ou quatre lieues.

De la Cavalle je paſſai dans l'iſle de Thaſſe : elle a environ quatre-vingt milles de tour ; la pêche y eſt quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poiſſons en deux ou trois coups de filets. Cela vous étonne ; les pêcheurs eux-mêmes en furent ſurpris, & ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des Miſſionnaires : environ douze mille de ces poiſſons n'étoient guères différens du hareng pour la groſſeur & la figure ; les autres étoient beaucoup plus petits. Cette Iſle a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît par des routes ſouterraines qu'on voit encore dans les montagnes.

Les vins de Thaſſe étoient autrefois eſtimés à Conſtantinople ; on les trouvoit délicats & bien-faiſans. Les uns, dit-on, inſpirent la joie, les autres concilient le ſommeil : ſaint Chryſoſtôme a prêché contre cette ſorte de luxe. Les anciens connoiſſoient un raiſin ſous le nom de *Thaſſia uva*, parce qu'il ſe trouvoit principalement en cette Iſle ; aujourd'hui ces

vins ſont en diſerédit, & quoiqu'elle ſoit fertile en bois, en troupeaux & en une certaine graine qui ſert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ſes huiles, de ſon miel & de ſa cire; c'eſt en cela que conſiſte ſon principal trafic, & elle produit de ces ſortes de denrées en ſi grande quantité, que le Capitan Pacha à qui elle appartient, en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades & des Sporades.

Les Thaſſiens croyent que l'hérétique Neſtorius eſt mort dans leur Iſle, où il fut relegué, diſent-ils, par l'Empereur Théodoſe le jeune, pour n'avoir pas voulu ſe ſoumettre au Concile d'Epheſe. Ils montrent trois tombeaux dont ils prétendent qu'un eſt celui de Neſtorius, & les deux autres de deux de ſes diſciples, mais il n'y a aucune inſcription qui en faſſe foi; ainſi cette opinion eſt, ſelon toutes les apparences une fable des Grecs modernes, & voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu: en liſant dans les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques que Neſtorius fut exilé dans l'Oaſis, une affreuſe ſolitude d'Egypte, où il mourut miſérablement, ils ont ſans doute pris l'O d'Οάσις pour un Θ; d'où ils ont fait Θάσος qui eſt le nom de leur Iſle. Voilà ſur quoi

peut être fondée la prétendue tradition.

Au reſte cette fauſſe perſuaſion des Thaſſiens fait qu'ils craignent qu'on ne les ſoupçonne de Neſtorianiſme : pour éloigner ce ſoupçon, ils ſont les premiers à en accuſer les autres, & à invectiver contre cet Héréſiarque, & ſes Sectateurs.

Ils ne paroiſſent gueres connoître d'autre héréſie que celle-là, & l'on eſt ſûr de les gagner en invectivant contre elle.

Je fus ſurpris d'en voir un demander comment nous appellons la Sainte Vierge, ſi c'eſt θεοτόκος avec l'accent ſur la pénultiéme ſyllabe, ce qui ſignifie Mere de Dieu ; ou θεότοκος avec l'accent ſur l'antépenultieme, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le ſouvenir de cette ſubtilité grammaticale ſe fût conſervé ſi long-temps au milieu de l'ignorance craſſe où ſont preſque tous les Grecs en matiere de Religion : comme je lui eus répondu que l'Egliſe Catholique reconnoiſſoit Marie non-ſeulement pour fille de Dieu ſelon l'eſprit, mais auſſi pour Mere de Dieu, tous applaudirent à cette réponſe, & me donnerent de nouvelles marques d'amitié.

L'iſle de Thaſſe conſerve encore au-

jourd'hui des monumens de l'Antiquité, & les ouvrages mêmes des Genois nous apprennent à remonter plus haut, puiſqu'ils n'ont été conſtruits que de pierres ramaſſées d'autres édifices plus anciens, & que l'on y voit de grandes pieces du plus beau marbre, mêlées ſans ordre avec le moilon le plus groſſier. Il y reſte d'ailleurs de précieux veſtiges d'une domination plus puiſſante, entre autres le port avec une fort belle darſe, autour de laquelle regnoit un beau quai pavé de marbre blanc qui ſubſiſte encore en partie; la plaine voiſine qui a plus d'une lieue de diametre, eſt toute couverte de ruine d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'eſt un ſépulcre qui s'éleve de terre à la hauteur de douze à quinze pieds, & qui n'eſt compoſé que de cinq pieces toutes d'une belle pierre griſe. Ces cinq pieces ſont, premiérement le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour ſoutenir quelques figures; ce couvercle a neuf pieds & demi de long, quatre de large, & deux dans ſa plus grande hauteur: ſecondement, un coffre quarré & uni de neuf pieds de long, quatre & demi de large, autant de haut: troiſiémement,

une eſpece de tombe épaiſſe de deux pieds, ornée d'un bourrelet & d'une moulure autour, qui ſépare ce premier coffre du ſecond : quatriémement, le ſecond coffre taillé par le dehors en forme de pié d'eſtal, haut d'environ quatre pieds : cinquiémement, une baſe haute de deux pieds depuis le coffre quarré juſqu'au bas. Toutes ces pieces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de ſorte que la baſe a bien onze pieds de long & ſix de large. Je ne trouvai aucune inſcription ſur ce monument.

On voit auſſi preſqu'au centre de l'Iſle, les ruines d'un château avec deux inſcriptions & des bas reliefs ; mais ces inſcriptions l'une grecque, l'autre gothique, ſont pleines de fautes, & ne diſent rien autre choſe, ſinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'eſt-à-dire, l'an de l'Ere Chrétienne 1402, puiſque, ſelon le calcul des Grecs, la premiere année de l'Ere Chrétienne eſt la 5508. depuis la création du monde.

L'inſcription grecque eſt accompagnée d'un écuſſon blaſonné d'une croix cantonnée de quatre lettres grecques que les Empereurs de Conſtantinople ſubſtituerent par dévotion à celles du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K.

qui ſignifient que c'eſt Jeſus-Chriſt qui remporte les victoires.

L'inſcription gothique parle d'une autre réparation du même château faite en 1434, on voit ſur cette même plaque de marbre trois écuſſons, celui du milieu a le champ ſemé d'écailles de poiſſons, & en chef une croix cantonnée de quatre B, ainſi renverſés. L'écuſſon de la droite eſt fuſelé en pal; ce qui reſſemble aux armes des Princes Monaco de la Maiſon de Grimaldi. L'écuſſon de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais ſans la croix; les métaux ſont diſtingués des couleurs dans ces armoiries, ils ne le ſont point entre eux, non plus que les couleurs entre-elles.

A l'extrémité de l'Iſle, vers le Sud-Eſt, il y avoit une petite ville défendue par un château: je n'ai trouvé là ni inſcriptions, ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-deſſus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée depuis environ 50 ans, par des corſaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, & furent d'abord repouſſés; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, ſe rendirent maî-

tres de la ville, s'emparerent du château, & le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux, qui me nommerent le Capitaine de ces Corsaires ; & ils m'ajouterent qu'il étoit mort dans l'indigence & la misere, quoique ses courses fréquentes & heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'Isle. Le nom François y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'Empire Ottoman.

Les Anglois & les Hollandois y sont peu connus ; les Allemands & les Vénitiens y sont regardés comme ennemis : les François y sont bien venus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du pays, & se sont intéressés en leur faveur auprès de la Seigneurie de Venise, & du Grand Maître de Malte.

Revenu de cette excursion, j'envoyai le Pere Piperi à la côte voisine de Thessalie, & ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage Zagoura. On donne ce nom aux environs des Monts Pélion & Ossa, si fameux par les fables des Poëtes : ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle même semble avoir pris soin d'embellir

Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucuns de leurs ornemens. Le célebre vallon de Tempé avec ſon fleuve Pénée, en fait une partie conſidérable : preſque tout ce canton charmant eſt coupé par de beaux ruiſſeaux qui ſerpentent en cent petits canaux naturels, & arroſent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, & donnent aux bergers & aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du Soleil. L'air ne peut manquer d'être fort ſain dans un ſi beau pays ; cependant les habitans preſque tous Grecs, n'en vivent pas plus contens, faute de ſçavoir ſe gouverner & ſe modérer : ils n'uſent preſque que de mets ſalés, & de fruits. Quoique leur vin ne ſoit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès ; ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui ſe mocquent de nous, quand ils nous voyent mettre de l'eau dans notre vin ; mais auſſi en échange, ils boivent l'eau toute ſeule, quelquefois pendant pluſieurs mois : ils paſſent ſouvent de l'un à l'autre par caprice & ſans règle ; auſſi ſont-ils ſujets à des maladies forts dangereuſes, ſur-tout pendant l'été, & pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui ſoutiennent encore

la réputation de l'ancienne Cavalerie Theſſalienne : on y nourrit toutes ſortes de troupeaux, & on y trouve quantité de bleds, de miel, de cire, & même de ſoie.

Le Pere Piperi parcourut toutes ces contrées, & ne revint me joindre à Salonique qu'après trois mois écoulés.

Il reſta avec moi tout l'hiver, & nous ignorions quels ſecours nous pouvions eſpérer, pour donner à la nouvelle Miſſion la forme qui convenoit.

La maiſon conſulaire où nous avions demeurés juſqu'alors, n'étant gueres propre pour les fonctions de notre ſainte Religion, nous avions loué vers la fin de l'année précédente, un petit appartement dans la paroiſſe de Saint Athanaſe ; je m'y retirai, & je laiſſai le Pere Piperi chez Monſieur le Conſul. Là je dreſſai un Autel. J'y diſois la Meſſe les jours ouvriers, & je commençai à travailler au ſalut des Grecs, par l'inſtruction de leurs enfans qui y accouroient en grand nombre : les parens de ces jeunes Grecs, & pluſieurs autres perſonnes y venoient en foule ; chacun me propoſoit ſes difficultés ſur les choſes de la Foi, & ſur la différence des deux Rits : ils ſaiſiſſoient avidement les ré-

ponſes ; & d'un jour à l'autre revenoient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avois fait au Mont Athos nous faiſoit honneur auprès des Grecs qui ont en ſingulière vénération ces Monaſtères, les Religieux qui les habitent, & ceux qui les ont viſités. Quoique tout le monde ne nous fût pas également bien affectionné, perſonne cependant n'oſa ſe déclarer contre nous, excepté un Orfévre Grec, dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il ſe trouva dans une nombreuſe aſſemblée, où la plupart de ceux qui la compoſoient parloient fort honorablement de nous ; il n'oſa pas contredire ouvertement. Ces Papas, dit-il, ont du zèle ; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai ſçu de très-bonne part que le Roi de France a envoyé quatre de leurs Confreres en Moſcovie pour faire périr le Czar ; & ils ſe ſont volontiers chargés de cette commiſſion. Tous furent ſurpris de ce diſcours : l'accuſation étoit grave par elle-même, elle pouvoit faire plus d'impreſſion en ce pays que par-tout ailleurs. Les Grecs ſont perſuadés, on ne ſçait ſur quel fondement, que le Czar les délivrera un jour de la domination des

Turcs; comme la Grece & la Moſcovie ſuivent le même rit, peut-être cette perſuaſion eſt-elle fondée ſur la conformité de Religion. Quoi qu'il en ſoit, cette calomnie ſuffiſoit pour renverſer notre Miſſion naiſſante. Heureuſement un de ceux qui écoutoient ce diſcours, étoit revenu depuis peu de Moſcovie; il aſſura qu'il y avoit vu quelques-uns de nos Peres; qu'ils y vivoient dans la pratique des vertus propres de leur état, & qu'ils y étoient honorés de la bienveillance & de la protection du Prince.

Malgré cette eſpece de juſtification que ſembloit nous avoir ménagé la Providence, je crus devoir porter les choſes plus loin; je priai d'autres Grecs que je ſçavois avoir demeuré long-temps à Moſcou, d'aller trouver l'Orfévre, & de le détromper; je fis encore plus, je portai mes plaintes au Conſul de France, & je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le Roi Très-Chrétien; je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur ſelon la rigueur des loix; mais de lui faire les reproches que méritoit une imputation ſi odieuſe, & de l'avertir qu'il ſe tînt déſormais dans les bornes du reſpect qu'il devoit à la vérité, à l'honneur du Roi, & à celui de la

Religion. La démarche réuſſit comme je le ſouhaitois ; quand il s'agit de l'honneur du Roi, ou de la Nation, Meſſieurs nos Conſuls ne ſçavent ce que c'eſt que de plier, ils prennent le haut ton, & ſe font reſpecter. M. Arnaud fit une ſévere réprimande au calomniateur, & l'aſſura que ſi nous n'avions intercédé pour lui, il n'auroit pas manqué lui-même de le faire punir ou de le traduire au Tribunal du Juge Turc, pour le faire châtier comme criminel de lèze-majeſté à l'égard du plus grand des Rois qui vivent en paix avec la Porte Ottomane. Cette affaire fit grand bruit, les Grecs en furent inſtruits ; notre modération nous fit honneur, & nous les attacha encore davantage ; nous reſſentîmes bientôt les effets de cette affection. Le Seigneur Jean Paléologue, le plus diſtingué des Primats de la ville, voyant avec peine que la maiſon que nous avions louée étoit petite, obſcure, & fort incommode, réſolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voiſine de ſon palais, & il exécuta ſon projet l'année ſuivante.

Tout ſembloit concourir à nous accréditer : les Arméniens qui trafiquent à Salonique, n'y ont point d'Egliſe, & les Grecs qui les mépriſent, ne les re-

çoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un Miſſionnaire qui parioit Turc, & même Arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la Meſſe, & recevoir les Sacremens: parmi eux, un pauvre homme tomba malade, nous l'aſſiſtâmes pendant ſa maladie, & nous lui procurâmes tous les ſecours ſpirituels & corporels que l'humanité & la Religion demandent. Il mourut entre nos bras: ſes compatriotes ne ſçavoient comment le faire enterrer, les Grecs leur demandoient une groſſe ſomme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, & qu'il étoit ſujet du Grand Seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction ſans une permiſſion expreſſe. Ses Confreres prirent le parti d'aller trouver le Molla, ou Juge ſouverain de la ville, & de lui expoſer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il eſt mort un de nos freres; il étoit pauvre, nous ne ſçavons comment le faire inhumer; ſi nous nous adreſſons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piaſtres, & le défunt n'a peut-être point laiſſé trente aſpres (1). Mais les Peres François

(1) L'aſpre eſt une petite monnoie Turque qui vaut ſix deniers, monnoie de France.

l'ont ſecouru dans ſa maladie, ils s'offrent à l'enterrer pour rien, ſi vous avez la bonté de le permettre : cela eſt merveilleux, répliqua le Juge Turc, que ces Peres, après avoir aſſiſté votre homme pendant ſa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours ouï dire, que les François ſont généreux, & cette occaſion en eſt une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer, adreſſez-vous à eux, puiſqu'ils veulent bien vous rendre ce ſervice, & ſi quelqu'un oſe vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens, tranſportés de joie, vinrent me trouver avec cette permiſſion ; je fis à leur Confrere des obſeques honorables ; je fournis le luminaire, & j'engageai pluſieurs François à y aſſiſter ; cette charité étoit placée, elle charma les Arméniens, qui, depuis ce temps-là, furent plus aſſidus que jamais à notre Chapelle, & s'ils ne ſont pas la plus nombreuſe partie de notre troupeau, ils en ſont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre miniſtere, & nous voyions proſpérer nos travaux, lorſque la peſte ſe fit ſentir. La contagion qui ſe répandoit de jour

en jour obligea le Conſul, & preſque toute la nation Françoiſe à quitter Salonique & à ſe retirer à Galaſſe, gros bourg diſtant de ſept lieues vers l'orient, & agréablement ſitué dans un air pur & fort ſain ; (c'eſt l'ancienne ville d'Adrameria, qui eſt encore aujourd'hui un ſiége Epiſcopal) M. le Conſul pria le P. Piperi de le ſuivre & de ſervir d'Aumônier à la caravane : nous crûmes ne devoir pas refuſer à notre protecteur cette marque d'amitié.

On partit de compagnie le 20 Juin (1) au matin, & on arriva au terme le ſoir; on marchoit comme en ordre de bataille; dès que les habitans de Galaſſe virent paroître l'étendart blanc que M. le Conſul faiſoit porter à la tête de la troupe, ils le ſaluerent d'une décharge de mouſqueterie, & l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galaſſiens avoient placé dans la campagne des fuſiliers de diſtance en diſtance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes, & leur ſervir d'eſcorte ; ces fuſiliers ſe joignoient à meſure qu'on avançoit, & ils marchoient à la tête de la caravane. A l'entrée du bourg les Primats ſe préſenterent,

(1) Année 1708.

& après avoir ſalué M. le Conſul, ils lui montroient les logis qu'on avoit deſtinés pour lui & pour ſa ſuite. On avoit été prévenu, & le Pacha de Salonique avoit envoyé à Galaſſe un commandement qui portoit que pour leur argent les François fuſſent logés commodément, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire, pendant tout le temps qu'ils y ſéjourneroient. L'ordre fut ponctuellement exécuté; dès qu'on eut pris poſſeſſion des maiſons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du Conſul, on régala pluſieurs fois l'Evêque, l'Aga, les Papas & les Primats; & tout ſe fit avec cet air de politeſſe & de magnificence, qui eſt le caractere de notre Nation, & qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

Le Pere Piperi, chargé du ſpirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à ſanctifier ce ſéjour par les plus ſaints exercices de la Religion. Il dreſſa un Autel dans la maiſon du Conſul. Tous les jours il y célébroit la ſainte Meſſe que nos François entendoient réguliérement; quelquefois il les menoit à de petits pélerinages de dévotion; le terme le plus ordinaire étoit une Egliſe de ſainte Anaſtaſie. Il ſçut ſi bien gagner

les bonnes graces de l'Evêque, que ce Prélat lui permit d'inſtruire les peres & les enfans; tout ſe paſſa avec une ſatisfaction mutuelle. Les Grecs même ſe déclarerent en bien des occaſions pour le rit Romain; la peſte ne dura que deux mois; nos François revinrent à Salonique, dans le même ordre qu'ils en étoient partis. L'Evêque, à la tête de ſes Papas, vint en cérémonie leur ſouhaiter un bon voyage, & s'arrêta pour voir paſſer la cavalcade. Les Primats & une bonne partie du peuple la ſuivirent juſques hors du bourg. On ſçait que les François aiment à faire de la dépenſe, ſur-tout dans le pays étranger. Comme leur ſéjour avoit répandu quelqu'argent, le peuple & ſur-tout les pauvres gens furent touchés de leur départ. En rentrant dans Theſſalonique, ils traverſerent une partie de la ville l'étendart levé, pour conduire M. le Conſul chez lui.

Le 7 de Novembre, le Pere Piperi s'embarqua ſur une pinque, pour viſiter les Chrétiens des iſles circonvoiſines. Il avoue dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de ſa vie il n'a été en ſi grand danger. Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable,

& tout l'équipage étoit dans la joie : ſur le ſoir, le ciel ſe couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, & le vent changeant d'un moment à l'autre, nous fûmes obligés de courir tantôt vers *Caſſandria*, tantôt vers *Zagoura*. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la bouſſole, depuis minuit juſqu'au jour, augmenta la tempête, & nous mit à deux doigts de notre perte. Le Capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miſéricorde de Dieu & la protection de la Sainte Vierge ; que le vent ſeul pouvoit nous ſauver, & que le vent commençoit à manquer ; j'étois, Dieu merci, aſſez tranquille ſur mon ſort : je le priai de m'avertir des progrès du danger, & du temps où il ſeroit néceſſaire de donner une abſolution générale. Le jour parut & augmenta notre frayeur, à la vue des vagues qui venoient tout à la fois de trois ou quatre endroits différens, ſe briſer contre notre barque avec un bruit horrible, & les plus violens balancemens que j'aie jamais ſenti ſur la mer ; enfin, le vent manqua tout à fait. C'eſt alors que nous nous crûmes perdus, & qu'on ne ſongea plus qu'à ſe préparer à la mort. On ſonna la cloche, on ſe mit à genoux ; je me plaçai

au milieu, tenant en main un tableau de la Sainte Vierge, dont je récitai les litanies : je fis faire à tous les assistans des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance & de charité.

Le Capitaine fit ensuite, en son nom, & au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie : chacun promit de faire une offrande selon ses facultés. Je jettai de l'eau benite dans la mer ; je leur fis promettre de se confesser en arrivant à terre ; j'en confessai quelques-uns, & je les avertis tous de se tenir prêts à recevoir l'absolution, si bientôt Dieu ne nous envoyoit un peu de vent pour surmonter les flots. Après ces devoirs de piété, je tâchai de les consoler, en leur faisant espérer que Dieu auroit pitié de nous ; qu'il n'avoit apparemment permis cette horrible tempête, que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, & les rappeller à lui. A ce discours, tous m'interrompirent & s'écrierent, en pleurant : Jesus, sauveur de nos ames, ayez pitié de nous ; Vierge sainte, secourez-nous ; oui, mon Dieu, ajouterent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons ; mais nous promettons

de nous convertir & de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois : *Patrona navigantium, ora pro nobis.* Mes enfans, leur dis-je enſuite, je ſens dans mon cœur que cette Reine toute puiſſante, l'aſyle & le refuge des pécheurs, exaucera nos vœux. Peu de temps après, nos voiles s'enflerent ; on crie miracle ; on redouble les prieres ; la reconnoiſſance entretient les ſentimens que la crainte avoit fait naître, le vent ſe fortifie, & devient en poupe ; notre courſe s'acheva ſans allarmes ; nous fûmes aſſez heureux pour gagner le port de Palermo, (1) avant le coucher du ſoleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier ſoin fut de nous mettre à genoux, Latins & Grecs, pour rendre de très-humbles actions de graces à Dieu, à ſa Sainte Mere, & aux Saints que nous avions invoqués.

Le Pere Piperi finit ainſi ſa relation : cette tempête, dit-il, me parut ſinguliere ; mais, quelque choſe de plus ſingulier encore, c'eſt qu'après le péril paſſé, aucun des paſſagers délivrés de la crainte du naufrage, ne fut infidele

(1) C'eſt le port de l'iſle Scopoli, qu'on nomme auſſi Scopelo.

aux promeſſes qu'il avoit faites, & tous ſe confeſſerent à Scopoli, avec des ſentimens d'une parfaite pénitence.

La maiſon que nous avoit fait bâtir le Seigneur Paléologue, ſe trouva logeable au mois de Février (1). J'allai m'y établir; alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue & la commodité de cette nouvelle demeure: le fruit répondit au travail, & j'eus la conſolation de voir le nombre des Catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces ſuccès naiſſans m'enhardirent; je ſouhaitois établir huit ou dix Miſſionnaires à Theſſalonique & aux environs; mais les beſoins des autres Miſſions, la coutume des Turcs, qui ne ſouffrent les Miſſionnaires que dans quelques Iſles & dans les Echelles du Levant, où il y a des Conſuls François, firent échouer ce deſſein, & il fallut ſe borner à ce qu'on avoit fait juſqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le Czar & le Grand Seigneur, (2) nous procura un ſurcroît de travail. Les Grecs, par averſion pour les Turcs, qui leur reprochoient ſans ceſſe qu'ils étoient Moſco-

(1) Année 1709.
(2) Année 1711.

vites

vites d'inclination, & par l'eſpérance qu'ils avoient conçue de leur prochaine délivrance de la domination Ottomane, commencerent à nous découvrir, avec plus de confiance, leurs ſentimens ſur la Religion, ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raiſonnables & les mieux inſtruits d'entr'eux paroiſſoient ſouhaiter une réunion générale & ſolide de l'Egliſe d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous propoſoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux entr'autres, nous ouvrit un vaſte champ de diſpute, en nous préſentant un ouvrage poſthume d'un fameux Doſithée, Patriarche ſchiſmatique de Jéruſalem; cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie, l'an 1705, & eſt intitulé: TOMOΣ ΧΑΡΑΣ, Livre de joie.

En effet, dès la préface, ce téméraire diſcoureur ſe félicite d'avoir convaincu les Latins d'héréſie & d'impiété manifeſte; & il invite arrogamment tous ceux de ſon parti à prendre part à ſa joie. Le corps de l'ouvrage comprend, 1°. deux lettres de Photius, au Pape Nicolas I.er, une troiſieme au Clergé d'Antioche, une au Patriarche d'Alexandrie, & enfin, une cinquieme à l'Archevêque d'Aquilée. 2°. Les actes du faux Synode,

où il préſida, & qui le confirma dans le Siége de Conſtantinople, en chaſſant S. Ignace. 3°. Des notes ſur ce Synode. 4°. Des ouvrages d'un certain Nicolas *Iatro-Philoſophe*, ou Médecin-Philoſophe, & d'un Mélece contre la primauté du Pape. 5°. Un mauvais dialogue contre le Concile de Florence. Voilà ce que contenoit le Livre.

Après quelques conférences particulieres ſur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les fauſſetés, les fraudes, les calomnies, tous les aſſiſtans convinrent qu'il devoit être rejetté, & on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât perſonne de ſon venin. A peine ce travail fût-il fini, que je fus chargé d'un autre, qui demandoit beaucoup plus de diſcuſſion & plus d'application. Il y avoit à Veniſe un jeune homme de Salonique, que ſon oncle, l'un des principaux de la ville, avoit prié de lui ramaſſer tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des PP. Grecs, & de les lui envoyer; il s'acquitta parfaitement bien de ſa commiſſion, & il lui fit tenir les Œuvres de Saint Athanaſe, de Saint Denis l'Aréopagite, de Saint Cyrille d'Alexandrie, des Saints Grégoire de Nazianze & de Nyſſe; mais à la fin de

chaque Livre, on y avoit inſéré quelques pages de papiers, où l'on avoit écrit quantité de notes, qui tendoient à prouver que ces Saints avoient été du ſentiment des Grecs modernes, ſur la Proceſſion & la Miſſion du Saint-Eſprit ; ſur le Purgatoire, ſur la primauté du Pape, ſur la Béatitude des Saints, & ſur la lumiere Thaborique, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres & de plus clairs en faveur des dogmes Catholiques, afin que la vérité parût dans tout ſon jour. Ce fut un travail immenſe ; mais avec le ſecours divin, nous y réuſsîmes de telle ſorte, que nos adverſaires parurent pleinement ſatisfaits. Tandis que pour gagner les ſchiſmatiques, nous employions la perſuaſion, nous avions en même-temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos miniſteres ; & nous obtînmes un ferman ou commandement du Grand Seigneur (1), qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux François lorſqu'ils viendroient

(1) En 1712.

chez-nous pour entendre la lecture du Saint Evangile. C'eſt ainſi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre ſainte Religion. Le Chancelier de l'Ambaſſadeur (1) nous ſervit beaucoup dans cette affaire. Le ferman fut reçu avec reſpect par le Molla, à qui il étoit adreſſé; & ce Juge, après l'avoir lû, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage, nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau Conſul (2). A ſon arrivée, il conſentit que la chapelle Conſulaire fût transférée chez nous, & il reconnut la nôtre en cette qualité.

Le jour de la Pentecôte, 15 de Mai, elle fut ouverte, & publiquement fréquentée, ſans que perſonne s'y oppoſât. Nous avions déja diſpoſé notre maiſon de maniere qu'on y pût célébrer des Meſſes ſolemnelles, & y faire le ſervice divin plus décemment que dans la maiſon du Conſul: mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

Notre principale occupation, pendant l'année ſuivante (3), fut de bâtir une

(1) M. Brue, Chancelier de M. le Comte des Alleurs, Ambaſſadeur à Conſtantinople.

(2) M. de Boiſmont, fort zélé pour l'avancement de la Religion.

(3) Année 1713.

nouvelle Chapelle : l'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs, ni les Grecs ſchiſmatiques ne nous ſuſciterent point d'affaire pour cela ; au contraire, la plupart ſe réjouiſſoient de ce que les Peres Noirs, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent, formoient un établiſſement ſolide dans cette capitale de Macédoine : en entreprenant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds néceſſaires ; il s'acheva cependant ſans contracter de dettes ; les Fideles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, & un de leurs Primats ou Archontes, nous légua en mourant cinquante écus Romains.

La Chapelle eſt longue de ſoixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, & haute de trente ; elle eſt conſacrée ſous le nom de Saint Louis, que le tableau de l'Autel repréſente adorant Jeſus-Chriſt entre les bras de la ſainte Vierge. La premiere Meſſe y fut célébrée le jour de l'Immaculée Conception, & la cérémonie ſe fit avec tout l'appareil poſſible : cet appareil ranima la piété de nos François. Les catéchiſmes & les ſermons y furent plus fréquens & plus fréquentés, l'office divin ſe fit avec plus de dignité

& de ſolemnité. Cette chapelle ſe voit d'aſſez près du haut des murailles, où il paſſe ſouvent des Janiſſaires; le chant s'entend des environs, & jamais nous n'y avons vu faire d'inſulte. On fit même, dans la cour où elle eſt placée, la proceſſion du Saint Sacrement le jour de la Fête de Dieu dans la plus grande décence, & avec les marques d'un reſpect général.

Ici finiſſent les Mémoires du Pere Braconnier; ce Fondateur de la Miſſion de Salonique fut nommé Supérieur des Miſſions de Perſe. Il partit pour ſe rendre à Conſtantinople & de-là à Iſpaham. Il s'arrêta à Scopoli pour y régler pluſieurs affaires avec le nouveau vice-Conſul M. Gautier; pendant ce ſéjour il fut attaqué de la goutte & de la diſſenterie. Son courage le mit au-deſſus de la nature défaillante; il s'embarqua pour la capitale de l'Empire Ottoman, dans l'eſpérance, diſoit-il, de mourir entre les bras de ſes freres. Dieu, pour achever de le purifier & de le détacher de tout, ne le permit pas. Il arriva à demi-mort au château des Dardanelles, il y reçut les derniers Sacremens de l'Egliſe de la main d'un Pere Récolet, Aumônier d'un Conſul François, & après avoir lui-même donné ordre à ſes propres funérailles

avec une préſence d'eſprit & une tranquillité d'ame admirable, il expira (1) dans la paix, le calme & la joie ſainte que la Religion ſeule peut donner. Il fut enterré dans le cimetiere des Arméniens.

Après la mort de ce grand Miſſionnaire, on voulut rendre l'établiſſement plus ſtable encore, & l'on demanda à la Cour de Rome que la chapelle fût érigée en Cure : elle répondit qu'elle n'y trouvoit aucune difficulté, mais que c'étoit à la France de demander ce titre. La France en ce temps-là ne vouloit rien demander à la Cour de Rome : enfin après bien des négociations l'affaire a été heureuſement conſommée, & le titre Curial accordé par le concours & le conſentement des deux Puiſſances. Nous ſommes en partie redevables de cette érection à Monſeigneur l'Archevêque de Carthage, Vicaire-Patriarchal de Conſtantinople. La Sacrée Congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations néceſſaires. Il les fit, & rendit le témoignage le plus honorable pour les Miſſionnaires. Sa lettre que nous avons en main eſt un éloge continuel de leurs vertus & de leurs travaux. Si nous la

(1) Au commencement de l'année 1716.

rendions publique, on nous accuseroit peut-être de manquer à ce que la modestie prescrit, mais nous manquerions à ce que la reconnoissance exige, si nous ne lui faisions pas du moins honneur du zèle qu'il a témoigné, & des peines qu'il a prises en notre faveur.

Le Pere Jean-Baptiste Souciet, à qui nous devons cette relation exacte & intéressante, étoit le cinquieme de six freres qui se sont successivement consacrés à Dieu dans notre Compagnie; la facilité de son esprit le rendoit propre à plus d'un genre de littérature; son goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif & profond dans ses recherches, exact & fidele dans ses récits, toujours en garde contre les erreurs & incapable de les enseigner, il n'adoptoit que ce qu'il avoit mûrement examiné, & ne décidoit que sur ce qu'il avoit bien approfondi. On ne craint point d'en imposer au Public quand on a de tels auteurs ou de tels garans des Mémoires qu'on lui présente. Aux talens qui rendent l'homme de lettres précieux à l'Etat, il joignoit les qualités qui rendent l'homme de zèle véritablement utile à la Religion. La gloire de Dieu & le salut des ames furent les deux objets qui le conduisirent aux Missions

du Levant. Sage, mais intrépide, il ſembloit ne connoître les obſtacles que pour les mépriſer ou les vaincre, & tous les dangers de l'action ne ſe préſentoient à ſes yeux que comme des attraits pour l'entrepriſe. En voici un trait bien marqué.

Deux Eſclaves, dont l'un étoit Lithuanien, & l'autre né en Italie, avoient abjuré la foi. Le repentir ſuivit de près l'apoſtaſie. Confus de leur foibleſſe ils en firent une pénitence publique : cette démarche éclatante arma l'infidélité contr'eux. Ils furent arrêtés ; on les conduiſit au Juge. La baſtonnade, les fers, la menace des derniers ſupplices, tout fut employé pour les intimider ; les Miſſionnaires furent allarmés, ils craignirent une chute nouvelle, on réſolut de tout riſquer pour les ſecourir dans ce danger preſſant.

Le Pere Souciet s'offrit pour cette entrepriſe, c'étoit expoſer ſa vie. L'eſpoir de mourir pour la foi flatta ſon courage. Il pénétra dans la priſon, il parla aux deux Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, leur adminiſtra le Sacrement de Pénitence, & les anima ſi vivement par ſes diſcours, qu'ils répandirent généreuſement leur ſang pour la Religion qu'ils

avoient auparavant abjurée, & réparerent l'apoſtaſie par le martyre. L'inſtruction des Matelots l'occupa tout entier. Il la continua ſans intervalle : il les aſſembloit les Dimanches & les Fêtes dans notre Maiſon, les autres jours il alloit les trouver ſur les vaiſſeaux ; il préparoit les uns à des confeſſions générales, il diſpoſoit les autres à la ſainte Communion ; il les inſtruiſoit tous des principes & des loix de notre ſainte Religion ; c'eſt dans ces ſaints & pénibles exercices que les chaleurs exceſſives & des fatigues extrêmes n'interrompirent jamais, qu'il contracta une fievre violente qui nous l'enleva le 23 de Juillet 1738 ; la force de la maladie ne lui laiſſa que des momens de connoiſſance : il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers Sacremens de l'Egliſe, & il mourut victime de ſon zèle au milieu des regrets, arroſé des larmes de ceux qu'il avoit ſecourus. Outre cette Relation, nous avons de lui une lettre datée du 20 d'Août 1734, qui contient deux événemens glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Berée, que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune François, âgé de dix-huit ans, avoit eu le malheur de renoncer à la Religion,

Honteux de ſa foibleſſe, il la déteſta publiquement, & comme il n'y avoit point de Prêtres Latins à *Veria*, il confeſſa ſon crime à un Prêtre Grec, & en reçut la communion. Le ſcandale ne lui parut point aſſez réparé : ſa ferveur le porta à un genre de pénitence bien ſinguliere.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il ſe mit ſur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au col une petite croix ; dans cet état il parut au milieu de la ville, & dépouillé juſqu'à la ceinture, il ſe frappoit avec une corde nouée, en criant : *J'ai été Apoſtat, mais je ſuis Chrétien.* Le Juge le fit arrêter ; menaces, promeſſes, tourmens, tout fut employé pour l'engager dans une ſeconde apoſtaſie ; il ſoutint toutes ces épreuves avec une conſtance invincible, & il mourut dans les ſupplices. Les Chrétiens enleverent ſon corps, & l'enterrerent avec honneur dans une Egliſe. Pluſieurs ont gardé des gouttes de ſon ſang & des morceaux de ſes habits. Le ſecond événement qui a quelque choſe de plus ſingulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avoit conçu la plus violente paſſion pour une fille Bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la

ſéduire, mais tout fut inutile : ſon amour ſe changea en déſeſpoir & en rage. Il ſuborna des témoins : ceux-ci atteſterent qu'elle avoit donné parole de l'épouſer, & d'embraſſer la Religion Mahométane. Elle nia l'un & l'autre conſtamment. Le Juge l'envoya en priſon ; ſa mere l'y ſuivit. Là elle répétoit ſans ceſſe ces paroles : *Mon Sauveur, vous ſçavez que je ſuis à vous, délivrez-moi de ce péril, & appellez-moi à vous.* Sa priere fut exaucée, elle mourut le matin du ſecond jour de ſa priſon. Les gardes apperçurent une grande lumiere ſur la chambre où elle étoit ; ils y entrerent, la trouverent morte, & frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins ; les Grecs frappés de cet événement, mirent en pieces une partie de ſes habits, & les conſervent encore comme des reliques.

LETTRE

Ecrite à M. Savary, Agent général des affaires du Duc de Mantoue en France.

De Baſſora le 19 d'Octobre 1675.

JE vous écris de *Baſſora*, ville de l'Arabie déſerte, éloignée de vingt lieues du golfe Perſique, & d'une demi-lieue du bord occidental, d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve :* il eſt produit par l'union de l'Euphrate & du Tigre. La ſituation de *Baſſora* eſt charmante du côté de la riviere, à cauſe du grand nombre de palmiers qui croiſſent ſur ſes bords. Le côté de la terre n'eſt pas à beaucoup près ſi agréable. A peine ſort-on des murailles qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déſerts immenſes, qui n'offrent pas même le moindre buiſſon. C'eſt une terre ſeche & brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie : il ſeroit inutile & même dangereux d'en entreprendre la traverſée ; c'eſt pourquoi pluſieurs de nos Miſſionnaires ſont paſſés en Perſe pour chercher

le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maiſons de *Baſſora* ne ſont faites que de terre ou de brique ſechée au ſoleil; la couverture en eſt platte & de terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrein inutile & inhabité. Elle eſt préſentement au pouvoir de la Porte, qui s'en eſt emparée depuis dix ans, & en a chaſſé les Bachas Arabes, qui ne reconnoiſſoient le grand Seigneur que par quelques petits préſens qu'ils lui envoyoient. Le commerce que l'on fait ici conſiſte en perles que l'on pêche dans le *golfe Perſique*, en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, & en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de *Surate* & des autres parties des Indes, dans les mois de Juillet & d'Août, des vaiſſeaux qui retournent en Novembre & Décembre. Il vient auſſi des caravanes de marchands d'*Alep* & de *Bagdad*, pour acheter les marchandiſes des Indes.

Tous les habitans de *Baſſora* ſont Mahométans, ſi vous en exceptez cinquante ou ſoixante maiſons de Chrétiens, que

l'on appelle vulgairement *de Saint Jean.* Ces Chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connoiſſent ni Myſteres, ni Sacremens, ni cérémonies : ils ignorent même le nom de Jeſus-Chriſt. Toute leur religion conſiſte à ſe laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent *Saint Jean* & *Adam*, le premier pere. Il y a ici une Miſſion de Peres Carmes Déchauſſés, qui travaillent à la converſion de ces Chrétiens étrangers (1), que l'on nomme auſſi *Sabis.* Nous avons eu la conſolation dans le ſéjour de cinq mois que nous avons fait chez ces ſaints Miſſionnaires, de voir pluſieurs de ces *Sabis* venir à la Meſſe, & faire toutes les fonctions de bons Chrétiens. Ils ont une Egliſe, où l'on fait publiquement le Service divin.

Nous allons paſſer bientôt ſur un vaiſſeau Anglois qui doit nous porter à *Surate ;* mais avant de m'embarquer, permettez-moi, Monſieur, de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'Empire Turc, juſqu'à notre ſortie.

Le 17 Novembre 1674, nous mouillâmes ſur le ſoir à la rade d'*Alexandrette*

(1) Ils ſont venus des environs du Jourdain, où ſaint Jean baptiſoit.

en Syrie. Ce lieu eſt très-mal-ſain & n'eſt conſidérable qu'à cauſe du voiſinage d'*Alep*. Il en eſt comme le port.

Son nom d'*Alexandrette* a fait croire à pluſieurs qu'Alexandre le Grand vint avec ſa flotte prendre terre en cet endroit, lorſqu'il couroit à la conquête de l'Aſie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de *Jonas*, lorſqu'il fut rejetté ſur ce lieu par la baleine. Les Peres de la Terre Sainte ont ici une Egliſe publique pour les Catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chaſſe de cette ville preſque tous ſes habitans ; il n'y reſte que ceux qui n'ont pas le moyen d'en ſortir, principalement dans les grandes chaleurs. *Alexandrette* eſt gouvernée par un Vice-Conſul François & un Anglois, dépendans tous deux des Conſuls François & Anglois qui réſident à *Alep*. M. le Vice-Conſul François nous reçut dans ſa maiſon avec beaucoup de civilité, & nous y demeurâmes juſqu'au moment de partir pour *Alep*, qui eſt éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour *Alep* au nombre de cinq Miſſionnaires : nous prîmes, ſuivant la cou-

tume, un Janiſſaire pour nous eſcorter. Le Vice-Conſul François nous avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque caravane de France doit compter pour paſſer d'*Alexandrette* à *Alep*. Il nous dit que *M. de Nointel*, Ambaſſadeur à la Porte, avoit fait exempter les Miſſionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, & nous paſsâmes les plaines d'*Antioche*; nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier Siége de *Saint Pierre*. L'on nous dit que la principale Egliſe a été profanée & changée en Moſquée. Cependant il en reſte une aux Chrétiens de cette ville, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'une bourgade, & ils ont un Patriarche Schiſmatique. Le 21 nous arrivâmes à *Alep*, accompagné d'un grand nombre de François qui étoient venus au-devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaiſſeau à *Alexandrette*, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet ſous l'aîle, & qui s'en étoient retournés à *Alep*, d'où on les apporte dans des cages. Ces meſſagers volans ſont fort communs dans ce pays; ils vont même de *Baſſora* à *Bagdad*, qui en eſt éloigné de plus de cent lieues.

Alep eſt une ville des plus peuplées & des plus marchandes de l'Empire Turc. Durant le ſéjour de ſix ſemaines que nous y avons fait, nous avons remarqué ce qu'il y avoit de plus conſidérable. Sa ſituation eſt agréable à la vue, le pays en eſt plat & très-abondant; elle m'a paru plus grande & plus peuplée que Rouen; c'eſt un des premiers gouvernemens de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des Monaſtères; on les appelle *Camps*. Nous allâmes deſcendre au grand Camp, qui eſt la demeure de M. Dupont, Conſul François, dont nous fûmes reçus avec beaucoup d'honnêteté; il ne voulut pas même recevoir le droit de Conſul pour le peu d'effets que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille Chrétiens de diverſes Sectes; ſçavoir, Grecs, Arméniens, Syriens & Maronites. Les Maronites ſont tous Catholiques, & dépendent de leur Archevêque qui eſt au Mont-Liban. Les Suriens ont auſſi un Archevêque qui eſt très-zélé Catholique, & qui a ramené au bercail pluſieurs brebis égarées. Les Miſſionnaires, actuellement réſidents ici, ſont Jéſuites, Capucins & Carmes Déchauſſés, ils travaillent continuellement

à la converſion de ces pauvres Chrétiens, qui joignent au Schiſme pluſieurs héréſies, & qui gémiſſent ſous la dure tyrannie des Turcs. Les Miſſionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la converſion des Mahométans.

Nous avons été obligés de ſéjourner à *Alep* plus long-temps que nous n'aurions voulu, à cauſe du *Ramadan*; c'eſt le Carême des Turcs; aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il ſe fait de grandes réjouiſſances dans la ville; on environne les Moſquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très-beau ſpectacle; on donne des concerts dans les Tours; & l'on fait enſuite une décharge d'artillerie.

C'eſt ainſi que les Turcs ouvrent leur temps de pénitence, qui conſiſte à ne point manger, tant que le jour dure. Mais lorſque la nuit commence, & que l'on ne peut plus diſtinguer le fil bleu d'avec le fil noir, ſuivant l'expreſſion de l'Alcoran, ils peuvent manger tout ce que bon leur ſemble, excepté ce qui leur eſt defendu par la Loi.

Il ſe fait à *Alep* un très-grand commerce des marchandiſes de Perſe, des Indes, & de tout ce qui croît & ſe fabrique

dans cet Empire, comme coton, noix de galles, drogues, maroquin, &c. Les François y portent de l'argent & du papier commerçant; les Anglois, au contraire, y font leur commerce, ſans employer ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre & des draps, marchandiſes fort chères au Levant, ce qui les enrichit; auſſi les meilleures maiſons d'*Alep* ſont-elles Angloiſes.

Le 7 de Janvier 1675 nous partîmes d'*Alep* pour *Diarbeker*. Nous couchâmes le ſoir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue; c'étoit le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, & nous marchâmes deux lieues ſans nous reconnoître; mais le jour ayant commencé de paroître, nous nous apperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre caravane conſiſtoit en trente muletiers qui conduiſoient du ſavon, & en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois Marchands, ſeulement, étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'apperçût pas notre foibleſſe. Nous diminuâmes de nombre, car le froid & la neige retinrent pluſieurs Marchands qui

devoient partir avec nous, & nous fûmes obligés de camper ſur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigues & de ſéjour dans un petit village, nous arrivâmes à *Samancour*, petite ville de Syrie, où demeurent quelques Chrétiens. Nous ne pûmes ſçavoir de quelle Secte ils étoient; parce que le valet que nous avions pris à *Alep* pour nous ſervir d'interprête, ne ſçavoit que quelques mots Italiens.

Nous partîmes de *Samancour* après ſix jours de repos, & nous arrivâmes à travers les neiges & les mauvais chemins, à *Galgas*, bourg Syrien ſitué dans les montagnes. Nous ſerions reſtés long-temps dans ce bourg à cauſe du mauvais temps, ſi le Bacha de *Diarbeker* n'eût envoyé des troupes de ſon gouvernement à *Conſtantinople*, pour aller enſuite en Pologne. Heureuſement ces troupes paſſèrent par le bourg où nous étions, & les Communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek.

Le 2 de Mars nous paſſâmes l'Euphrate & nous entrâmes dans les plaines admirables de la Méſopotamie, pays célèbre dans l'Ecriture Sainte par la demeure du premier Patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle & la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à *Diarbeker*, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux Capucins Missionnaires dans cette ville. Ces Peres nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les Arabes voleurs étoient obligés de rester chez eux, & vu la foiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau.

Nous restâmes un mois entier chez les saints Missionnaires Capucins, à cause du débordement de la riviere. Ce retard nous donna le temps d'examiner *Diarbeker*, capitale du Diarbek, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tygre, un des plus beaux

fleuves du monde. Du côté de la terre vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes ; c'eſt quelque choſe de raviſſant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve ſont les murailles de la ville, bâtie ſur un roc eſcarpé. Une petite côte en pente douce la ſépare du Tygre. Les murs de *Diarbeker* ſont de pierres de taille, très-élevés du côté de la plaine & flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications ſont à l'antique. Le château eſt ſéparé de la ville par une forte muraille ; c'eſt la demeure du Bacha.

Il y a pluſieurs ſortes de chrétiens à *Diarbeker*, on y voit auſſi beaucoup de Juifs. Les Miſſionnaires Capucins y ſont profeſſion de médecine, & ne doivent leur tranquillité qu'à cet Art. Le Bacha ſe ſert même d'eux lorſqu'il eſt malade. Les peuples de tout ce pays prennent les François pour autant de Médecins, & nous les avons vu pluſieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le Maroquin, les toiles de coton & les noix de galles, ſont les objets les plus importans du commerce de *Diarbeker*. Les bois des environs ſont remplis de ces ſortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes sur un *quellec*. Cette machine est faite comme un train de bois; elle est quarrée, & on y attache quantité d'outres. On est obligé de naviger ainsi sur le Tigre; les rochers qui se trouvent dans son lit, empêchent qu'on ne se serve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse; nous ne passâmes point ces lieux sans appréhender les *Curdes* qui logent dans ces hautes montagnes. Le treize d'Avril nous descendîmes à *Mousol* ou *Mosul*. Cette ville est voisine de l'endroit où Ninive a subsisté; on en voit encore quelques ruines à demi ensévelies sous les terres. *Mosul* est éloignée de soixante lieues de *Diarbeker*; l'enceinte de ses murs est très-vaste, mais elle contient peu d'habitans: le plus grand nombre sont chrétiens Nestoriens. Les Peres Capucins Missionnaires se maintiennent aussi à *Mosul*, en pratiquant la Médecine. Nous fîmes nos Pâques en cet endroit avec ces Révérends Peres qui nous témoignerent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du Christianisme dans ces cantons, ils nous dirent que

que de l'autre côté du Tigre, au pays des Medes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit pluſieurs bourgades de Chrétiens. C'eſt de ce même côté que l'on apperçoit les ruines de Ninive. Au milieu eſt un tombeau que l'on tient par tradition, être celui du Prophête Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une moſquée bâtie exprès ſur ces débris.

Le lundi de Pâques, quinze d'Avril, nous repartîmes de *Moſul* ſur nos *quellecs*. Le cours du fleuve devint plus doux; le pays que nous vîmes juſqu'à *Bagdad* étoit plat, agréable & abondant. Deux jours après nous apperçûmes une petite ville nommée *Tichery*, & nous commençames à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper ſur les bords du Tigre. Comme il eſt très-large en cet endroit, & qu'il roule majeſtueuſement ſes ondes, nous nous laiſſions aller ſur notre *quellec* au gré de l'eau, ſans crainte d'être ſurpris par les voleurs; mais pendant la nuit on faiſoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triſte ſéjour du

peuple Juif, ſous le regne de Nabuchodonoſor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue; elles ſont immenſes & impriment un certain reſpect. Ce jour-là nous continuâmes de deſcendre; & ſi la nuit ne nous eût ſurpris en un certain endroit, nous euſſions vu les débris de la Tour de Babel que d'autres diſent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le dix-neuf d'Avril, nous arrivâmes enfin à *Bagdad* qui eſt la nouvelle Babylone. Cette ville n'eſt ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maiſons des riches habitans ſont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone; les murs ſont faits de la même matiere. *Bagdad* eſt au confluent du Tigre du côté de la Chaldée, dans une très-belle ſituation. Le pays paroît gras, & les bords du fleuve agréables, tant à cauſe de la largeur de ſon lit, que des palmiers qui croiſſent ſur ſon rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville ſur les Perſans. Les Peres Capucins, y ont une Miſſion; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre & nous conduiſirent dans leurs maiſons. Les Miſſionnaires ſont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la

Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laiſſer les choſes comme il les trouvent dans les villes qu'ils ſoumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cent Chrétiens dans *Bagdad*, & chaque Secte y a le libre exercice de ſa Religion.

Le commerce de *Bagdad* ſe fait par les Négocians de *Moſul* & de *Baſſora*, qui viennent y prendre les marchandiſes de Perſe & des Indes, & de-là les tranſportent dans tout l'Empire, & même juſqu'en Europe. Le 21 d'Avril nous nous rembarquâmes dans une barque pour deſcendre à *Baſſora*, d'où je vous écris & dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Avant que d'arriver ou nous ſommes maintenant, nous paſſâmes devant pluſieurs villes & villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de conſidérable. Nous nous arrêtâmes ſeulement à *Génaſir*, petite ville où le Tigre ſe diviſe en pluſieurs branches; nous le paſſâmes dans des lieux où ſon lit eſt fort étroit, lieux dangereux à cauſe des Arabes. Près de *Cornar*, où il y a une douane, ſe fait la jonction du Tigre & de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontiere, eſt

bien fortifiée & ſous la domination du Grand-Seigneur.

Le trois de Mai, après avoir deſcendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à *Baſſora*. Voilà, à-peu-près, Monſieur, quel a été notre voyage; je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins : ils ſont très-graves & ne rient preſque jamais; ils ne ſe battent point & rarement on voit des querelles parmi eux. Ils ſont ſages & rusés, & ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce & les armes, ſont leurs ſeuls exercices. Pour les Chrétiens, preſque toute leur ſcience conſiſte à ſçavoir par cœur beaucoup de Pſeaumes. Il ſont timides; les Turcs les mépriſent, ils ne peuvent poſſéder aucun emploi, pas même ſervir de témoins. Si un Muſulman les frappe, il faut qu'ils le ſouffrent, parce qu'il leur eſt défendu de frapper un Turc, ſous peine d'avoir la main coupée

N. B. Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de *Baſſora* à *Surate*, parce que quand nous ſommes arrivés dans cette rade, les vaiſſeaux par leſquels je vous écrivis, étoient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine & de la fatigue

dans notre voyage des Indes, à cauſe des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompenſés par la joie que nous reſſentîmes l'autre jour en mouillant à la rade de cette ville, de voir au milieu des Indes, trois vaiſſeaux de notre grand Roi, porter le pavillon blanc, & de voir fleurir les lis dans des mers où nos ennemis ſont ſi puiſſans. Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à *Surate*, une chaloupe d'un des trois vaiſſeaux qui portoient pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à ſa bannière pour être Anglois. Le commandant de la chaloupe nous dit que des trois vaiſſeaux François, deux étoient à la Compagnie, & l'autre au Roi. Nous deſcendîmes dans la chaloupe pour aller ſaluer M. le Géneral Baron, qui étoit ſur un des vaiſſeaux de la Compagnie, & pour voir trois de nos Miſſionnaires qui étoient paſſés de Perſe aux Indes, ſur des vaiſſeaux Portugais. M. Baron eſtime beaucoup nos Miſſions, il eſt fort votre ami, & m'a fait mille careſſes, parce que je vous appartenois. Cet homme eſt l'honneur des François dans les Indes. Il étoit temps qu'il y arrivât; les *lis* com-

mençoient à se flétrir sur la côte de Coromandel. Dans huit ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, & de-là nous chercherons un passage pour Siam, qui est le lieu fixe de nos Missions, & où résident nos Seigneurs Evêques, sous le commandement desquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici que Dieu disposoit tellement le peuple de Siam & de la Cochinchine, que la moisson doit être très-abondante, il ne manque que des ouvriers. Adieu, Monsieur; je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur, de mon absence & de lui demander pour moi la grace de bien remplir mon ministere.

MÉMOIRE

Sur la ville de Damas & ses dehors.

DAMAS a l'avantage de s'être conservée le titre de Capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par *Hus*, petit-fils de *Sem*, augmentée ensuite &

embellie par *Damas*, Intendant de la maiſon d'*Abraham*, qui lui fit porter ſon nom.

Les Arabes la nomment *Cham-Eldemèchy*. *Cham* ſignifie *Sem*, Grand-pere de *Hus*, qui fut ſon premier fondateur. *Demèchy* ſignifie en Hébreux, *buvant le ſang*: nom qui lui fut donné, parce qu'elle eſt ſituée près de la montagne où *Caïn* tua ſon frere *Abel*.

Iſaïe vit en eſprit la ruine future de cette ville ſoixante & cinq ans avant ſa deſtruction. Il prédit qu'elle ceſſeroit d'être ville, & deviendroit ſemblable à un amas de pierres. L'événement a juſtifié la prédiction.

En effet, cette fameuſe ville n'eſt aujourd'hui qu'un amas de maiſons & de murs à demi ruinés. On nomme ce qui en reſte *Sahié*, c'eſt-à-dire, *village*. Le reſte à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut *Nabuchodonoſor* qui réduiſit *Damas* en cet état. Saint *Jérôme* dit que les Macédoniens entreprirent de la rebâtir, non pas ſur les mêmes fondemens, mais un peu plus loin. La raiſon qu'ils eurent de l'éloigner de ſes anciens murs, fut parce que la ville étoit alors trop dominée par des montagnes. Ils aimerent mieux placer la

nouvelle dans la grande & belle plaine où elle eſt aujourd'hui, près de pluſieurs rivieres qui lui donnent autant de commodité que d'agrément.

Les Rois *Ptolomée*, charmés de ſon heureuſe ſituation, prirent plaiſir à la décorer & à l'enrichir ; mais ayant eu enſuite le malheur de changer ſouvent de Maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de ſa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de *Pompée*. Ils s'en rendirent les maîtres. Les *Sarraſins* à leur tour en chaſſerent les *Romains*. Vinrent après eux nos Princes Chrétiens, qui l'aſſiégerent. Les aſſiégés étoient ſur le point de ſe rendre, lorſqu'un Grec gagné par les Sarraſins fit ſi bien, qu'il perſuada aux Chefs de l'Armée Chrétienne qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de prendre la ville du côté dont ils l'aſſiégeoient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus foible, par lequel il leur ſeroit aiſé de s'ouvrir un paſſage pour y entrer victorieux.

Le Grec fut cru ſur ſa parole : l'Armée Chrétienne décampa, & paſſa de l'occident de la ville à ſon orient.

Les aſſiégés n'attendoient que ce mouvement des aſſiégeans pour faire à pro-

pos une ſortie : elle ſe fit. Les Sarraſins ſe ſaiſirent des meilleurs poſtes, & détournerent tous les canaux qui auroient porté de l'eau à leurs ennemis.

Les chaleurs étoient exceſſives dans cette ſaiſon ; les Officiers & les ſoldats François ſouffroient une ſoif mortelle. Le mal étoit ſans remede ; ce fut donc une néceſſité de lever le ſiege.

Le ſiege levé, les Sarraſins demeurerent les maîtres de leur ville : mais ce ne fut que pour quelque temps, & juſqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chaſſa. Les Mammelus, maîtres de l'Egypte, l'enleverent aux Tartares, & ceux-ci jouirent paiſiblement de leur conquête juſqu'en 1517. Au bout de ce temps, *Selim*, Empereur des Turcs, ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée, & en fit le ſiege. La ville ſe rendit ; & depuis cette année les Empereurs ſucceſſeurs de *Selim* l'ont conſervée dans leur Empire.

Damas avoit autrefois trois enceintes de murs pour ſa défenſe. Le mur qui l'environnoit de plus près étoit le plus élevé. Un grand & profond foſſé défendoit le ſecond mur. Le troiſieme, qui étoit moins haut que les autres, étoit appuyé ſur la contreſcarpe.

Ces trois murs étoient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étoient rondes, les autres quarrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites, ont leurs crénaux, leurs embrasures & leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés.

La ville fait un quarré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs fauxbourgs qu'elle avoit, il ne lui en reste qu'un seul. Ce fauxbourg s'étend du nord à l'occident, & peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté & la commodité de la ville viennent de sept petites rivieres, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement.

Ces petites rivieres traversent la plaine de *Damas*. Elles y entretiennent la verdure & la fertilité. Les jardins qui environnent la ville, & qui lui donnent abondamment les fruits & les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivieres ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons mêmes, pour peu considérables qu'elles soient, en ont une

particuliere, qui ſort d'un baſſin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville.

La plus conſidérable des rivieres dont nous venons de parler, eſt celle qu'on nomme *Barrada.* Elle coule près du grand hôpital où logent les *caravanes.* Elle donne de l'eau à un baſſin de marbre qui eſt placé au milieu d'une grande cour quarrée, toute pavée d'un marbre de différente couleur. Cet hôpital a l'air d'un monaſtere. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y ſont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres : les portes des chambres ſont ornées de pluſieurs petites pierres de diverſes couleurs & rangées à la moſaïque. Ces galeries ſont ſoutenues par des piliers de marbre.

Ce que cet hôpital a de plus ſingulier, c'eſt ſa Moſquée avec ſon dôme. Elle eſt parfaitement bien bâtie, ornée en-dedans de pluſieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entr'autres très-remarquables, qui ſoutiennent un veſtibule qui eſt à l'entrée de la Moſquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une groſſeur & d'une hauteur ſurprenante, ne ſont cependant chacune

que d'un ſeul morceau de marbre.

La riviere de *Barrada*, dont nous avons parlé, & qui paſſe près de cet hôpital, s'approche enſuite du château de *Damas*.

Ce château eſt comme une petite ville, qui a ſes rues & ſes maiſons particulieres. Il eſt défendu par cinq tours, dont les pierres ſont taillées en face de diamant. On y conſervoit autrefois ce fameux acier de *Damas* dans un magaſin dont l'entrée étoit fermée à toute perſonne, de quelque qualité qu'elle pût être. Je n'aſſurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des reſtes de cet ancien acier, comme quelques-uns le diſent.

Pour ce qui eſt des maiſons de la ville, elles ne ſont bâties que de bois, & n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne ſont que ſur des cours intérieures. Au dehors on ne voit que de grands murs & ſans fenêtres. Mais autant que les maiſons paroiſſent peu conſidérables à l'extérieur, autant en dedans ſont-elles riches en peintures, dorures, meubles & porcelaines rangées avec art ſur des tablettes, qui font le tour des chambres.

Chaque maiſon a ſon divan, c'eſt-

à-dire, un lieu où l'on reçoit les perſonnes du dehors, & où les Officiers rendent juſtice, & tiennent conſeil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruit.

Les Moſquées ſont les plus beaux édifices de la ville. On en compte environ deux cens dans *Damas*. La plus belle de toutes eſt celle qui porte le nom de *Saint Jean*. Elle étoit anciennement une illuſtre Egliſe dédiée à *Saint Zacharie*, pere de *Saint Jean-Baptiſte*.

On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs ſe vantent qu'ils ont conſervé ſon chef dans un baſſin d'or, placé ſous la voûte d'une grotte qui eſt dans la Moſquée. Mais ils ne le font voir à qui que ce ſoit.

Cette Moſquée eſt précédée d'une vaſte cour fermée d'une galerie, ſous laquelle on en fait le tour. Les Chrétiens n'y entrent point : mais toutes les parties de cet édifice ſont conſtruites avec une telle proportion & un tel art, que lorſque les grandes portes ſont ouvertes, on voit du premier coup d'œil tout l'intérieur de la Moſquée. Alors on eſt charmé du bel ordre des colonnes qui ſoutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche cor-

niche qui regne le long de la nef, & des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Mais nos Catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété & la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec des larmes le triste souvenir, que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de Saint Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'Echo des prieres des Turcs.

Après avoir parlé de la Mosquée de Saint-Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres. Cette rue se nomme en latin *via recta*; elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, & traverse en droiture toute la ville & son fauxbourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite & à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les *caravanes* apportent chaque année d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse & des Indes.

Il faut convenir que toutes ces diverses marchandises arrangées avec art, inspirent le desir d'acheter.

Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de *Juda*,

où Saint *Paul* fut reçu après sa conversion. Cette maison a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large & deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que Saint Paul passa trois jours entiers sans aucune nourriture : & elle ajoute que l'Apôtre y eut cette admirable vision dont il nous a fait la description dans sa seconde lettre aux Galates (1) ; ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'imposition des mains du Disciple Ananias.

A quarante pas de la maison de Juda, il y a une petite Mosquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce Disciple, qui avoit reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher *Paul de Tarse*, logeoit dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur Apôtre des Gentils.

Les Chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, & en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres ont bâti une petite Eglise au lieu même où étoit la maison d'*Ananie* ; j'y suis souvent entré. Les Turcs voulant en faire une Mosquée,

(1) II. Galat. 12.

ont plus d'une fois tâché d'y elever une tour ſelon leur uſage, mais l'ouvrage du jour ſe trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des Fideles ce lieu ſaint, ſi évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale, & à ſon côté méridional, on voit encore aujourd'hui une eſpece de fenêtre qui ſervit aux Diſciples de l'Apôtre Saint Paul pour le tirer des mains des Juifs, & lui ſauver la vie.

Un ſoldat Chrétien, *Abyſſin* de nation, étoit de garde avec ſa Compagnie à la porte orientale.

Il n'ignoroit pas que le deſſein des Magiſtrats étoit de ſe rendre maîtres de Saint *Paul*, & de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ſes Diſciples une eſpece de fenêtre en maniere d'embraſure, qui donnoit ſur le parapet de la grande muraille; les Diſciples de Paul profiterent de cette découverte; ils deſcendirent leur Maître hors de la ville par cet endroit, & le mirent en liberté.

Les Juifs apprirent bientôt l'évaſion de celui qu'ils croyoient déja entre leurs mains. Déchus de leur eſpérance, ils firent toutes ſortes de perquiſitions pour

le retrouver. On leur dit, qu'entre les Gardes de la ville, il y avoit un ſoldat Chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce ſoldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avoient fait évader leur priſonnier. Ils découvrirent ce ſoldat ; ils demanderent ſa mort. Elle fut accordée à leur argent ; & avec le même argent, ils obtinrent du Gouverneur de la ville, que cette fauſſe fenêtre fût murée, pour être, diſoient-ils, un témoignage public de l'infidélité du ſoldat. Mais dans l'ordre de Dieu, elle devoit être une preuve ſenſible de la protection divine ſur ſon Apôtre.

Les Chrétiens enleverent le corps du ſoldat, & lui éleverent un tombeau environné d'une baluſtrade qui ſoutient un petit toît dont le tombeau eſt couvert. Les Chrétiens & (ce qui eſt ſurprenant) les Infideles le viſitent avec reſpect.

La ville de Damas ne me fourniſſant rien de plus, MON REVEREND PERE, pour vous entretenir, je m'étendrai préſentement ſur ſes dehors ; ils méritent qu'on en parle.

Près de Damas, & ſur le chemin qui conduit au tombeau des Turcs, on

trouve un bâtiment qu'on dit avoir été la maiſon de *Naaman*, ſurnommé le Lépreux, & qui étoit Général des armées de *Benadad*. Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui ſont attaqués de la lépre. Cet hôpital, a ſa Moſquée, qui compoſe un de ſes corps-de-logis. La cour eſt grande, & remplie de figuiers & de palmiers. On y conſerve un tombeau qu'on dit être celui de *Giezi*, domeſtique d'*Elyſée*, qui ſe retira à *Damas* après ſa diſgrace, & où il mourut.

Les deux fleuves *Abana* & *Pharphar*, dont parle l'Ecriture, ſont à deux cens pas de cet hôpital.

Ces deux rivieres donnent naiſſance à une troiſieme, qu'on nomme *Siouf*; & plus bas elles ſe diviſent en trois autres rivieres qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivieres ſont excellentes pour teindre en toutes ſortes de couleurs. Ces rivieres vont ſe précipiter dans un grand étang que les Arabes appellent *Oradit Goutha*, qui veut dire engouffrement des eaux.

Cet étang eſt à trois lieues de *Damas*, & à ſon orient. Il a dix à douze lieues de longueur, & cinq ou ſix de largeur. Le poiſſon y eſt excellent. On voit

beaucoup de gibier dans des bois taillis qui l'environnent.

Ce qui eſt de ſurprenant dans cet étang, c'eſt que quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivieres, & pluſieurs eaux ſauvages; on ne le voit cependant jamais débordé: d'où l'on juge qu'il ſe décharge ailleurs par des canaux ſouterrains. Je rapporterai à ce ſujet ce que l'on dit en ce pays, & ce que j'en ai connu moi-même ſur les lieux.

A une lieue ou environ de notre Miſſion, à *Antoura*, il y a une riviere qu'on nomme le *fleuve du Chien*. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le deſſein d'aller juſqu'à ſa ſource.

Je fus ſurpris à mon arrivée de voir ſortir, de deſſous un gros rocher taillé en voûte par la nature, une ſi grande abondance d'eau, qu'à peine pluſieurs ſources jointes enſemble pourroient-elles ordinairement en fournir une grande quantité.

Cette voute m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, ſur douze ou quinze de hauteur; c'eſt de cette voûte que ſort le fleuve du *Chien*. L'opinion commune eſt que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela eſt ainſi, il faut que

ſes eaux, pour ſortir de leur étang, & venir juſqu'ici, ſe ſoient creuſées un canal ſouterrain, qui ait plus de trente lieues de longueur.

Ce qui confirme cette opinion, c'eſt que les eaux du canal du *Chien*, ont la même qualité que celles du grand étang. Elles ſont également froides, dures & malſaines, & de plus on trouve les mêmes eſpeces de poiſſon dans l'un & dans l'autre.

Près du grand canal ſouterrain dont nous venons de parler, il y a pluſieurs grottes, dont quelques-unes ont plus de quatre-vingt pieds en longueur. La nature a formé, dans l'une de ces grottes, une colonne de criſtal & d'autres figures qui ne ſeroient pas mieux faites, ſi elles avoient été taillées au ciſeau.

Au reſte, il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes; ſi on ne veut pas être aſſailli tout à coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts.

Le cours du *Chien* n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très-eſcarpées. Ces montagnes ſont d'un ſol ſi ſolide, qu'elles vous paroiſſent n'être que d'un ſeul rocher depuis le haut juſqu'en bas.

J'obſervai ce que l'on m'avoit dit, qui eſt que les eaux de ce fleuve étant ſorties de leur canal, ſe diviſent en deux bras; que l'un des d'eux rentre quelques pas plus loin ſous terre, & ſous des rochers, & ne ſe fait plus voir; & que l'autre forme le fleuve du *Chien*, & ſépare le *Queſroem* du pays des *Druſes*.

Ce fleuve s'appelloit anciennement *Lycus*. On le nomme aujourd'hui le *Chien*, parce qu'à ſon embouchure on adoroit autrefois une Idole qui avoit la figure d'un chien ou d'un loup.

Les gens du pays tiennent pour conſtant que cette idole rendoit autrefois des oracles; qu'il les faiſoit entendre juſqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de ſon piédeſtal. La maſſe du corps a été enſevelie dans les eaux de la mer, & la tête a été, dit-on, portée à *Veniſe*. Voilà ce que j'en ai vu, & ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, ſans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le pont qui eſt ſur ce fleuve du *Chien*, conduit le voyageur ſur un grand chemin qui eſt taillé dans le roc. L'inſcription ſuivante, qui eſt gravée à l'entrée du pont ſur une table de pierre, nous apprend qu'il a été conſtruit par l'ordre

de l'Empereur *Antonin*. Cette inſcription eſt conçue en ces termes:

Imp. Cæſ. M. Aurelius Antonius pius felix Auguſtus. Parth. Max. BRIT. Germ. maximus, Pontifex maximus montibus imminentibus Lyco flumini cæſis, viam dilatavit per.... Antonianam ſuam.

Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui ſuit:

Invicte Imperator p. felix Aug. multis annis impera.

A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a ſur ſa croupe deux colonnes avec leur piédeſtal, & une eſpece d'architrave au deſſus de leurs chapiteaux. Si on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit, que *Caïn* & *Abel* offrirent à Dieu leurs ſacrifices; & qu'un peu plus loin, l'impie *Caïn* ſacrifia l'innocent *Abel* ſon frere à ſa jalouſie.

Sainte *Hélene* fit bâtir une Egliſe dans l'endroit où ſe trouva ſon tombeau. Il n'en reſte que trois colonnes: mais le temps, qui les a reſpectées, les a laiſſées entieres.

Le tombeau de *Caïn* eſt à trois lieues de Damas, ſur le chemin de *Seyde*.

Lorſqu'on revient de la montagne

d'Abel à *Damas*, on paſſe par un lac qui a demi-lieue en quarré. Le fond de ce lac eſt d'une pierre blanche, acre & ſalée. L'eau qui y ſéjourne pendant l'hiver & le printemps, contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaiſſiſſent, & font évaporer peu-à-peu les parties les plus humides. Les groſſieres demeurent, & forment un ſel blanc & luiſant, qu'on enleve aiſément par morceaux. Nous vous en envoyons par curioſité.

A deux lieues de ce lac & à ſon Nord, & à cinq lieues de Damas, il y a deux célebres Monaſteres, l'un de Religieux, & l'autre de Religieuſes; l'un & l'autre ſont Grecs. Ces deux Monaſteres ſont ſur la montagne *Sajednaja*. Le Monaſtere des Religieuſes eſt, quant à préſent, d'environ quarante filles. Elles obéiſſent à une Supérieure qui prend la qualité d'Abbeſſe.

On ne ſera point ſurpris en France d'apprendre que cette Abbeſſe eſt également Supérieure des deux Monaſteres d'hommes & de filles, & que les uns & les autres lui obéiſſent.

Les Religieux chantent au chœur l'Office divin, & adminiſtrent aux Religieuſes les ſacremens. Leurs Freres ſer-

vans ont ſoin du temporel des deux Monaſteres.

Celui des Religieuſes eſt très-riche. Elles doivent l'hoſpitalité à tous les paſſans, & elles s'acquittent exactement de cette obligation.

La dévotion à la ſainte Vierge y eſt très-fervente. Elle attire, dans les jours de ſes fêtes, une affluence étonnante de Pélerins, qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion eſt fondée ſur un fait miraculeux, que le Pere *Mainbourg* rapporte dans ſon hiſtoire des Croiſades.

Ce fait eſt qu'un tableau, qui repréſentoit la ſainte Vierge, & qui étoit placé dans l'Egliſe de ce Monaſtere, parut autrefois aux yeux des aſſiſtans, non plus avec ſes peintures ordinaires, mais étant revêtu d'une véritable carnation. La renommée d'un ſi grand prodige m'a fait naître le deſir de m'y tranſporter.

On m'y fit voir une chaſſe poſée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles de fer, qui mettent la chaſſe en sûreté. On me dit que cette chaſſe renfermoit l'image miraculeuſe de la ſainte Vierge : mais je n'y vis rien de plus.

La chapelle eſt ornée des préſens magnifiques

gnifiques que les Fideles y apportent ou y envoyent. Elle eſt éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de pluſieurs pierres précieuſes de toutes couleurs. Le reſpect des Chrétiens pour cette chapelle eſt ſi grand, qu'ils n'y entrent que nuds pieds & en ſilence.

La plaine de Damas eſt au pied de cette montagne de *Sajednaja*, où les deux monaſteres Grecs ſont ſitués. Le village de *Barſé* ſe trouve à l'entrée de la plaine. On le nommoit anciennement *Noba*. Ce fut juſqu'à ce village, qu'*Abraham* pourſuivit les cinq Rois qui avoient enlevé *Loth* avec tous ſes effets.

Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce ſaint Patriarche offrit à Dieu un ſacrifice en action de grace de ſa victoire.

A demi-lieue de *Barſé*, les Juifs ont une Sinagogue dans le village de *Yaubar*. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette Sinagogue avoit été bâtie. Ils me dirent que leurs Anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du Prophête *Elie*, y avoient bâti cette Sinagogue à deſſein d'y mettre en sûreté les ſaints livres qu'ils avoient enlevé à la hâte du Temple de Salomon, lorſque

les Empereurs *Tite* & *Veſpaſien* entreprirent de ſaccager *Jéruſalem*.

Quoi qu'il en ſoit de ce fait, il eſt certain qu'il y a en ce lieu une *Sinagogue* ; qu'à ſon orient, elle a trois petites chapelles ; que dans celle du milieu, les Juifs y renferment le *Pentateuque*, & quelques autres livres écrits à la main en caracteres Hébraïques.

Ces livres ne ſont point dans la forme des nôtres. Ce ſont des rouleaux de pluſieurs parchemins colés enſemble bout à bout, & qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins ſe roulent les uns ſur les autres, & forment un gros volume rond. Celui qui contient le *Pentateuque*, eſt renfermé dans un coffre de bois précieux, & couvert d'une riche étoffe.

La grotte d'*Elie* eſt dans la chapelle à droite, & à ſon midi. Sa figure eſt quarrée. On y deſcend par deux marches. Elle eſt éclairée de pluſieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du ſaint Prophête.

Les Juifs appellent cette grotte, la grotte d'Elie ; parce que, diſent-ils, ce fut en ce lieu que le Prophête ſacra *Hazaël* par ordre de Dieu, pour ſuccéder à *Benadab*, Roi de Syrie ; & ils

ajoutent qu'après avoir ſacré ce nouveau Roi, il fut obligé de ſe cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de *Benadab*, qui le pourſuivoit.

Juſqu'à préſent je n'ai parlé que des dehors, qui ſont à l'orient de *Damas*. Ceux qui ſont à l'occident & à ſon midi, ne doivent pas être oubliés.

La montagne de *Sajednaja*, qui s'étend juſqu'à la montagne de *Salhié*, eſt au ſeptentrion de cette ville. Cette derniere montagne a dans ſon vallon un village auquel elle a donné ſon nom de *Salhié*. Sur cette montagne, il y a une vaſte grotte environnée de rochers, qui ſont autant de pierres de *Jaſpe*. On dit que quarante Grecs Chrétiens s'y réfugierent autrefois, & y furent mis à mort, ayant été accuſés d'avoir parlé contre *Mahomet* & ſa ſecte.

A deux cens pas de cette grotte, & ſur la même montagne, il y en a une autre plus élevée, dont les Chrétiens n'oſent approcher. Les Turcs font à ſon ſujet l'hiſtoire que je vais rapporter. Ils diſent que *Mahomet* conſidérant du haut de cette montagne la ville de *Damas*, elle lui parut ſi délicieuſe, que pour cette ſeule raiſon il ne voulut pas y entrer ; & que même, pour s'en éloi-

gner plus promptement, il fit un pas de géant, qui le transporta diligemment à *Medine*, où il finit ses jours.

Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire ; mais quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, honorée, disent-ils, autrefois de la présence de leur Prophête ; & qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cime de la montagne de *Sajednaja*, on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un Seigneur Turc qui venoit presque tous les jours pour en jouir, a voulu y être enterré.

A l'Occident de cette rotonde, on descend aisément dans une plaine qu'on nomme le *Champ de la victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des Croisades.

A cette occasion, un Auteur Arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étend mise entre les Officiers qui assiégeoient *Damas*, un Capitaine plus sensé que les autres en-

treprit de faire comprendre aux Chefs de l'armée, que leur diviſion mettoit obſtacle à la priſe de la ville. Pour les en convaincre, il ramaſſa pluſieurs fleches, & en ayant fait un ſeul gros faiſceau, il les ſerra toutes avec des cordes très-étroitement; il fit enſuite, à la vue de l'armée, tous ſes efforts pour rompre ce gros faiſceau. Mais ayant fait voir que l'entrepriſe n'étoit pas poſſible, il délia les fleches, & alors les prenant les unes après les autres, il les mit aiſément en pieces; c'eſt ainſi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous ſerez diviſés; mais ſoyez unis enſemble, comme l'étoient les fleches dans mon faiſceau, vous ſerez invincibles.

Ce diſcours joint à cet exemple, dit l'Auteur Arabe, réunit tous les eſprits, & la ville fut priſe.

Cet événement, ajoute le même Auteur, fit nommer le lieu où cette action ſe paſſa, *le Champ de la victoire.*

Je ne crois pas que cet Auteur Arabe, quoique favorable à l'armée Chrétienne, mérite plus de foi que tous nos Hiſtoriens, qui, en parlant du ſiege de *Damas*, non-ſeulement ne diſent mot de cette hiſtoire, mais nous apprennent

même qu'un eſpion des ennemis fit ſi bien, qu'il perſuada à nos chefs de changer leur attaque ; ce qui cauſa la levée du ſiege.

Le ſieur de Joinville & le Pere Maimbourg, dans ſon Hiſtoire des *Croiſades*, confirment ce mauvais ſuccès du ſiege de Damas.

C'eſt du ſieur de *Joinville* & d'autres Hiſtoriens avec lui, que nous apprenons que ce fut près de ce *Champ de la victoire* & ſur le chemin de Damas, que le Pere Yves, Dominicain, rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, & dans l'autre un vaſe rempli d'eau ; & que le Pere *Yves* lui ayant demandé ce qu'elle prétendoit faire de ce feu & de cette eau : c'eſt, lui répondit-elle, pour brûler le *Paradis* & éteindre les feux d'*Enfer*, afin que les hommes n'aiment & ne ſervent Dieu que par amour.

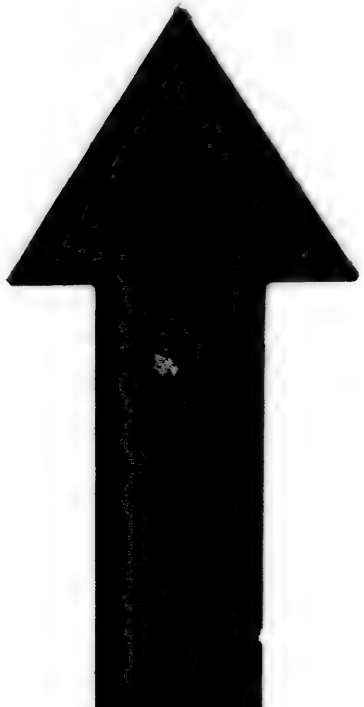
Le Pere *Yves* fit rapport de cette réponſe au ſaint Roi ; & ce Monarque, plein de Religion, admira la foi vive de cette femme, & s'en fit une édifiante leçon.

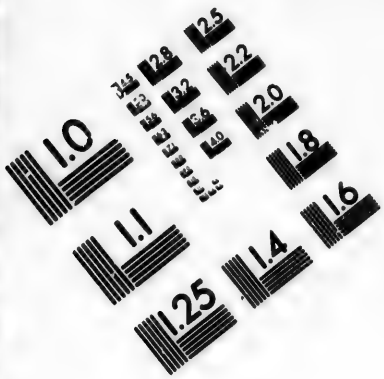
En parlant du *Champ de la victoire*, il ne faut pas paſſer ſous ſilence la tour qui y eſt ſituée ſur un gros rocher. On

l'appelle *la Tour de la réconciliation;* parce que ce fut près de cette tour, dit-on, que les Chefs de l'armée Chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville.

Cette tour eſt élevée dans la plus agréable ſituation qu'on puiſſe ſe figurer. On y a la vue de ſix rivieres qui s'en approchent d'aſſez près. Ces rivieres paroiſſent avoir été creuſées de main d'homme, à deſſein d'arroſer la plaine de *Damas*, & d'entretenir la fertilité. Cette plaine eſt terminée par d'agréables payſages. Ce lieu s'appelle le *Raboué*. Il eſt continuellement fréquenté par les *Damaſquins*, qui viennent jouir de ſes agrémens.

La partie orientale de Damas n'eſt pas ſi grande que ſa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, & ſix ou ſept de large. Elle s'appelle *Ovadi le à Jans*, c'eſt-à-dire, la plaine de *Perſe*. Elle eſt environnée à ſon ſeptentrion de trois grandes montagnes, dont la plus haute ſe nomme la montagne du *Cheik*. Elle a dix lieues de longueur du ſud-eſt au nord-eſt. Elle ne finit que vers *Cæſarée de Philippe*. Cette ville, ſi célebre autrefois, n'eſt préſentement qu'un village. Elle n'a conſervé de ſon an-





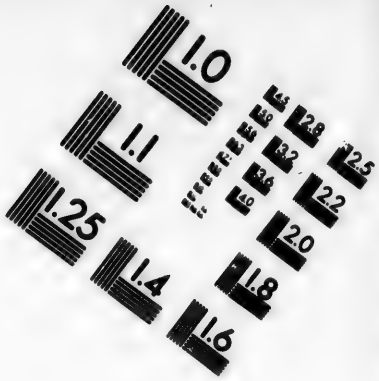
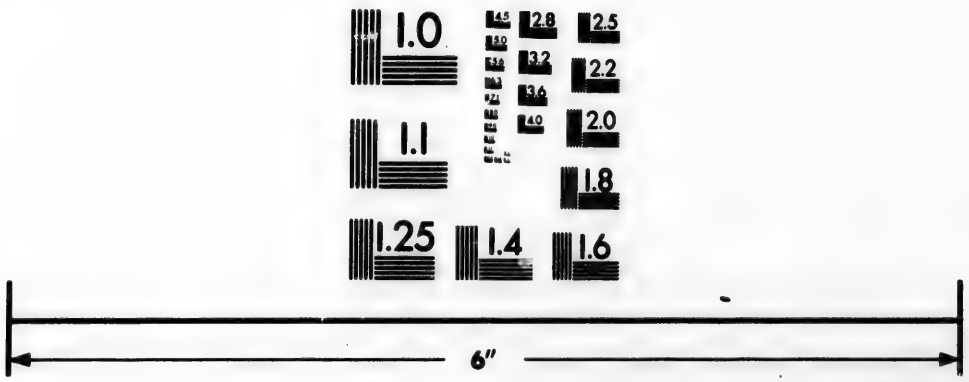
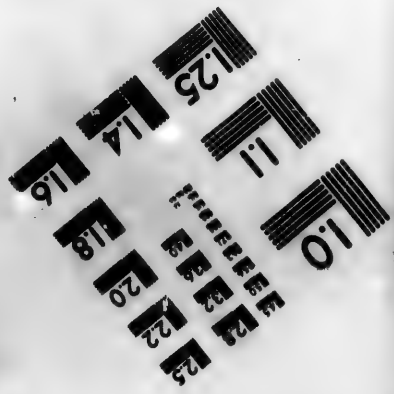


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

cienne nobleſſe, que ſon château, qui commande ſur quelques maiſons à demi ruinées.

Près de *Cæſarée*, & dans ſon territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur, & un quart de lieue de circuit. Cette élévation eſt ombragée de chênes verds, de ſycomores, de citronniers & d'orangers. On croit, par tradition, que ce fut ſur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ſes diſciples, & leur demanda ce que le peuple diſoit de lui, & ce qu'eux-mêmes en diſoient. Sur quoi ſaint Pierre prenant la parole, lui répondit : *Vous êtes le Chriſt, fils du Dieu vivant.*

C'eſt du pied de cette élévation que ſortent les deux fontaines *Sor* & *Dan*. Elles ſont éloignées l'une de l'autre de trente pas, & vont ſe joindre cinquante pas plus loin, pour former le célebre fleuve du *Jourdain*. Ce fleuve a la gloire d'avoir donné ſes eaux à ſaint *Jean* pour en baptiſer le *Meſſie*. Les Chrétiens en font boire à leurs malades ; & le Seigneur aſſez ſouvent accorde à leur foi une prompte guériſon.

L'Ecriture nous apprend que ce fut par ordre de *Joſué*, que les *Iſraëlites* en-

leverent du lit de ce fleuve douze groſſes pierres, qu'ils placerent les unes ſur les autres, pour ſervir de témoignage à la poſtérité, & lui apprendre que le Seigneur interrompit autrefois le cours des eaux de ce fleuve, pour ouvrir un chemin ſec à l'Arche d'Alliance & à l'armée qui la ſuivoit.

A propos de la montagne de *Cheik* dont nous venons de parler. Je rapporterai une hiſtoire qui m'a été contée par différentes perſonnes qui aſſurent la ſçavoir par tradition de pere en fils, & qui la tiennent pour certaine.

Il ſortoit, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du *Cheik*, une riviere que les Perſans appellent *Aboulouaiſe*. Cette riviere avoit creuſé ſon lit ſous de gros rochers & ſous des terres, depuis le pied de la montagne du *Cheik* juſqu'en *Perſe*, ſans que qui que ce ſoit eût connoiſſance de cette riviere, juſqu'au temps qu'elle fut découverte par un événement très-ſingulier.

Un Berger conduiſoit chaque jour ſon troupeau ſur le penchant de la montagne du *Cheik*. Il étoit obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en

trouvoit pas ſur la montagne ni dans ſes environs. Etant un jour aſſis ſur une des roches dont la montagne étoit preſque toute couverte, il s'apperçut que ſon chien, après s'être écarté de ſon troupeau pendant quelque temps, revint à lui, ſortant de deſſous une de ces roches, & ſecouant l'eau qui dégoutoit de tout ſon corps.

Surpris de cette nouveauté, il courut à l'endroit d'où il avoit vu ſortir ſon chien; mais il n'y put voir autre choſe, qu'une ſuite de roches qui ſe tenoient l'une à l'autre. Il revint le lendemain ſur la même montagne & au même endroit. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que ſon chien courut vers les roches d'où il l'avoit vu ſortir la veille. Il le ſuivit, & il obſerva que ſon chien ſe gliſſoit ſous une groſſe roche: ce qui fit qu'il le perdit de vue.

Il attendit le retour de ſon chien; il revint bientôt après, & auſſi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à ſon maître, lui faiſant mille careſſes, comme pour lui annoncer ſa découverte, & la joye qu'il en avoit.

Son maître ne put douter qu'il n'y eût de l'eau cachée ſous ces roches; mais, pour la découvrir, il falloit com-

mencer par caſſer les groſſes roches ſous leſquelles l'eau devoit ſe trouver.

Il revint le lendemain avec tous les inſtrumens qui lui étoient néceſſaires pour ſon entrepriſe. Le chien, qui prit ſon chemin pour aller boire, montroit à ſon maître les roches qu'il avoit à caſſer.

Le Berger s'efforça à grands coups de pioche de ſe faire une premiere ouverture ; ſitôt qu'elle fut faite, il apperçut une concavité ſous laquelle il ſe gliſſa, ayant ſon chien pour guide.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit un bruit ſemblable à celui d'une caſcade d'eau. Ce bruit lui fit prendre courage. La difficulté étoit de pouvoir piocher, car il étoit contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant.

Malgré ces difficultés, il continua, ſans ſe rebuter, de caſſer ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Enfin, il fit ſi bien, qu'il vint à bout de gagner une ſeconde concavité, d'où il vit ſortir, de deſſous des roches que la nature avoit conſtruit en voute, une abondance étonnante d'eau qui ſe précipitoit rapidement dans deux canaux différens.

Le Berger ſurpris & charmé de cette découverte, crut, ſans qu'on ſache pour-

quoi, qu'il feroit bien de boucher l'un des canaux : ce qu'il fit. Il eut enſuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il vouloit apparemment ſe réſerver à lui ſeul la connoiſſance.

Cela fait, il ſe retira bien content de la découverte d'un tréſor caché. Il revenoit ſouvent ſur la même côte. Son troupeau y trouvoit une herbe fine & odoriférente dont il s'accommodoit très-bien, & le Berger n'y manquoit point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver, dans la plaine de Damas, trois Seigneurs Perſans. Ces Seigneurs s'informoient ſoigneuſement, dans tous les lieux de leur paſſage, du chemin qui les conduiroit à la ſource de la riviere d'*Aboulouaire*. Ils ſçavoient, diſoient-ils, par tradition dans leur pays, que la ſource de cette riviere étoit dans la plaine de *Damas*. Ils ajoutoient que cette riviere n'avoit jamais ceſſé de couler en Perſe dans toutes les ſaiſons : mais que depuis peu, & à leur grand étonnement, le lit de cette riviere étoit à ſec. Nous avons été envoyés, diſoient-ils, en votre pays & dans cette plaine, pour y découvrir la cauſe de

cet accident. Au reſte, nous avons été chargés de récompenſer libéralement ceux qui nous donneront les connoiſſances que nous demandons.

Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promeſſe de la récompenſe vinrent aux oreilles de notre Berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce ſujet, lui fit venir en penſée qu'il ſe pourroit bien faire que le canal qu'il avoit bouché, fût celui-même qui auroit ſupprimé les eaux qui alloient en *Perſe*. Dans cette penſée, il alla trouver les Envoyés Perſans, & leur dit que ſi la ſource de la riviere étoit dans la plaine, comme ils le prétendoient, il ſe faiſoit fort de la trouver.

Ces Envoyés furent charmés de l'eſpérance qu'il leur donnoit. Ils lui renouvellerent de leur part les aſſurances de bien récompenſer ſon travail.

Comme ceux-ci ſe diſpoſoient à faire avec lui la recherche de la riviere en queſtion, le Berger leur dit qu'il falloit bien du temps pour en faire la découverte; mais qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux, & qu'il ne manqueroit pas de leur donner avis de tout ce qu'il auroit fait.

Cette réponſe ne les contenta pas;

ils perſiſterent à le vouloir ſuivre, & celui-ci perſiſta à leur faire de nouvelles difficultés.

Enfin les Perſans ennuyés de vivre ſi long-temps hors de leurs pays, & ne trouvant perſonne qui leur fît une propoſition pareille à celle que ce Berger leur faiſoit, aimerent mieux convenir avec lui de la récompenſe qu'ils lui donneroient, que de prolonger ici plus long-temps leur ſéjour, dans l'eſpérance d'un événement qui n'étoit pas bien certain.

Cependant pour engager le Berger à faire la prompte recherche qu'il promettoit, ils lui firent une premiere gratification, & ſe diſpoſerent à ſe mettre en chemin pour la Perſe.

Le Berger inſtruit de leur départ, & impatient autant qu'il l'étoit de jouir au plutôt de ſa bonne fortune, alla détruire le batardeau qu'il avoit élevé pour boucher l'un des canaux. Si-tôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance & de rapidité qu'auparavant.

Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, notre Berger viſitoit de temps à autre l'un & l'autre canal, pour voir ſi l'eau continuoit d'y couler. Comme tout y alloit à merveille,

il attendoit avec impatience des nouvelles de nos Perſans.

Ceux-ci ne firent pas une ſi grande diligence que les eaux, qui avoient repris leur premier cours. Comme elles avançoient continuellement jour & nuit, elles prévinrent auſſi leur arrivée en Perſe.

On ne peut expliquer la joye qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la riviere étoit dans ſon lit. On leur en faiſoit de toute part des conjouiſſances. Ils furent conduits comme en triomphe ſur les bords de la riviere *Aboulouaire.*

Comme chacun vouloit ſçavoir d'eux ce qui avoit fait tarir leur riviere, ils raconterent tout ce qui s'étoit paſſé; la connoiſſance qu'ils eurent du Berger, & la récompenſe qu'ils lui avoient promiſe. A leur retour, ils lui tinrent parole, & lui firent toucher tout ce qu'ils lui avoient promis.

Pluſieurs années ſe paſſerent ſans que la riviere *Aboulouaire* manquât d'eau; mais dans la ſuite des temps on s'apperçut qu'elle décroiſſoit ſenſiblement. On fut bien plus étonné, lorſqu'on vit qu'elle ne couloit plus. On s'imagina que les eaux reviendroient dans un changement de ſaiſon. Mais comme elles ne

revinrent point, on prit la réſolution de faire ce qu'on avoit fait autrefois en pareille occaſion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de nouveaux Députés, pour y découvrir la cauſe de ce ſecond accident. On leur donna les inſtructions que l'on avoit eu des premiers Envoyés Perſans.

Avec ces inſtructions, ceux-ci allerent en droiture au village de la plaine où le Berger dont nous avons parlé, s'étoit trouvé.

A leur arrivée, ils furent bien ſurpris d'apprendre que le Berger qu'ils cherchoient étoit mort depuis quelque temps. Ils s'informerent s'il n'avoit point laiſſé des enfans qui puſſent leur rendre un ſervice pareil à celui qu'ils avoient reçu de feu leur pere.

Leur pere étant tombé malade, & n'eſpérant pas relever de ſa maladie, appella ſon fils aîné. Il lui dit que devant que de mourir, il vouloit lui donner une marque particuliere de ſon amitié, en lui laiſſant un ſecret qui ne ſeroit que pour lui.

Alors il lui déclara la découverte qu'il avoit faite de la riviere *Aboulouaire*, ſa ſituation, l'uſage qu'il en avoit fait,

& toute ſa bonne fortune qui en avoit été la ſuite.

Il lui recommanda au ſurplus de garder le ſecret auſſi inviolablement qu'il l'avoit lui-même gardé, pour n'en pas e rdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le pere mourut. Son fils, impatient d'aller reconnoître lui-même tout ce que ſon pere lui avoit dit, alla chercher la riviere cachée ſous les roches. Il trouva toutes choſes comme ſon pere les lui avoit dites.

Pour jouir au plutôt du bonheur dont ſon pere l'avoit flatté, il releva le bâtardeau qui avoit été détruit, & reboucha entiérement l'un des deux canaux.

Il ne douta pas que ce qu'il venoit de faire ne mît bientôt à ſec la riviere qui alloit en *Perſe*; & ſe flatta en même-temps qu'un ſecond voyage des *Perſans* dans la plaine, lui vaudroit un bon droit d'aubaine. La choſe arriva comme il l'avoit prévue. De nouveaux Envoyés de *Perſe* s'adreſſerent aux enfans du feu Berger. L'aîné ſe préſenta à eux.

Ayant ſçu ce qu'ils ſouhaitoient, il leur promit de faire tous ſes efforts pour exécuter ce qui avoit été fait par feu

ſon pere. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, & même plus grande récompenſe.

La convention faite, les Envoyés demanderent à être conduits à la riviere *Aboulouaire*, dont ſon pere avoit eu connoiſſance. Le fils voulant garder le ſecret qui lui avoit été ſi particuliérement recommandé, leur fit toute ſorte de difficultés. Mais les Perſans perſiſtant dans leur demande, & celui-ci ſe défendant de ſon mieux, ceux-là firent ſi bien, que le jeune Berger ſe laiſſa gagner à la vue de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, diſoient-ils, la récompenſe qu'ils lui avoient promiſe.

Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils ſouhaitoient ſi ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui ſortoit de deſſous des rochers, comme un torrent; mais ils furent bien ſurpris d'appercevoir deux aſſez grands canaux, dont l'un recevoit toute l'eau, parce que l'autre étoit totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur préſence. Le canal ne fut pas plutôt ouvert, que l'eau y entra précipitamment, & il en fut en un inſtant rempli.

Les Perſans reconnurent aiſément la fraude, & l'intention avec laquelle elle avoit été faite. Ils ne douterent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cauſe du deſſéchement de leur riviere.

Il n'étoit plus queſtion alors que de s'aſſurer que ce canal ne ſeroit jamais rebouché. Ils ne ſe contenterent pas d'en avoir la parole du jeune Berger; mais ils eurent grand ſoin de publier, dans toute la plaine de *Damas*, la découverte qu'ils venoient de faire de leur riviere, afin qu'il n'y eût qui que ce ſoit qui ne la connût, & que perſonne ne ſe haſardât à l'avenir de fermer ces canaux.

Telle eſt cette hiſtoire qu'on raconte ici comme très-certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui eſt vrai, c'eſt que cette hiſtoire a donné lieu ici d'appeller la partie occidentale de *Damas*, la plaine de *Perſe*.

Pour ce qui eſt de la riviere *Aboulouaire*, des Voyageurs intelligens & curieux, & autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvoit être ſon origine.

Après bien des recherches, ils ont

cru que cette riviere étoit une décharge du grand étang qui eſt dans la plaine, que l'on nomme *Goulha*; & que les eaux qui coulent dans le canal qui paſſe en *Perſe*, vont s'engouffrer dans le Sein *Perſique*, & du Sein *Perſique* dans l'*Océan*. Que pour ce qui eſt des eaux qui rempliſſent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du *Chien*, & du fleuve du *Chien* dans la mer méditerranée. Si cela eſt ainſi, comme nos Curieux l'ont imaginé, le Prophête a eu grande raiſon de s'écrier *que Dieu eſt admirable dans la diſtribution des eaux qui arroſent les terres.*

Devant que de quitter la plaine de *Damas*, je ne dois pas omettre qu'en deſcendant la montagne du *Cheik*, on trouve ſur ſon chemin, près du village de *Beitima*, un tombeau d'environ trente pieds de longueur; pluſieurs croyent que c'eſt le tombeau de *Nemrod*. Il eſt conſtruit à la maniere des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la plaine de *Baalbée*, les tombeaux de *Seth* & de *Noé*, qui ſont pareillement conſtruits.

Je n'aſſurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de *Nemrod*, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend

qu'en punition de l'ambition inſenſée de ce malheureux Prince, qui voulut ſe faire adorer comme un Dieu, la roſée du Ciel ne tombe jamais ſur ſon tombeau, quoique les terres d'alentour en ſoient couvertes.

On en dit autant du tombeau de *Neſtorius*, pour punir l'impie témérité de cet Héréſiarque, qui voulut enlever à la Très-Sainte Vierge l'honneur d'être Mere de Dieu.

J'ai fait juſqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à *Damas* & dans ſes environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt & de la fidelle correſpondance du grand Apôtre Saint Paul, ce que j'ai vu avec reſpect de l'endroit où le Sauveur opéra la converſion de l'Apôtre des Gentils.

L'ancien chemin de *Jéruſalem* à *Damas* eſt entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, & terminées en pointe. L'une n'eſt éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui eſt la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'eſt-à-dire, *lumiere céleſte*, ou *aſtre lumineux*. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumiere dont Saint *Paul* fut environné. L'autre

montagne, qui eſt plus parfaitement ronde dans ſa circonférence, eſt nommée *Medaouar el kaukab*, c'eſt-à-dire, *cercle de lumiere.* Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monaſtere à demi détruit, qui n'a conſervé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il ſe tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes, que l'homme prédeſtiné de Dieu pour porter ſon nom aux Nations étrangeres, *fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du Ciel ; & où tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me perſécutez-vous* (1) ?

Paul effrayé de ce reproche & revenu à lui de ſa frayeur, ſe retira dans cette grotte dont nous venons de parler, & n'en ſortit que pour aller à *Damas*, & pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire.

La tradition du pays eſt que l'Apôtre étant ſorti de cette ville quelque temps après, vint ſe réfugier dans la même grotte pour ſe dérober à la fureur des Juifs.

Pluſieurs de nos Miſſionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte,

(1) Actes des Apôtres, chap. IX, v. 3.

& ont connu par expérience qu'on ne peut y entrer ſans y être pénétré de tendres ſentimens de dévotion.

L'Apôtre, pour aller à *Damas*, paſſa par les villages *Dadaidé*, *Jahhnaïa* & *Chérafre*. Ces villages ſont habités préſentement par les Turcs, qui cultivent la plaine, & qui la rendent fertile en coton, en muriers, en bled, en orge & en toutes ſortes de légumes. La plaine eſt terminée par deux grandes montagnes, dont l'une s'appelle *Chafuméharie*, & l'autre plus haute ſe nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, & au *ſud-oueſt* de *Damas*, commence la plaine de *Hauran*. Cette plaine eſt le pays d'*Abraham*. Les villes qui y étoient anciennement ſituées, ſont préſentement ruinées; mais la fertilité en eſt ſi grande, qu'on l'appelle aujourd'hui *le grenier de la Turquie*.

En effet on voit arriver preſque chaque jour, de toutes les provinces de l'Empire, des caravanes qui enlevent continuellement des bleds. La farine en eſt excellente: on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur & de demi-pied d'épaiſſeur. Il ſe conſerve un an ſans ſe corrompre. Lorſqu'il eſt ſec, on le trempe dans l'eau, & on le trouve auſſi bon que s'il venoit d'être

fait. Les riches & les pauvres le préferent à tout autre pain.

En finiſſant tout ce que j'avois à dire de la ville de *Damas* & de ſes environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les Prophêtes en ont écrit. Ils appellent la ville une *maiſon de plaiſance*, & ſes environs des *lieux de délices*.

Fin du ſecond volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere Jacques-Xavier Portier, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Fleuriau, de la même Compagnie. Page 1

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, pag. 328.

LETTRE d'un Miſſionnaire au Pere Procureur des Miſſions du Levant. 32

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, page 23.

EXTRAIT d'une lettre d'un Miſſionnaire de Damas au Pere Procureur des Miſſions du Levant. 104

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 215.

LETTRE du Pere Gurynand, écrite de Damas. 143

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 26, pag. 432.

LETTRE d'un Miſſionnaire d'Alep, ſur le Ramadan des Turcs, ſur la Pâque des Chrétiens, & ſur les principales circonſtances de ſon voyage. 155

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 277.
LETTRE du Pere Fromage, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Camus, de la même Compagnie, Procureur des Missions du Levant, avec la relation d'un Concile national tenu chez les Maronites le 30 Septembre 1736. 201
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 350.
RELATION d'une Mission faite dans les environs du Mont Liban. 251
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 441.
LETTRE du Pere Chabert, Missionnaire au Levant, sur l'emprisonnement des Missionnaires à Damas. 293
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 212.
HISTOIRE des différentes persécutions exercées contre les Catholiques d'Alep & de Damas. 302
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 227.
DESCRIPTION de la ville de Salonique, par le Pere Jean-Baptiste Souciet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire au Levant. 320
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 256.

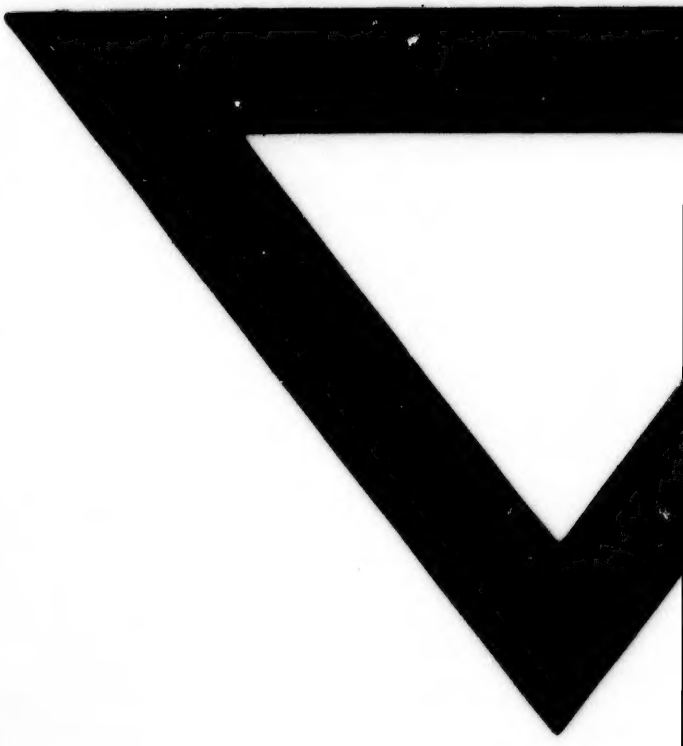
RELATION de l'établiſſement & des progrès de la Miſſion de Theſſalonique, extraite des Mémoires du Pere Braconnier, par le Pere Souciet. 361

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 321.

LETTRE écrite à M. Savary, Agent général des affaires du Duc de Mantoue en France. 421

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 29, pag. 337.

MÉMOIRE ſur la ville de Damas & ſes dehors. 438

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 6, pag. 114.

Fin de la table du ſecond volume.